

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou

Le Vampire de Wall Street



Sous la Cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Un des standards de la littérature de montagne :
une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien. L'occasion pour P. Charmoz
de pointer du doigt les dérives colonialistes des grandes
expéditions himalayennes.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

À paraître

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la *struggle for life*.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !

LE VAMPIRE DE WALL STREET

Pierre Charmoz
Studio Lou Petitou

Le ampire
de Wall Street

Sous la Cape

Avant-propos

Les événements relatés dans ce roman entretiennent avec la réalité un rapport d'authenticité variable. Les écrivains américains nous ont habitués à une vision du monde faussée, mais parfois réjouissante. Prenons un exemple: Dan Brown, dans *Anges et Démons*, promène ses personnages de bazar dans une Suisse de tablettes de chocolat (des collines piquetées d'edelweiss!); une Rome transformée en Aqualand, où l'on plonge dans les fontaines comme dans des piscines en eau profonde; un CERN version business, qui produit de l'anti-matière à gogo, avec un «tas» d'accélérateurs de particules. Ces invraisemblances, fruit d'une documentation défaillante et d'un talent médiocre, ne semblent pas gêner le lectorat anglo-saxon ni – ce qui peut sembler plus surprenant – européen. Son éditeur français, à qui il aurait été facile de rectifier ces énormités, les a soigneusement conservées ainsi qu'un nombre respectable de coquilles. Ce précédent m'autorise à camper mes personnages dans des lieux que je n'ai jamais visités, avec une documentation fragmentaire, mais un enthousiasme irrécusable.

Aussi, lecteur, je te serais reconnaissant de bien vouloir considérer comme rigoureuses les situations décrites et authentiques les événements relatés, puisque j'ai tout inventé.

L'irruption de Studio Lou Petitou dans ce roman m'amène à préciser mon propos: il semble qu'une autre histoire se soit

greffée sur la mienne, y développant de curieuses correspondances – ainsi qu’un rapport certain avec un autre roman – *Les Canines dans le pâté*, de Patrick Boman¹ –, dont un personnage s’est échappé pour gambader dans mon texte.

Pierre CHARMOZ

1. Publié dans la même collection.

I

Le Grand Projet

Prologue

Wall Street

Novembre 1666. Jonathan Hacker est de garde. Une nuit d'automne, brumeuse et froide. Le mur sépare des territoires Lenape la colonie de La Nouvelle-Amsterdam, rebaptisée Nouvelle-York depuis que les Anglais ont conquis la région. Contrairement aux autres colons, pour qui les *natives* constituent un ramassis de pêcheurs endurcis et de fainéants cruels, Jonathan a eu l'occasion d'apprécier leur mode de vie – il est parti un mois entier en expédition avec un groupe de chasseurs – et leur culture l'intéresse vivement, notamment le mythe des Jumeaux créateurs. Il assure cette longue nuit de garde d'autant plus volontiers que Ninnah, la belle autochtone aux yeux de biche, doit le rejoindre : c'est la nuit de Drakol, l'esprit des Ténèbres qui vit sous les racines et mange les pierres, et se nourrit parfois de sang frais. En cette année 1666, les esprits premiers n'ont pas encore disparu de la côte est des États-Unis, mais personne – colon ou autochtone – n'oserait avouer de telles croyances devant le Grand Conseil, de peur d'être immédiatement juché sur un bûcher de viornes et de branches de saule.

Ninnah a été initiée au culte de Drakol – elle est la petite-fille de K'enkitu, le *medicine man* le plus respecté des tribus de la côte ; celui-ci est mort deux ans auparavant, mais il a transmis à sa descendante recettes et pouvoirs. Aussi Ninnah

peut-elle s'affranchir des règles de conduite de sa tribu, aussi rigides que celles des colons blancs, et profiter de la nuit de Drakol pour retrouver son amoureux sur le chemin de ronde.

Jonathan va être initié au plus secret des rituels, et rejoindre les adeptes de Drakol – qui peuvent se métamorphoser en chauves-souris et parcourir de prodigieuses distances en quelques instants. Il est un peu inquiet, mais aussi très excité: Ninnah a susurré que la conjonction de son mana – l'esprit éternel – avec le grand Drakol s'effectuerait au moment le plus intense d'une fusion charnelle. Jonathan Hacker n'a jamais connu de femme – c'est d'ailleurs une condition essentielle au rituel – et cette nuit sera celle d'une double initiation.

Minuit approche, mais Ninnah ne s'est pas encore manifestée. Déçu, Jonathan somnole, appuyé à son fusil, quand un cri de chauve-souris l'alerte: une forme voletant dans la brume s'approche de lui à la manière d'une pipistrelle géante. Ninnah est soudain à ses côtés, vêtue d'une cape aussi grise que la brume s'accrochant en volutes aux pieux et aux moellons du mur. Elle s'enroule littéralement autour de lui, son corps svelte palpitant contre celui de son amant.

– Drakol est impatient de te connaître, murmure-t-elle en lui mordillant l'oreille de ses dents pointues. Viens, mon aimé.

La langue de Ninnah s'insinue, fine et fureteuse, dans sa bouche. Jonathan vacille sous le baiser, mais sa partenaire le tient fermement serré contre elle. Une sorte de vertige le prend: la nuit tourne, les étoiles dansent et la langue de Ninnah déverse en lui des histoires archaïques de liqueurs sombres et d'éternité maudite. Mais son baiser est aussi un soleil, une promesse d'éclat. Jonathan a l'impression de quitter le sol et de marcher, littéralement, sur les nuées qui ensevelissent le monde sous leur froid coton. Il ferme les yeux pour mieux sentir le contact du corps de Ninnah, ses seins fermes

et leurs deux cœurs battant à l'unisson. La prêtresse de Drakol desserre soudain l'étreinte, sa langue quitte la bouche de Jonathan avec un plop un tantinet déplacé. Le jeune homme ouvre les yeux dans une grotte, que des fascines enflammées éclairent d'un jour mouvant. Il devine une assistance nombreuse et bruisante. Quand il lève la tête vers la voûte, il ne peut retenir un cri de stupeur : celle-ci est entièrement tapissée de chauves-souris.

– Ce sont les témoins de notre union, mon aimé, chuchote Ninnah.

Dans sa langue, elle prononce une sorte d'incantation, d'une voix à la fois aiguë et mélodieuse. Les chauves-souris se détachent de la voûte et viennent virevolter autour d'eux.

– N'aie crainte, ce sont tes amies, pour toujours.

Ninnah se dévêt et demande à Jonathan de retirer ses vêtements. Nus, ils se dirigent vers le centre de la grotte, où une couche de foin sec et odorant les accueille pour l'étreinte. Le jeune homme tremble d'excitation ; ses mains parcourent le corps épanoui de sa compagne, qui sourit à cette exploration tâtonnante et fébrile.

– Jonathan... Jonathan... murmure-t-elle de sa voix de pipistrelle. Viens en moi, mon aimé ; c'est l'heure de Drakol.

Elle le guide d'une main sûre. Les chauves-souris, autour d'eux, dansent une sorte de vortex hallucinant qui grise les sens de Jonathan : conduit par la prêtresse de Drakol, il se perçoit au faite de sa puissance et de la connaissance. Le dieu va venir et il lui donnera son âme comme il a fait don de son cœur à sa prêtresse. Son corps ne fait qu'un avec celui de Ninnah. Il sent monter en lui le fluide parfait, qui lie les énergies de la Terre et celles du Ciel et, alors qu'il s'abîme dans la volupté, une grande forme sombre aux ailes dures s'abat sur lui.

Jonathan Hacker se réveille sur le mur ; l'aube est proche.

Il a le sentiment d'avoir fait un long rêve éveillé, mais il ressent une douleur lancinante au cou : il y met la main et la retire ensanglantée. Plus tard, deux petites cicatrices rondes seront les seules traces témoignant que l'aventure nocturne n'a pas été un songe.

*

Printemps 1793. Les années passent. Le mur est démolì quand les Lenape sont définitivement chassés de la région. Jonathan Hacker a disparu des mémoires. Une cité orgueilleuse est en train de naître, qui se voit déjà comme l'âme de l'empire à venir. Et au cœur de la mégapole en devenir, dans la rue du Mur, *Wall Street*, commencent à s'échanger les richesses du Nouveau et de l'Ancien Monde. L'accord de Buttonwood (les premiers spéculateurs ont en effet commencé leur activité sous un platane), signé l'année précédente, a officialisé la naissance de la Bourse de New York. Les affairistes, en tenue élégante, se retrouvent volontiers dans les tavernes ou dans les salons en vue.

Parmi les jeunes gens les plus admirés, Jonathan semble promis à une carrière brillante. Il courtise Ninnah, une mystérieuse jeune fille à la beauté très typée, probablement métisse ; sa richesse et ses soirées fastueuses lui ont concilié la bonne société malgré ses origines incertaines.

Ce soir-là, Jonathan a rendez-vous avec Ninnah pour l'emmener au théâtre. Tandis qu'elle descend l'escalier de sa demeure pour le rejoindre dans le coupé tiré par un cheval noir, une nuée de chauves-souris masque un instant la lune.

– Toujours vos demoiselles de compagnie, chère Ninnah, sourit Jonathan.

– Ce sont aussi les vôtres, ne l'oubliez pas, Jonathan. Notre

dieu est toujours vivant et son courroux s'abattra un jour sur cette ville arrogante, ajoute-t-elle en sifflant.

*

Été 1871. Un mystérieux personnage, qui se prétend comte mais élude d'un sourire les demandes un peu pressantes sur ses origines – et il y a dans ce sourire deux belles canines retroussées qui enlèvent aux inquisiteurs toute velléité de pousser plus avant leurs investigations –, a fait son apparition dans les milieux les plus sélects de New York. Il est rapidement au cœur de toutes les discussions de Manhattan – « l'île aux nombreuses collines » des Lenape a bien changé depuis l'époque de Pieter Stuyvesant ; la ville compte près de 1 500 000 habitants.

Le comte Madov serait originaire de la lointaine Roumanie. On chuchote que le vapeur sur lequel il a rejoint le Nouveau Monde a connu une mystérieuse épidémie, décimant la plus grande partie des passagers et de nombreux membres de l'équipage – le capitaine lui-même n'aurait pas survécu ; son journal de bord mentionnerait de bien curieux épisodes de rats dévorant les morts.

On rencontre le comte surtout la nuit – il fréquente les bouges les plus mal famés. Ne l'a-t-on pas surpris la bouche ventousée au cou d'une prostituée (que l'on a retrouvée le lendemain morte exsangue dans le caniveau d'une ruelle) ? Il se mêle aussi aux flots d'immigrants qui se déversent dans le bas Manhattan. On prétend qu'il leur vend des élixirs, des pierres de chance – il est soupçonné de pire, mais qui s'intéresse à ces milliers d'inconnus qui s'évaporent dans la saleté de la ville ? Le comte se promène volontiers en compagnie de la princesse Ninnah, une demi-mondaine aux origines aussi floues que celles de son amante. On les crédite d'une cruauté

sans limites et l'argent semble couler de leurs mains comme le fleuve Pactole. Des rhinolophes vivent en liberté dans le grand hôtel particulier qui surplombe Central Park.

Un soir d'été, la princesse chuchote à son amant :

– Jonathan, pourquoi avoir inventé cette histoire de bateau roumain ? C'est ridicule et cela attire fâcheusement l'attention sur nous.

– Pas plus ridicule que ces titres de pacotille, mon aimée.

S'il y a de la tendresse dans cet échange, il faut bien avouer qu'elle semble un peu usée par la trame du temps, bien que la beauté de Ninnah soit toujours stupéfiante et leur jeunesse éternelle une énigme.

– Quand viendra-t-elle, l'heure de Drakol ? soupire le « comte ».

– Ce n'est pas encore le moment, mon cher époux : cette ville n'a pas fini de croître et de se boursoufler. Soyons patients.

Autour d'eux volettent des *Desmodontinae*, récemment rapportées d'un voyage au Brésil. La nuit est tiède et ils ont faim. Quelques jeunes Irlandaises au sang épais viennent de débarquer ; ils s'en délectent à l'avance...

*

12 octobre 2008. Abraham Van Helse vient de quitter le 132 Wall Street, siège de la Stoker Bank Limited, où il exerce ses talents de broker. Tout en marchant, il consulte sur son mobile les dernières cotations. La Stoker Bank a été jusqu'ici relativement épargnée par la crise, mais Abraham ne se fait pas d'illusions : les *trash bonds* qui ont hissé son établissement parmi les vingt premières banques mondiales la feront probablement dégringoler d'ici peu en queue de peloton. Et, s'il a

profité des générosités intéressées de son employeur, il ne tient pas à l'accompagner dans sa chute. Il a déjà préparé son avenir – direction la lointaine Californie et ses parois de légende. Car, outre ses talents de boursicoteur, Abraham est un grimpeur d'exception. Quand il n'est pas rivé à son écran d'ordinateur, il s'entraîne dans les salles de sport de la ville ou à Central Park. Les week-ends, il les passe dans les Adirondacks, à Shawangunks ou Cathedral Ledge. Et, dès qu'il peut se libérer une semaine ou deux, il s'envole vers la Californie et le mythique Yosemite.

Tout à ses pensées de reconversion, Abraham n'a pas vu venir un homme qui le percute violemment : son i-Phone dernier cri disparaît sous les roues d'une voiture et lui-même ne doit la vie qu'à la prompte réaction de l'inconnu, qui le tire vigoureusement à lui.

– Je crois que je vous dois la vie, le remercie Abraham, choqué.

– C'est plutôt à moi de m'excuser. J'étais distrait. Veuillez pardonner ma maladresse. Je tiens aussi à vous rembourser votre « parleur ». Entrons dans cet estaminet. Nous avons besoin d'un cordial, je pense.

L'individu semble tout droit sorti d'un film d'époque : haut-de-forme, monocle, une sorte de cache-poussière gris aux reflets de moire. Il s'exprime d'une façon désuète et cherche ses mots, comme un étranger récemment arrivé.

– Je suis le comte Madov, se présente l'élégant personnage en tendant sa carte à Abraham.

COMTE JONATHAN MADOV
Expert financier. Placements.
Sécurité et rendement.

Abraham relève la tête et s'exclame :

– Quelle coïncidence ! Je travaille chez Stoker.

Le comte émet un rire aigu, qu'on confondrait volontiers avec un cri de chauve-souris.

– Ah ! la Stoker, honorable maison... J'ai bien connu son fondateur.

– Mais c'est impossible ! s'écrie Abraham. La Stoker a été créée en 1897.

– Ne vous fiez pas aux apparences, jeune homme : la réalité est souvent de l'autre côté du monde. Et je suis sûr que vous ne parieriez pas un cent sur l'avenir de cette vénérable institution financière.

Abraham reste silencieux. Cet étrange – et, à bien l'observer, inquiétant – personnage semble lire dans son esprit aussi aisément que dans le *Wall Street Journal*. Le comte lui sourit, dévoilant fugacement une dentition remarquable, surtout les canines, fines et anormalement pointues.

– J'ai une proposition à vous faire. J'habite près d'ici. Nous y serons plus à l'aise pour discuter.

– Mais... Je pars pour la Californie...

– La Californie ! Merveilleuse contrée de tous les possibles. Il était donc écrit que nous devons nous rencontrer.

Le comte Madov n'en dira pas plus. Il se lève déjà. Intrigué, Abraham le suit, après avoir réglé les consommations – « de l'autre côté du monde », visiblement, ces vétilles sont de peu de considération. Le comte avance d'un pas vif. Sa cape se soulève à chaque enjambée, comme les ailes d'un chiroptère. D'ailleurs, il donne plus l'impression de voler que de marcher.

Quand ils parviennent au domicile du comte, la nuit est tombée. Une ruelle sordide. Abraham hésite à suivre son compagnon mais « il ne faut pas se fier aux apparences », n'est-ce pas. D'ailleurs, il est intrigué : quel genre de proposition va lui faire ce comte d'opérette ?

– Venez! Venez!

Le comte gravit un antique escalier de pierres humides et déchaussées, qui donne accès à une bâtisse sombre, considérable. La porte s'ouvre en grinçant sur un corridor, faiblement éclairé de flambeaux, suivi d'un vaste hall où une divine créature les attend.

– Ah! Jonathan! Vous amenez un jeune ami. Quelle charmante surprise.

D'une beauté suffocante, la femme vient vers Abraham en glissant sur le dallage noir et blanc. Elle est vêtue d'un fourreau de soie rouge qui moule son corps et dégage deux seins entre lesquels le jeune broker est prêt à glisser la totalité de ses stock-options. Des origines amérindiennes, peut-être... Une peau mate, que mordore la lumière des flambeaux.

– Je m'appelle Ninnah – elle articule son nom d'une voix chaude – et vous souhaite la bienvenue.

Elle a passé un bras à la taille d'Abraham – le jeune homme vacille légèrement et prend appui contre la femme. Une bouffée de parfum, de chair et d'orchidée. Il bande. La femme lui prend la main.

– Je vais vous faire visiter la maison pendant que Jonathan expédie ses dernières transactions.

Sa main se fait légère comme une promesse.

Ensemble, ils parcourent des salles vides et poussiéreuses. Partout, des chiropères. À leur passage, les petites bêtes émettent des cris, comme un répons à une inaudible prière. À l'étage, Ninnah pousse la porte d'une chambre décorée comme pour une cérémonie secrète. Elle se tourne brusquement vers Abraham et l'enlace. Sa langue fouille. Sa main tâte l'entrejambe. Abraham tremble de désir. Dans sa bouche, une liqueur qui le grise. Un ballet de chauves-souris au-dessus de leurs têtes.

– Viens. La nuit est une promesse.

– Mais le comte...

Ninnah rit.

– Jonathan nous rejoindra bientôt. Il connaît l'heure.

Ils sont nus sur le brocart rouge, qui sent la poussière et peut-être le sang. Abraham enfouit son visage entre les seins de Ninnah. Elle manie d'une main subtile sa queue; il introduit un doigt léger dans le pertuis.

– Eh bien, voyez cela, dit le comte, d'une voix amusée. Notre invité semble apprécier notre maison... et son hôtesse.

Ninnah tient le jeune homme fermement. Il est sur elle, le sexe engagé. Le comte les rejoint. Un objet dur et palpitant appuie contre les fesses d'Abraham, mais il n'a cure des intentions du comte. Il est ivre de la chair de Ninnah et se laisse aller entre les deux corps, qui l'étouffent et le comblent.

Il se réveille au petit matin, sur le trottoir de Wall Street, appuyé à la façade de la Stoker. Frais rasé, habillé comme un jeune yuppie plein d'avenir. A-t-il rêvé cette nuit? Il porte la main à son cou; deux petites croûtes urticantes semblent témoigner de «l'autre côté du monde».

PREMIER COURRIEL

De Lucy à Lisbeth

Yosemite, Camp 4, *october 2008, 24*

Dear Lisbeth,

Je ne suis arrivée que d'hier et déjà me manquent ton sourire, ta voix rauque et, dois-je le préciser ? ta science unique des caresses... Bien sûr, je suis heureuse de retrouver ce camp et la faune de grimpeurs qui y niche, impatients d'engranger les derniers exploits avant l'hiver, dans le Nose ou à Cathedral Rock.

Pour toi, ce sont des noms – et encore ! – mais, tu le sais, chacune de ces parois a conservé une part de moi-même : de la sueur, beaucoup ; de la peur parfois, mais surtout l'odeur de la pierre sèche, le cliquetis des mousquetons, les consignes brèves et, au bout des doigts, cette alchimie unique qui lie la peau à la plénitude de la roche. Notre complicité, si parfaite, trouve là une frontière que je ne désespère pas de te faire franchir un jour : tu en as les moyens, physiques et psychiques ; mon fantasme serait de faire l'amour avec toi sur une vire perdue à trois cents mètres du sol : « s'envoyer en l'air » prendrait alors toute la saveur d'un exercice de funambule amoureux.

Il faut que je te parle de la curieuse ambiance au Camp : avant-hier, à mon arrivée, John – ne sois pas jalouse, tu sais que notre union est métaphorique – m'a accueillie tristement, visiblement secoué.

- Que se passe-t-il ? ai-je demandé.
- Mark est mort, il y a deux jours.

Mark est un de nos amis grimpeurs, et un compagnon fidèle de John, avec lequel il a gravi le Salathé Wall (ça ne te dit rien, mais dans notre petit monde on dit : « Respect ! »). Sa mort me

touche, profondément : j'aimais son humour et sa nonchalance, qui recouvraient une rigueur et une vigilance de tous les instants ; grimper avec Mark, c'était l'assurance tout compris.

– Que s'est-il passé ? Une chute ?

– Non, c'est bizarre... On l'a trouvé à un relais de la voie Robbins au Half Dome... Seul. Personne ne se souvient s'il est parti en solo ou accompagné ; et ce n'est pas le genre de Mark de s'aventurer avec un inconnu, ou seul, dans une entreprise de cette ampleur sans prévenir – il m'aurait laissé un mot.

– Qui l'a trouvé ?

– Tu sais, ce type un peu fêlé, Abraham Machinchose...

– Le yuppie new-yorkais ?

– Oui. Depuis qu'il est arrivé, il y a une semaine, il enchaîne les solos. Un vrai casse-cou : on dirait qu'il cherche à se suicider. Cela dit, il est très fort, tu le sais ; sa technique est parfaite et il connaît le terrain aussi bien que nous.

J'ai senti comme une hésitation dans sa voix. John a poursuivi :

– Hum... Tu connais Muriel, la petite Française ?

Je rigole doucement. J'avais fait semblant de la draguer, c'est une hétéro dure.

– L'autre nuit, j'ai passé quelques heures sous sa tente, pour mettre au point un programme... de randonnée... et, quand je suis sorti, il y avait une lune magnifique ; je suis allé me balader au pied des parois... En levant la tête, je vois comme un halo de chauves-souris tourner autour de la lune et, en plein milieu de la Good Book, une silhouette insensée dans le grand dièdre¹, bondissant de prise en prise. Les chauves-souris semblaient l'accompagner dans sa progression – une sorte de

1. Éléments caractéristiques d'une paroi (intersection de deux plans), les dièdres constituent souvent des passages clés dans les itinéraires d'escalade.

danse, plus qu'une escalade, à vrai dire. D'où j'étais, je distinguais nettement le visage du grimpeur; c'était Abraham Van Machin, j'en jurerais. Et il avait une sorte de cape flottant derrière lui. Vraiment bizarre, non?

Je souris :

– Avec Muriel, tu n'as vraiment rien pris d'autre que de la tisane, par hasard?

John fait mine de bouder – il est irrésistible dans ce cas, je t'assure!

– J'ai eu raison de n'en parler à personne; même toi ne me crois pas. C'est dire!

– C'est peu crédible, non? Ce type, même s'il est un crack, se lancer en pleine nuit dans cette voie...

– Attends: à peine a-t-il atteint le haut du dièdre qu'il a disparu. J'ai pensé que la courbure de la paroi le masquait d'où je me tenais; mais, trois minutes après, il dégringolait le sentier vers le camping.

Des sauveteurs sont allés chercher le corps de Mark. John les accompagnait. D'après lui, Mark semblait endormi, calé contre la vire du relais, attaché à un Clog¹; John a juste repéré deux petits trous, avec du sang séché, sur le cou de notre ami.

Je m'interromps. Le Yosemite Lodge ne va pas tarder à fermer.

Je te croque partout, ma tendre friandise,
Ta fidèle Lucy

1. Pièce métallique de forme et de taille variable que le grimpeur verrouille dans une fissure pour assurer sa progression. En français « coinqueur » (mot inventé par le linguiste et guide de haute montagne Henri Agresti). Le premier Clog fut mis au point par un grimpeur gallois, qui en assura la fabrication sous ce nom de marque.

Note de : père Mathurin Keita, Cellule de crise V.

à : service du personnel

Objet : avis d'alerte V. de modérée à forte

Un de nos contacts outre-Atlantique nous apprend le décès accidentel en montagne d'Alexander J. P. Butterstone, alias Mark, l'un de nos agents les plus confirmés en charge des situations V. D'emblée, ce décès me paraît hautement suspect. En effet, Butterstone ne nous ayant pas fait parvenir de rapport depuis plusieurs semaines, j'ai tout lieu de croire qu'il a été victime, dans un moment d'inattention ou de vulnérabilité, d'une de ses cibles alors qu'il opérait sur zone – un de ses rapports antérieurs indiquait qu'il était sur une piste importante.

Merci d'activer un autre agent et de me tenir informé dans les meilleurs délais.

Votre,
M. K.

DEUXIÈME COURRIEL

*De Lisbeth à Lucy*Los Angeles, *october 2008, 26*

Dear Lucy,

Cette histoire de grimpeur volant me paraît tout droit sortie de ton imagination fertile... Mais je t'accorde le bénéfice du doute – tu es si affectée par le décès de ton ami Mark que j'aurais des scrupules à te taquiner sur le sujet.

Au bureau, tout le monde est préoccupé par l'évolution de ce qu'il faut bien considérer comme une crise d'une ampleur imprévue: la Stoker Bank envisagerait même de fermer son agence californienne, c'est te dire! Après tout, peut-être sera-ce l'occasion de te rejoindre dans ton petit paradis terrestre: on s'installerait dans une ferme, à cultiver des légumes bio pour grimpeurs crudivores. Je pourrais ainsi te surveiller, et profiter des belles plantes grimpantes que je te soupçonne de cultiver en cachette sous la tente ou sur cette «vire» dont tu me parles.

De mon côté, n'ayant aucune intention de me priver des délices de la vie – cela fait partie de notre contrat, n'est-ce pas –, je vais te relater une curieuse aventure. Une jeune femme absolument ravissante est entrée dans mon bureau, hier. Elle semblait très inquiète de la conjoncture et me demanda de liquider plusieurs engagements dans des fonds à risque qu'elle détenait chez nous. Elle s'arrangea, à un moment de la conversation, pour faire tomber son crayon et, tandis qu'elle se baissait pour le ramasser, me laisser plonger le regard dans son décolleté; en reprenant sa position assise, elle m'adressa un sourire du genre: «Tu as vu, ma cocotte, c'est pas du toc!» Je bafouillai:

– Chère Madame...

– Appelez-moi Ninnah...

Sa voix était douce, un peu sifflante. J'étais sous le charme.

– Eh bien, Ninnah, maintenant que nous avons procédé au transfert de vos fonds, accepteriez-vous de dîner avec moi, ce soir ?

Je fus sidérée de mon aplomb. Elle pouvait se plaindre au directeur de l'agence, voire me poursuivre pour harcèlement. Elle me sourit franchement :

– Avec grand plaisir, *chère* Lisbeth.

Je lui donnai mon – notre – adresse et, en se levant, elle me frôla la joue d'un doigt superbement manucuré.

– À ce soir. Je serai ponctuelle.

Imagine mon excitation – si tu n'avais pas pris cette décision stupide de partir pour le Yosemite, tu aurais profité, toi aussi, de ma belle invitée. Je passai la journée à fantasmer sur notre rencontre. Me jetterais-je sur elle dès l'entrée, ou profiterais-je de l'apéro pour me laisser embrasser ? Dès la sortie du bureau, je courus les magasins pour préparer ma petite réception.

Ninnah fut d'une ponctualité exemplaire. Lorsque j'ouvris la porte, je vis de nombreuses formes voletant dans le halo de la lune gibbeuse.

– Tiens, des chauves-souris ! m'écriai-je.

– Je ne sors jamais sans escorte, plaisanta Ninnah en m'embrassant la joue.

J'interromps ici mon récit – je dois me rendre à une réunion chez le *big chief*. À bientôt, chère lectrice, pour la suite des aventures de la belle Ninnah.

Ta fidèle infidèle,
Lisbeth

Note de : service du personnel

à : père M. Keita (CCV)

Objet : activation

Mon père,

Dont acte: nous rayons l'agent Butterstone du tableau des effectifs. Nul remplacement n'est bien évidemment prévu – la masse salariale s'en trouvera allégée d'autant.

Par ailleurs, bien que notre service ne travaille en théorie que sur le territoire de La Nouvelle-Babylone et régions adjacentes, vous ne l'ignorez pas, nous mesurons la gravité de la situation et nous rendons à vos raisons. Un de nos meilleurs éléments vient de recevoir son avis d'affectation, et de plus nous dépêchons un assistant en soutien tactique. Nous signons ce jour leur ordre de détachement auprès de votre organisme et ils vous rendront compte directement. Afin de n'attirer en aucun cas l'attention des autorités locales, leur couverture sera insoupçonnable. Ayez soin de leur faire parvenir leurs instructions dès que possible.

Veillez, etc.

TROISIÈME COURRIEL

De Ninnah à Jonathan

Los Angeles, *october 2008, 26*

Dear Jonathan,

Le soleil californien est un mythe: la journée a été pluvieuse et maussade; cette maison au bord du Pacifique me fait horreur – je me sens loin de mes racines et il a fallu un bien puissant motif pour m’y arracher. Mes chéries elles-mêmes ressentent cruellement cet éloignement. Elles crient et se cognent contre les vitres, les malheureuses. Je suis obligée de me laisser sucer pour les calmer: notre nectar est une panacée qui fonctionne heureusement dans cette contrée comme dans notre cher Manhattan.

Passons à l’essentiel de mon message. J’ai ferré la petite dinde, ma foi assez joliment. Abraham ne nous a pas trompés: c’est une victime de choix! Son sacrifice sera d’autant plus efficace qu’elle se donnera à moi dès ce soir de pleine lune, au moment où les fluides seront les plus à même d’opérer la grande transformation.

Je dois préciser que la cérémonie n’aura rien de rebutant: cette petite blonde est fort excitante et je vais faire *durer le plaisir*, comme disent les Français.

À bientôt, pour la suite du récit,
Ta Ninnah

QUATRIÈME COURRIEL

*D'Abraham à Jonathan*Yosemite, Camp 4, *october 2008, 23*

Maître,

Tout s'est déroulé pour le mieux, si ce n'est qu'un sale petit fouineur est venu contrarier un instant notre beau projet. Alors que je me rendais à la grotte, il m'a suivi et s'est montré d'une curiosité insistante; je connais bien ce grimpeur et je n'ai jamais aimé ses airs supérieurs – j'avoue ne pas être mécontent qu'il ait tâté de mes canines. Il est désormais accroché comme un trophée à l'une des parois les plus inaccessibles de la vallée. J'ai moi-même donné l'alerte, sans attendre l'hypothétique découverte du corps par des grimpeurs, même si la fréquentation automnale des parois de la vallée est exceptionnelle cette année. Je me réjouis d'avance des questions que se poseront les enquêteurs quand son sac d'os sera examiné.

Les couples de *Diphylla ecaudata* semblent bien s'acclimater à leur nouvel environnement. Notre fluide est une merveille: outre leur santé, qui est florissante, leur taille s'est accrue, en quelques jours, dans des proportions stupéfiantes. Je suis impatient de la suite.

Votre dévoué,
Abraham

CINQUIÈME COURRIEL

De Lisbeth à Lucy

Los Angeles, *october 2008, 26*

Chère Lucy,

Côté boulot, le pire est devenu certain : le *big chief* nous a annoncé abruptement la fermeture de notre agence – le personnel qui désire rejoindre New York pourra rester dans la firme. Pour les autres, c'est bye bye. Je me suis donc retrouvée illico sur le trottoir avec mes petites affaires – bien peu de chose en vérité : ton portrait et le taille-crayon spécial que tu m'avais offert. Le reste, direct à l'incinérateur.

Malgré ce brutal changement – dix ans, tout de même, à vendre l'eldorado de la finance à des gogos –, je me sens dans une forme éblouissante ; peut-être le merveilleux contrecoup de la sublime soirée d'hier avec Ninnah. Reprenons.

Je la fis entrer dans notre petit sanctuaire tiède et satiné. Elle s'exclama :

– Que c'est mignon, ici. Un vrai nid d'amour. Qui est cette jolie fille ?

Elle contemplant, visiblement impressionnée, la photo que John a prise de toi dans cette paroi insensée de Monument Valley – agrippée à une fissure (tu n'en manques jamais une !) avec ton petit short hypermoulant et tes jolis muscles bien tendus.

– Lucy, ma petite chérie.

– Oh ! je vois... Mademoiselle ne vit pas seule.

Loin de manifester du dépit, Ninnah se colla à moi et m'embrassa à pleine bouche. Tandis que je fermais les yeux pour mieux savourer son baiser, il me sembla entendre comme un bref cri de pipistrelle. Enfin, elle décolla ses lèvres des miennes.

– Hum... Je sens que l'on va passer une bonne soirée, toutes les deux!

Elle adressa un petit clin d'œil à ta photo, si bien que je n'ai pas pu savoir si elle s'adressait à toi ou à moi! Je ne vais pas m'étendre sur la suite. Tu sais à quel point mon tempérament me porte aux plus hauts excès quand on sait stimuler certaines zones de mon faible corps de femme. Ninnah, je dois dire, mérite un dix sur dix toutes options. Nous avons à peine touché aux canapés que j'avais confectionnés – je crois même qu'elle n'en a pas mangé un seul. À une réflexion que je lui fis, elle m'embrassa dans le cou et chuchota :

– Je me nourris de toi, ma jolie petite esclave.

(Elle m'avait passé le collier à clous et avait attaché à mes poignets et à mes chevilles les liens de cuir, comme j'aime tant que tu le fasses.)

Je sentais sa bouche me sucer le cou – et en ressentis comme un vertige infini, et infiniment délicieux. Avant de glisser dans un étrange sommeil, j'entendis ces derniers mots :

– Tu m'appartiens, désormais.

Ne sois pas jalouse, je t'en prie. Je n'ai aucune envie d'appartenir à qui que ce soit d'autre qu'à toi... Mais j'avoue que Ninnah a su trouver mes points faibles et en a plus qu'abusé.

Ce matin, en me levant – en pleine forme, donc –, je sentais un léger picotement au cou, là où Ninnah m'avait sucé : deux petites marques très légères, mais parfaitement rondes, prouvent si c'est nécessaire que je n'ai pas rêvé cette nuit de plaisir insensé.

Love,
Lisbeth

Rapport de :

agents Sol Warschawsky et Ephraim C. McPherson

à : Centrale

Selon directives, sommes passés en vigilance maximale et avons entamé surveillance tous azimuts suivant découverte corps grimpeur dit Mark, en fait selon nos sources agent *frog* aux activités non encore élucidées. Soupçonnons présence autres *frogs* sur territoire national. Prenons en filature tout quidam suspect.

S. W. & E. McPh.

SIXIÈME COURRIEL

*De Lucy à Lisbeth*Yosemite, Camp 4, *october 2008, 27*

Dear Lisbeth,

Je découvre tes courriels à la fin d'une rude journée.

Jalouse! Comment ne le serais-je point? Ton récit m'a mise sur le gril ou, pour être plus précise, m'a foutu le feu au cul, oui. Si j'avais pu me transporter instantanément à LA, je me serais volontiers jointe à cette Ninnah pour te fesser copieusement! Tu es une vraie catin – une chienne lubrique.

Sérieusement, sois prudente. La fin de ton message m'inquiète un peu – ces deux marques rondes, ta forme insolite (et insolente) après une nuit d'excès, alors qu'il te faut une demi-journée pour récupérer de nos petits jeux. Je crains que cette Ninnah t'ait ensorcelée pour de bon et t'ait fait boire quelque sombre philtre.

Ici, la situation est devenue confuse. L'enquête sur Mark, dont nous avons eu quelques échos, a montré qu'il est mort exsangue (et non suite à une chute ou à un malaise). Il semblerait, encore plus incroyable, qu'on l'ait transporté déjà mort à ce relais de la voie Robbins... Tout est invraisemblable dans cette aventure. Explication: avec John, nous avons repris l'itinéraire; crois-moi, rien d'une balade de santé, il nous a fallu trois jours, et sans traîner! Nous avons examiné soigneusement la paroi – rien: aucune trace de passage récent. Or, la voie n'a pas été faite depuis près de trois semaines, à cause de la pluie notamment; laquelle a totalement effacé les traces plus anciennes. Ce qui rend d'autant plus étrange la « découverte » de Mark par Abraham, ce grimpeur prodige dont je t'ai parlé dans mon dernier message. Or, même en solo, on laisse des

traces – de la poudre de magnésie, par exemple. Et, pourtant, là où les sauveteurs sont venus le décrocher (en hélicoptère), le corps de Mark ne pouvait être vu ni du bas ni d’aucun autre point de la paroi. Il a bien fallu qu’Abraham le découvre en parcourant la voie; il n’y a pas d’autre explication rationnelle.

John a décidé d’effectuer une surveillance discrète sur ce jeune grimpeur – qui ne cherche pas la société des autres *climbers*, et même la fuit ostensiblement.

Il est tard. Le Lodge et mes yeux se ferment. Je vais me coucher en pensant à toi, petite dévergondée, s’il m’en reste l’énergie.

Ta plus que fidèle Lucy

*

Rapport de: agent Thibault Duboucq
à: père M. Keita, CCV

Mon père,

Mon autorité de tutelle m’ enjoignant de vous adresser directement mes rapports, je défère et j’obtempère, ayant lu et relu avec le plus profond respect les instructions que vous avez eu l’insigne bonté de me faire parvenir.

M’étant j’ose le dire doté d’une couverture absolument remarquable qui me rend pour le moins quasi transparent, j’ai pris position, faisant montre le cas échéant de la mobilité requise, dans le parc Y., où le corps sans vie de l’agent B. alias Mark a été retrouvé, et je scrute les environs d’un œil implacable, mes efforts devant se voir bientôt secondés par ceux de mon fidèle assistant Ladurite.

Veillez, etc.

Th. D.

SEPTIÈME COURRIEL

*De Jonathan à Ninnah*New York, *october 2008*, 28

Chère Ninnah,

Je vois à ton dernier courriel que tu n'as eu aucune difficulté à faire entrer ta jolie petite blonde dans notre club très fermé. C'est parfait. Continue à la voir, le plus souvent possible. Aussi pour notre sécurité – le message reçu de sa Lucy, qu'elle t'a imprudemment fait lire, montre que nous devons redoubler de vigilance: Lucy et John sont d'une autre trempe – et il faudra ou les associer à notre grand œuvre, ou les éliminer. Je vais demander à Abraham de se laisser surveiller: rien de tel pour suivre un suiveur!

Il me reste à dénouer quelques contrats – les finances mondiales sont en pleine dégringolade, cela aussi favorise notre projet, et je brade à tour de bras les milliards des *junk bonds*; il fallait être d'une naïveté abyssale pour imaginer que le vent peut produire de l'or – le sang, seul, nourrit le vent.

Ensuite, je te rejoindrai sur la côte Ouest, Los Angeles ou Yosemite, en fonction de l'avancement de notre Grand Projet avec nos *amis*. Comme toi, je crains de sentir fortement ce déracinement dont tu me parles. Prends bien soin de toi et de tes petites amies – je ne parle pas de Lisbeth, ce n'est qu'une créature désormais entièrement soumise à ta volonté. Ah! ah! une ferme bio pour grimpeurs frugivores... J'en ris encore: et pourquoi pas une fabrique de boudin pour vampires de la finance?

Je te suce le cou, mon amour,
Jonathan

Rapport de :

agents Sol Warscharwsky et Ephraim C. McPherson

à : Centrale

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants.

Un individu de mauvaise mine et sans doute d'origine *frog* (gabardine douteuse, chapeau trop petit, d'un feutre apparemment fétide, chaussures de ville pointues) a pris position au pied de la paroi où le cadavre du grimpeur dit Mark a été découvert. Ce personnage promène d'un air innocent une poussette de randonnée à trois roues abritant un bébé d'environ six mois de type latino, dont nous avons tout lieu de croire qu'il a été kidnappé. Comme il est établi que « L'assassin revient toujours sur les lieux de son crime », nous soupçonnons également que cet individu est mêlé au décès de ce grimpeur, qui serait donc tout sauf accidentel. Les dehors lunaires et inefficients de ce présumé *frog* ne peuvent que dissimuler, outre de nombreux manquements à la réglementation du parc, les menées antipatriotiques les plus caractérisées. Nous lui affectons le nom de code de Fils-Père, soit FP.

Veillez croire en notre dévouement le plus entier à notre mission,

S. W. & E. McPh.

P. S. – Ci-joint note de frais pour boîtes à pique-nique de sécurité anti-ours.

YOSEMITE 01

Les Ahwahneechee n'ont pas été ces aimables sauvages décimés par les méchants pionniers, tel qu'une tradition universitaire péchant par un angélisme rétroactif les présente parfois : rebuts des tribus voisines, elles paisibles, trouvant dans la vallée du Yosemite un refuge commode, les Ahwahneechee étaient appelés «Ceux qui tuent» (Yohhe'meti) par les Miwok. Vivant de raids et de pillages, ils développèrent un panthéon peu aimable – au côté des divinités empruntées à leurs voisins émergea peu à peu une entité sombre, exigeant des sacrifices sanglants à des périodes précises du calendrier lunaire.

Lorsque les premiers Européens parvinrent dans la vallée au milieu du XIX^e siècle, ils en exterminèrent les habitants et commencèrent à y pratiquer l'élevage. Conscients de l'exceptionnelle qualité du site et de son potentiel touristique, les autorités californiennes décidèrent de prendre des mesures de préservation dès les années 1860.

Que sont devenus les survivants des Yohhe'meti? Le massacre n'a pas été aussi total que les historiens le pensent : une cérémonie à Draak, l'esprit-nuit (une sorte de gigantesque chauve-souris), se déroulait dans une grotte sacrée inaccessible – une jeune vierge, enlevée chez les Mono, leurs voisins les plus proches, était vouée à nourrir l'appétit insatiable de Draak mais, apprenant le désastre subi par les siens, l'officiant épargna la victime afin qu'elle puisse porter l'avenir de la tribu. Meeney devint rapidement féconde des œuvres du grand prêtre et lui donna de nombreux enfants. Réussissant à maintenir secret le lieu de culte – devenu par la force des choses leur lieu de vie – les Yohhe'meti parvinrent à préserver leur mode de vie invariable pendant plus de cent cinquante

ans. La haine qu'elle éprouvait à l'égard des Blancs servit de ciment indestructible à cette communauté en marge de l'Histoire – et Draak ne manqua jamais de victimes sacrificielles : touristes égarées, serveuses des auberges de la vallée ou collégiennes en circuit scolaire disparaissaient ponctuellement sans que les autorités pussent en soupçonner les causes véritables : le mauvais temps, l'imprudence, le caractère impénétrable de certains secteurs de la vallée furent mis à contribution pour abandonner des recherches que l'on savait sans espoir.

S'ils vivaient en marge de la société, les Yohhe'meti n'en étaient pas moins parfaitement au courant de ses évolutions : ils envoyaient régulièrement certains de leurs membres dans les grandes villes de la côte Ouest, Los Angeles ou San Francisco, où ils fréquentaient les meilleures universités grâce aux ressources secrètes de la tribu : un filon aurifère ignoré des géologues et exploité avec la plus grande discrétion avait permis de constituer une sorte de capital initial, que des placements avisés avaient ensuite fait fructifier dans des proportions considérables.

C'est par le plus grand des hasards que Jonathan et Ninnah avaient eu connaissance de cette mystérieuse tribu – un étudiant en anthropologie de la prestigieuse Smithsonian Institution avait eu la malchance de tomber sous les crocs du couple infernal ; avant de rendre son dernier soupir, il lui avait remis son document d'étude : *Mythe ou réalité ? La survivance d'une tribu dans une vallée californienne, les Yohhe'meti*. Comment le jeune John Muir (un homonyme du célèbre naturaliste qui fit accéder le Yosemite au rang de parc national et contribua ainsi à sa préservation en tant qu'espace naturel) avait-il mené son enquête ? L'appétit de Jonathan et de Ninnah avait rendu cette question sans objet, le jeune anthropologue ne s'étendant guère dans son rapport sur ses sources ni

sur ses méthodes d'investigation. Ce qu'il notait en revanche sur les rituels des Yohh'emeti – à croire qu'il avait pu assister, sans doute en cachette des protagonistes, à des cérémonies au dieu Draak – les fascina par la troublante similitude des pratiques, notamment le partage du sang de la victime entre les initiés, et des mythes fondateurs: Draak d'un côté, Drakol de l'autre, avatars d'un des Jumeaux primordiaux se sacrifiant pour permettre à l'humanité d'accéder au monde supérieur après l'engloutissement de l'Univers originel sous les eaux; la métamorphose en chauve-souris grâce au mana de la victime sacrificielle; la présence des chiroptères aux cérémonies; à l'exception notable de la distillation du fluide, essentiel vecteur de l'éternité maudite. Ils en vinrent à penser qu'une puissance souterraine travaillait le monde sur le point d'éclater et que, à l'instar des Jumeaux, ils pouvaient en l'activant régénérer la Terre et faire accéder l'humanité tout entière à un ordre supérieur, dont ils auraient le contrôle absolu.

De là naquit le projet de rassembler les confréries éparses du grand dieu chauve-souris afin de programmer l'Apocalypse des Canines.

*

Mémo de: Centrale

à: agents Sol Warschawsky et Ephraim C. McPherson

Note de frais rejetée. Sanction si récidive.

HUITIÈME COURRIEL

*De Ninnah à Jonathan*Los Angeles, *october 2008*, 28

Dear Jonathan,

Cette petite Lisbeth est affolante, mon cher. Insatiable, gourmande, un peu ronde sur les hanches – j’en suis folle. Le fluide agit sur elle comme un aphrodisiaque puissant. Elle m’épuise. Elle me comble. Tu n’imagines pas les raffinements et les outrances où elle me conduit; moi qui croyais en savoir long – depuis le temps – sur les pratiques amoureuses, je suis comme une collégienne découvrant son premier amour un soir au pensionnat.

Lisbeth m’a emmenée hier dans un club un peu spécial – le thème de la soirée était, tu vas rire, *Lesbos Vamp*: une sorte de caveau décoré de fausses pierres et de fausses poutres apparentes du plus mauvais effet, où des « maîtresses » (c’est ainsi que se nomment, paraît-il, les ordonnatrices de ce genre de soirée) vêtues de cuir se livrent à des simulacres de sacrifices sur des demoiselles bien juteuses ligotées à des croix ou encagées.

Tout ce petit monde se trémoussait gentiment. Lisbeth fut saisie par deux maîtresses, que je faillis étrangler – heureusement, je me suis retenue –, dépouillée de ses vêtements et ligotée, les yeux bandés, sur une sorte de cheval-d’arçon dans une position qui faisait ressortir ses seins insolents et sa motte bombée. Une des maîtresses amena une « esclave » (une grosse dondon un peu niaise mais fort croquable) et lui plaça de force le museau entre les cuisses de Lisbeth, qui se mit à feuler comme une chienne. Toute l’assistance se rassembla autour de la scène; la maîtresse menait son esclave, tenue par un collier

étrangleur et une laisse, avec un savoir-faire évident, jouant habilement du désir et de la frustration des deux créatures, en les décollant l'une de l'autre sans tenir compte de leurs envies. Une autre maîtresse se mit à travailler les seins de Lisbeth dont elle coinça les pointes dans des bambous fendus, reliés par des poulies à un système de poids sophistiqué qui tirait les seins vers le haut, contraignant Lisbeth à s'arc-bouter au maximum du jeu de ses liens. Puis elle alluma un gros cierge rouge et en fit couler la cire sur le ventre de sa « victime », qui se tortillait de plaisir. (Lisbeth m'a expliqué que la cire est juste tiède lorsqu'elle touche la peau, et le contact très agréable; certaines maîtresses combinent la cire avec la pose de glaçons: là, l'effet produit est d'une brûlure épouvantable. Étonnant, non?) Les candidates « esclaves » étant nettement plus nombreuses que les maîtresses, l'une d'elles me demanda si je ne voulais pas la seconder dans sa tâche, ce que j'acceptai avec empressement. J'abandonnai, après lui avoir tordu un téton, ma Lisbeth et suivis la maîtresse et ses trois esclaves dans une alcôve tendue de velours rouge dont le seul ornement était un énorme crochet de fer forgé au plafond. De ce crochet pendait un réseau de cordes dans lequel la maîtresse entortilla si joliment ses soumises qu'elles ressemblaient à des chrysalides engluées dans la toile d'une araignée géante. Je m'activais sous les ordres de Maîtresse Diabolika (quel nom ridicule, mais une femme charmante!).

– Tu es douée pour le *shibari*, on dirait! me glissa-t-elle à l'oreille (en me la mordillant).

Elle m'expliqua que le ligotage – ou *shibari* – était un art vénérable pratiqué au Japon par des experts payés très cher pour leurs exhibitions. Une fois bien saucissonnées, elle fit tourner les filles en une ronde très esthétique; outre les liens, les filles avaient une sorte de boule, appelée *gag ball*, qui leur

obturait la bouche. Je me collai à Maîtresse Diabolika et l'embrassai, ayant soin de lui instiller un peu de fluide. Finalement, ces maîtresses sont plutôt habiles ; il sera intéressant d'en faire entrer quelques-unes dans notre confrérie. Diabolika serait une recrue de choix.

Lorsque nous revînmes dans la salle principale, Lisbeth, toujours attachée, était littéralement couverte de corps tortillants ; elle bramait et jurait comme une vache espagnole.

Tout cela m'avait donné faim et je demandai à Diabolika de me confier l'esclave dodue, alors au repos (elles doivent respecter des positions d'offrande très codifiées – il y en a quatorze ; c'est extrêmement troublant et excitant, je t'assure). Je l'emmenai dans un coin discret et lui siphonnai un bon litre de sang. Je lui injectai en contrepartie une petite giclée de fluide ; demain matin, la chérie se sentira en pleine forme ! Diabolika, qui m'observait, me lança un regard très étrange. Je me suis décollée du cou de ma « victime » sans prendre le temps de rétracter mes crocs à fluide... Les a-t-elle vus ? A-t-elle compris qui j'étais *réellement* ?

Elle s'est avancée vers moi, souriante :

– J'aimerais beaucoup te revoir, Ninnah. Je crois que nous avons beaucoup à apprendre l'une de l'autre.

Elle m'a donné sa carte. Nous nous sommes quittées sur un baiser très long et d'une intense volupté – qui me coûta un bon décilitre de fluide. Il va falloir que je me reconstitue rapidement.

J'ai eu toutes les peines du monde à ramener Lisbeth chez elle et à la coucher. Cette petite est *tuante*.

En me relisant, je m'aperçois que mes métaphores zoologiques sont approximatives... Tant pis, je les laisse telles quelles,

Ta Ninnah

Rapport de:

agents Sol Warschawsky et Ephraim C. McPherson

à: Centrale

Nous comprenons que la note de frais que nous avons eu la vile audace de vous faire parvenir était d'un montant injustifié et nous demandons aux Hautes Autorités de la Centrale de bien vouloir nous pardonner cette requête inconsidérée.

Désormais, ayez l'obligeance de le noter, au lieu de risquer d'être molestés par des ours brutaux autant que mélancoliques, nous jeûnerons.

Par ailleurs, nous avons l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants.

Fils-Père (FP) vient d'être rejoint par un individu de sexe masculin, selon toute apparence également d'ethnie *frog*, auquel nous affectons le nom de code de Frog2 (F2). Nous n'avons pas lieu d'inférer qu'ils forment un couple.

Veuillez croire en notre soumission la plus totale,
S. W. & E. McPh.

Document joint: vidéo et transcription des échanges verbaux entre FP et F2.

(N. B. – Nous n'entendons point l'idiome de ces arriérés et vous ne manquerez pas d'avoir recours aux services appropriés, qui vous en fourniront la teneur.)

« Ladurite !

- Hui, monsieur Duboucq ?
- Mais enfin, Ladurite, n’entendez-vous pas cet enfant hurler ?
- Si fait, monsieur Duboucq.
- Qu’en déduisez-vous, Ladurite ?
- Il doit avoir faim et avoir besoin d’être changé, monsieur Duboucq.
- La suite ?
- La batterie du chauffe-biberon de camping est à plat ; il faudrait donc allumer un feu en toute discrétion et trouver un point d’eau pour laver les langes.
- Parfait. Eh bien, qu’attendez-vous ? Exécution, Ladurite !
- Hui, monsieur Duboucq. Quoique les règlements du parc...
- Les quoi ?
- Les rien, monsieur Duboucq. »

NEUVIÈME COURRIEL

De Reenfeld à Jonathan

San Francisco, *september 2008, 12*

Cher Monsieur,

Ce n'est pas sans surprise que je découvre et votre existence et les projets qui ont motivé votre message.

Je ne sais pas comment vous avez eu connaissance des Yohhé'meti et encore moins ce qui vous fait croire qu'ils auraient pu survivre à l'invasion – appelons-la par son nom – des colons européens au tournant du XIX^e siècle.

Vous rappelez assez plaisamment que ces colons ont cru que le terme « Yohhé'meti » voulait dire grizzly, ce qui, comme vous le savez, est bien éloigné de son sens exact. Les erreurs de dénomination, qui témoignent assez du mépris des Blancs à l'égard des peuples autochtones quels qu'ils soient, sont légion – citons pour mémoire les Eskimo (mot cri qui signifie « mangeur de viande crue ») pour désigner le peuple des Inuit.

Votre hypothèse de survivance, pour séduisante qu'elle soit, n'en est pas moins historiquement infondée, et je dois dire peu crédible. Qu'en plus vous fassiez de moi un fondé de pouvoir chargé des intérêts de ce peuple disparu laisserait à penser à une *plaisanterie*, pour le moins, voire à une forme de délire obsessionnel extravagant. Néanmoins, comme vous êtes prêt à me dédommager du temps passé à vous écouter, je vous propose de nous rencontrer à notre étude, Reenfeld & Renfeld Associés, lundi prochain 15 septembre, à 7 h 30.

Merci de confirmer rapidement ce rendez-vous.

M^e Reenfeld

Rapport de : agent Thibault Duboucq

à : M. Keita

Mon père,

Bien que la lenteur et la bêtise, qui confinent à l'obstruction, de mon assistant Ladurite (sucez-lui sa prime de fin d'année, bloquez toute promotion, chassez ses enfants de l'arbre de Noël à coups de pied) mettent en péril ma mission, celle-ci s'accomplit dans le respect des instructions reçues.

Ma surveillance du sujet dénommé par son entourage Muriel m'amène à préciser que : ledit sujet, qui semble l'objet des attentions empressées de la grimpeuse Lucy, est une dondon, plutôt plate de la vitrine mais dotée d'un postérieur imposant et, *horresco referens*, d'un début de ceinture adipeuse connue vulgairement sous le nom de « pneu ». Elle ne pourrait sans nul doute se retrouver au niveau des cimes qu'hélitreuillée.

La situation n'évolue guère. Ci-joint pour information un SMS de mon assistant L., qui était de garde aux jumelles : « M'avis qu'ces gonzesses-là a vont s'licher l'berlingue dans pas long-temps. »

Veillez, etc.

Th. D.

Mémo de : Centrale

à : agents Sol Warschawsky et Ephraim C. McPherson

Observer un jeûne rigoureux ? Excellente initiative, gentlemen !
Les frais en seront réduits d'autant.

*

Note de : M. Keita

à : Thibault Duboucq

Pas de grossièretés, Duboucq. Ne vous en prenez pas à votre assistant de vos propres insuffisances. Et pas de mauvais esprit : toute discrimination à l'égard d'une quelconque minorité, même en pensée, constitue une violation grave de votre code de conduite.

Votre mission avant tout, mon fils !

M. K.

DIXIÈME COURRIEL

*De Reenfeld à Eh'yova*San Francisco, *september 2008, 12*

Eh'yova,

Je viens d'entrer en rapport avec un curieux personnage, qui se fait appeler le comte Madov et affecte une élégance datée. Il dispose d'informations très précises sur notre peuple, et de trop d'argent pour qu'on puisse soupçonner une tentative de chantage; j'ai procédé à quelques vérifications: c'est un gestionnaire de fonds, avec plusieurs milliards d'actifs dans son portefeuille. Que personne n'ait jamais entendu parler de lui ne laisse pas que de m'intriguer – je n'irai pas jusqu'à dire: m'inquiéter. Que cherche-t-il? Nous le saurons bientôt; il vient lundi à l'étude. Je te conseille d'être présent à notre rendez-vous – tu seras parfait en Renfeeld, comme toujours.

l'Ilova

ONZIÈME COURRIEL

*De Lucy à Lisbeth*Yosemite, Camp 4, *october 2008, 30*

Dear Lisbeth,

Trois jours de silence... J'espérais un message de toi à notre retour; aurais-tu oublié Lucy dans les bras ensorceleurs de Ninnah?

Avec John, nous avons passé ces derniers jours à parcourir assez méthodiquement la vallée, en partie en filature d'Abraham Van Machinchose (je n'arrive décidément pas à me souvenir de son nom). Ce curieux personnage nous intrigue de plus en plus: il se déplace comme une ombre, mais à la vitesse de la lumière. On le croit devant nous et il surgit sur notre gauche; on le suit sur un sentier en fond de vallée, on le découvre accroché à une paroi... De jour comme de nuit. Il semble ne jamais se reposer ni avoir besoin de se nourrir: nous ne l'avons jamais rencontré à l'auberge ni vu préparer un repas devant sa tente. Cet homme est une énigme. De plus, nous avons la certitude qu'il a découvert notre petit stratagème et s'en amuse, sachant qu'il lui sera très facile d'échapper à notre surveillance.

Cette vallée du Yosemite recèle bien des mystères: jusqu'ici, nous en avons surtout parcouru les parties verticales sans vraiment nous intéresser à la vallée elle-même, trop fréquentée à notre goût par les promeneurs. Nous n'imaginions pas l'étendue de son territoire. Et, surtout, certaines zones forestières sont très difficiles d'accès. Un ranger que nous connaissons bien, Arthur Holmweed, à qui nous avons fait part de notre étonnement sur l'existence de coins très sauvages, nous a mis en garde:

– Je sais que vous deux ne craignez pas grand-chose sur les parois les plus lisses, mais soyez très vigilants quand vous vous aventurez au sud de Southside Drive; c’est paradoxalement à proximité des lieux les plus fréquentés que les risques sont les plus grands!

– Tu exagères un peu, non? m’exclamai-je.

– Lucy, je t’assure que je ne plaisante nullement. C’est dans cette zone boisée que se sont produites la plupart des disparitions depuis un siècle.

– Pourquoi ne pas prévenir les touristes, alors? demanda John.

– Nous le faisons, tu penses bien! Mais les panneaux que nous posons disparaissent et les tentatives d’entretien de la forêt ont donné lieu à des accidents tellement étranges, et fréquents, qu’aucun forestier ne veut plus s’y risquer, même pour des sommes élevées.

Imagine notre surprise. Arthur semblait mal à l’aise. Ce n’est pourtant pas son genre: carré des épaules et franc comme l’or, ce brave Arthur.

Jusqu’ici, nous avons bénéficié d’un temps idéal – une sorte d’été indien qui se prolongeait comme un rêve. Désormais, le mauvais temps est là, et la neige commence à accrocher les plus hauts sommets. S’il y a quelque chose à découvrir, nous devons le faire sans tarder.

Je pense à toi du fond du cœur (et aussi, de mon creux le plus intime qui se languit de ta langue effilée).

Ta Lucy

Mémo de : Centrale

à : agents Sol Warschawsky et Ephraim C. McPherson

Votre silence, que nous interprétons comme un acte d'insubordination, ne manque pas de nous mécontenter au plus haut point. Veuillez nous informer sans délai des faits et gestes des cibles *frog*. Tout retard donnera lieu à sanction.

Quant à votre grotesque prétendu jeûne, il n'amuse personne. Au lieu de vous prendre pour le Mahatma Gandhi, considérez-vous comme en stage de survie: exercez votre sagacité et nourrissez-vous de racines, de baies et de vermisseaux, voire de petits mammifères pris au lacet, d'oisillons dénichés! Faites preuve d'initiative, gentlemen! Vous êtes au pays de la libre entreprise et non dans une contrée d'assistés!

Rapport de : agent Sol Warschawsky

à : Centrale

Il est de mon devoir de vous informer que le retard apporté à la transmission de ce rapport est dû au comportement pour le moins étrange de l'agent McPherson. Ce dernier, peut-être à cause d'un déficit en oxygène dû à l'altitude (pourtant modérée), est sujet à des crises mystiques, d'orientation catholique romaine, qui perturbent le bon déroulement de nos activités, puisqu'il prie en permanence, se prétendant en communication directe avec le Créateur et demandant à ne pas être dérangé. En outre, il implore bruyamment le pardon en détaillant un certain nombre de ses missions passées, faisant fi de la confidentialité extrême desdites missions et en occasion-

nant un boucan de nature à attirer l'attention de tout le voisinage... Les cinglés (nombre d'alpinistes paraissent ne pas jouir de toutes leurs facultés) n'étant pas rares dans ces solitudes, il ne retient pas réellement l'attention des visiteurs du parc, qui d'ailleurs se raréfient en cette saison.

Pour ce qui est de notre mission, toutes les présomptions aboutissent à ces points accablants: d'une part, Fils-Père (FP), qui cache sa dangerosité sous une allure nigarde, se livre à l'exercice illégal de la profession de nourrice (sèche) sur le territoire national – ce qui ressemble à un contrat de location souvent brandi nous a fait abandonner la piste du kidnapping. Frog2 (F2) est son complice; d'autre part, les infractions à la réglementation du parc sont nombreuses: camping sauvage, feu allumé hors des emplacements autorisés, ruisseaux souillés en lavant des langes, terrains fragiles écrasés par les roues de la poussette, débris de nourriture abandonnés partout, défécations à proximité d'un point d'eau, mictions réitérées sur des espèces florales protégées.

Veuillez croire, etc.

S. W.

Vidéo jointe, avec transcription du monologue de F2:

« M'avis que l'patron l'a loué l'chiard à des Mex' sans faf' d'un quartier pourave, y a qu'à voir comment qu'il est poilu. Moi avec ma belle-sœur j'aurais pu y en avoir un bien moins cher, passque malgré ses grands airs m'avis qu'i s'est fait harnaquer, mais il a ses idées c't'homme-là. »

DOUZIÈME COURRIEL

De Ninnah à Jonathan

Los Angeles, *october 2008, 30*

Dear Jonathan,

Nous avons passé un après-midi délicieux, Lisbeth et moi. Je te raconte: un libraire avait invité l'autrice très populaire d'une série de «romans de vampires» – je te laisse apprécier l'expression – à rencontrer un public constitué essentiellement d'adolescentes boutonneuses et de leurs mères en minijupe (tu sais à quel point je déteste ces quinquas qui s'habillent comme des midinettes, elles n'ont qu'à devenir immortelles, nom d'un croc! Ce n'est pas si difficile).

Cette écrivaine – elle tient beaucoup à la féminisation de sa profession – dresse un portrait à la guimauve d'une corporation dont elle ignore tout. Imagine: nous serions gentils, *fashion victims*, enclins à la compassion et tutti quanti. J'ai eu du mal à me retenir de rire! Et les questions bêtasses du public: «Est-ce que les vampires volent?» «Ont-ils peur de la lumière?» «Peuvent-ils avoir des enfants avec les humains?» «En quelle espèce de chauve-souris s'incarnent-ils le plus facilement?» «Est-ce que leurs canines sont vraies?»

J'en ai rempli tout un carnet! Lisbeth ne comprenait absolument pas ce que nous faisons là.

– C'est parfaitement ridicule, nous ferions mieux de retourner au Bi-Twin [c'est le club de gouines dont je t'ai parlé dans mon précédent message].

– Tais-toi, tu m'agaces, me suis-je contentée de siffler entre mes dents.

– Chère madame, ai-je demandé à l'autrice, avez-vous *réellement* rencontré un vampire?

Silence gêné de l'assistance.

– Hum... Vous savez, il s'agit de personnages de fiction, issus de vagues légendes d'Europe centrale. Je ne cherche pas à faire œuvre ethnographique ou [petit rire] zoologique, mais seulement à divertir mon public par une variation *soft* sur un thème assez crépusculaire...

Ma foi, sa réponse sonnait assez juste, mais elle allait avoir une surprise de taille.

– En êtes-vous *si sûre*? D'abord, les légendes, comme vous le dites, sont beaucoup plus répandues, et géographiquement et historiquement. Je suis moi-même issue d'une tribu autochtone de la côte Est, qui pratiquait le culte du grand dieu chauve-souris [toujours bien de rappeler ses origines dans ce genre de débat littéraire, ça coupe court aux contradicteurs]. Avez-vous imaginé un seul instant que les niaiseries que vous débitez dans vos romans pouvaient heurter profondément mes racines culturelles?

Là, j'ai joué très fort : imparable ! Ces pseudo-intellectuelles sont pétries de culpabilité judéo-chrétienne à notre égard. Si tu avais vu sa mine défaite : j'aurais pu lui demander trois litres de sang en réparation.

– Excusez-moi, a-t-elle bredouillé. J'ignorais tout de ces lég... traditions autochtones. Bien entendu, je les signalerai dans mon prochain livre, si vous voulez bien avoir la bonté de m'y initier.

– Avec grand plaisir, chère madame.

Puis je me suis tournée vers le public et, tous crocs dehors, j'ai hurlé :

– Les vampires ne sont pas sympas, ni progressistes ! Les humains sont leurs esclaves, nés pour les servir. Fuyez si vous voulez échapper à ma colère !

Tu aurais vu la débandade. À mourir [enfin, de rire]. Lisbeth

m'a regardée, effarée. Ses yeux se sont écarquillés. Profitant du tumulte, je me suis approchée de l'autrice, une fort jolie femme, la quarantaine épanouie comme je les aime, et lui ai planté mes crocs dans le cou. Après lui avoir pompé un bon litre de sang, je lui ai injecté du fluide.

– Je viendrai te chercher quand l'heure sera venue, lui ai-je chuchoté à l'oreille.

De retour chez Lisbeth, je me suis jetée sur elle sauvagement :

– Alors, petite sottie ! Tu comprends enfin qui je suis. Tu m'appartiens désormais ; mon fluide coule dans tes veines. Embrasse-moi.

Hésitant entre pleurer et jouir, cette petite chienne m'a léché les crocs de sa langue râpeuse – divine sensation, en vérité. Je me suis amusée ensuite avec elle : son collier de chien avec son prénom au cou, je lui ai fait faire le tour de l'appartement à quatre pattes – elle m'a ensuite léché le derrière et plein d'autres folies très réjouissantes.

Pour clore la journée, j'ai pris le cadre avec la photo de cette *chère* Lucy, la bodybuildée des parois, et lui ai demandé de le jeter au vide-ordures.

Triomphe complet !

Maîtresse Ninnah

YOSEMITE 02

Les Ahwahneechee survivant au massacre avaient réussi une remarquable adaptation/intégration dans ce nouveau monde qui avait balayé le leur. S'ils préservèrent leurs précieuses coutumes, ils s'assimilèrent rapidement – du moins socialement – à cet univers pragmatique et luthérien qui avait supplanté leur monde fondé sur un panthéisme, cruel certes, mais conforme à un environnement naturel peu marqué par l'humanité. Au contraire de nombreuses nations autochtones qui, une fois vaincues et parquées dans les réserves, sombrèrent peu à peu dans l'alcoolisme et la pauvreté, avant leur réveil à la fin du xx^e siècle.

Les groupes ahwahneechee fonctionnent comme les lobbies des élites nord-américaines, à l'exception notable de leur transversalité: il n'est pas rare qu'un Ahwahneechee soit membre de la confrérie du Serpent, son totem-monde, et en même temps du Rotary Club de Sunnyvale (Californie) ou d'Appleton (Wisconsin). Leur tolérance à ce genre de sociabilité très prisée en Amérique du Nord va de la franc-maçonnerie aux groupes écologiques radicaux, en passant par la National Rifle Association of America, la célèbre association de « je-tire-sur-tout-ce-qui-bouge » présidée naguère par feu Charlton Heston. Leur seul critère: l'utilité. Si la participation à tel groupe peut être profitable au peuple ahwahneechee, entrons-y! Ce mode de fonctionnement n'est pas sans rappeler l'opportunisme de certaines sectes messianiques comme le frankisme, où l'on retrouve les noms de Junius Frey (qui réussit à être un agent à la fois de Joseph II d'Autriche et de la Révolution française) ou des frères Pereire, fondateurs du Crédit foncier.

Leur intelligence adaptative mena très rapidement les Ahwahneechee à contrôler des établissements financiers peu connus du grand public mais aux ressources considérables. On peut s'interroger, dès lors, sur la coexistence au sein d'une même population de caractéristiques socioculturelles « archaïques », notamment liées au culte du dieu chauve-souris, et d'une modernité assumée. On rétorquera que le chef du plus puissant État de la planète envoie ses armées massacrer des populations présumées innocentes au nom d'un dieu autrement plus sanguinaire que Draak, et nettement moins pittoresque.

Lorsque Reenfeld reçut le premier message de Jonathan, il déclencha l'alerte maximale. Les rapports confidentiels qu'il reçut des différents émissaires ahwahneechee le rassurèrent quelque peu et stimulèrent sa curiosité pour cet étrange personnage. La rencontre eut lieu à San Francisco, à la mi-septembre 2008, au siège de Reenfeld & Renfeeld. Y participaient également Ninnah et, côté ahwahneechee, l'autre *big chief*, qui se nommait plaisamment Renfeeld. Le cabinet d'avocats d'affaires, très honorablement connu, leur assurait outre de confortables revenus une couverture parfaite pour leurs sombres rituels forestiers.

Le Grand Projet de Ninnah et Jonathan ne pouvait qu'emporter leur adhésion. Enfin, les Ahwahneechee seraient vengés ; enfin, le dieu chauve-souris régnerait sans partage sur ses terres reconquises.

TREIZIÈME COURRIEL

De Lucy à Lisbeth

Yosemite, Camp 4, *november 2008, 2*

Dear Lisbeth,

Ton message d'hier m'a au moins rassurée sur un point : tu es toujours vivante... et apparemment tu te souviens de ma petite personne, perdue dans les vastes solitudes d'une nature sauvage. Ta prochaine arrivée ici me réjouit, même si j'imagine mal comment tu vas supporter les conditions un peu rudes d'un campement sous toile, alors que la température extérieure, la nuit, peut descendre à 18 °F. On se tiendra chaud dans le duvet...

Pourquoi t'encombrer de cette Ninnah et l'amener avec toi ? D'accord, une petite soirée à trois n'a rien de déplaisant, mais je ne souhaite vraiment pas qu'elle s'incruste dans notre histoire... Tes réticences à me raconter vos folies, comme tu dis (j'imagine que vous êtes allées au Bi-Twin, petites coquines); et ce singulier épisode de la librairie, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? J'en ai trouvé trace sur un blog d'une fan de l'autrice que ta Ninnah a agressée, semble-t-il pas seulement verbalement – et ne me dis pas que tu ignorais tout de cet épisode : la blogueuse a mis une photo où on te reconnaît parfaitement (adorable, mais un peu pâlichonne tout de même, ma Lisbeth chérie : tu manges correctement au moins, je te trouve anémiée...).

Bon, je ne vais pas faire une crise de jalousie, ce n'est pas mon genre. Même si, de mon côté, je suis d'une irréprochable chasteté. D'ailleurs, Muriel, la petite Française que j'ai un peu lutinée récemment (oui, je sais, je t'avais dit qu'elle avait repoussé mes avances... ce qui est partiellement vrai, puis il y

a eu cet orage : sa tente prenait l'eau et elle est venue se réfugier dans la mienne ; il a bien fallu qu'elle paie sa part de duvet – ce qui, au final, a comblé ses attentes et les miennes ; au matin, il m'a semblé que sa tente n'était pas si inondée que ça), a disparu depuis deux jours. Des recherches ont été lancées par les rangers, avec des chiens, auxquelles ont pris part tous les campeurs. Nous avons quadrillé une grande part de la vallée, à l'exception notable de cette portion au sud de Southside Drive dont nous a parlé Arthur Holmweed, notre ami ranger. Malgré l'importance du dispositif, aucun résultat : pas la plus petite trace de Muriel, à croire qu'elle s'est envolée ! Qu'elle ait pu s'égarer est déjà surprenant – elle connaît fort bien la vallée et c'est une randonneuse expérimentée, apte à s'orienter dans tout type de terrain : l'an passé, elle a réussi à revenir au camp après deux jours à batailler dans une tempête de neige sur Boundary Hill... J'ai fait part de mon scepticisme à Arthur.

– Elle a peut-être fait une chute, m'a-t-il répondu. Cela arrive parfois aux plus expérimentés, quand ils s'écartent des sentiers fréquentés. Une jambe cassée et c'est tout de suite le drame...

Arthur semble préoccupé. Heureusement, le temps s'est remis au beau, mais la température est descendue ; l'hiver approche. Avec John, nous avons décidé d'entreprendre dès demain des recherches dans ce fameux secteur sud. Peut-être aurons-nous plus de chance que les autres ?

Je t'embrasse sur le bout du nez.

Méfie-toi tout de même de Ninnah. Sur la photo du blog, elle a un air *réellement* diabolique.

Ta Lucy

Mémo de: Centrale

à: agent Sol Warschawsky

Ramenez sur-le-champ l'agent McPherson à ses devoirs, ou bien « résolvez le problème ». Et sans lâcher un seul instant FP et F2.

*

Rapport de: agent Thibault Duboucq

à: M. Keita

Mon père,

Il ressort d'un examen attentif aux jumelles de la grimpeuse Lucy que: a) il s'agit très vraisemblablement d'une vraie blonde, qui rougit au lieu de bronzer et s'oingt en permanence de divers liniments, cold-creams, baumes et embrocations; b) un loup érythémateux de bonne taille, non ulcéreux, s'étend sur la face interne de sa cuisse gauche; c) elle semblait fort attentive aux charmes de la randonneuse Muriel, qui a disparu depuis peu – par parenthèse ladite M., très naïve, n'avait sans doute pas réalisé que sa si aimable camarade était « de la pelouse », passez-moi l'expression, soit dit sans le moindre manque de respect envers n'importe quelle minorité et en conformité avec mon code de conduite. En conclusion, vu l'état actuel de mes observations, il ne me semble pas possible d'établir un lien avec une quelconque activité de type V.

De plus, je dois vous avouer qu'après des journées de marche harassante dans cette nature grandiose, pilotant à grand-peine cette maudite poussette dans la caillasse ou dans la boue,

subissant les pleurs, régurgitations, diarrhées, etc., du bébé – je lui cloque une tétine dans le bec, un *pacifier* comme on dit ici, pour le calmer – en même temps que les commentaires ineptes de mon assistant – qui m’a collé un pareil olibrius? –, je m’endors pesamment sous une tente de fortune dès la nuit tombée, pour un sommeil que ne hante nul rêve.

Veuillez, etc.

Th. D.

Note de : M. Keita

à : agent Thibault Duboucq

En toute charité chrétienne, vous êtes une courge, Duboucq ! Une huître ! Faut-il vous rappeler que l’activité des personnes à préférence V. est d’ordinaire *nocturne* ? Où avez-vous appris le métier, saperlotte ! Au patronage ? Et vous osez vous plaindre de votre assistant ! Il vous vaut, môssieur ! Vous feriez mieux, au lieu de vous focaliser sur les lupus de cuisse – mains sur la tête, Duboucq, mains sur la tête ! –, de tenter de localiser cette M. Quant au meurtre de l’agent B., bien qu’il soit sans doute sorti de votre frêle cervelle, il vous incombe de le résoudre, en conformité avec les lois du pays où vous séjournez, dois-je vous le rappeler ? Pour finir, vous vous exprimez en termes inadmissibles sur le compte de ce bébé de location qui ne vous a tout de même rien fait ! Il n’est pas demandeur ! « Le bébé est une personne » et non un simple accessoire, dois-je également vous le rappeler, Duboucq ? Reprenez-vous, mon garçon ! Votre mission avant tout ! Du nerf !

Bien à vous,
M. K.

QUATORZIÈME COURRIEL

*D'Abraham à Ninnab*Yosemite, Camp 4, *november 2008, 2*

Vénérée maîtresse,

Vos projets, du moins pour la part que vous avez eu la bonté de me confier, avancent étonnamment bien.

Les *Diphylla ecaudata* ont atteint une envergure impressionnante; je les entraîne au vol, la nuit, et c'est un magnifique spectacle, du moins si quelqu'un s'avisait de braver le froid mordant pour le contempler, de nous voir évoluer sous la lune. J'ai découvert que nous pouvions communiquer par simples vibrations, ce qui permet des figures très acrobatiques, avec de brusques changements de direction. Je suis impressionné par leurs progrès constants: nous disposerons bientôt d'un bataillon qui alliera à une vélocité stupéfiante une férocité sans frein.

John et Lucy essaient de m'espionner, les sales petits fouineurs. Bien sûr, c'est un jeu que de les semer, et je m'y amuse fort. Néanmoins, je me méfie d'eux: ils sont perspicaces, intelligents, prudents... Lisbeth, mon ex-collègue de la Stoker, constituera une arme de choix dans la bataille qui se livrera ici – je ne doute pas qu'ils seront les principaux obstacles à vos magnifiques et sombres desseins. Jusqu'à présent, ils n'ont pas découvert la grotte des Ahwahneechee, dont l'entrée est indétectable, en vérité; je comprends que nos alliés aient échappé jusqu'ici à toutes les tentatives de poursuite.

Il me plaît par ailleurs d'imaginer que, sur Terre, d'autres civilisations du grand dieu chauve-souris ont su préserver leurs rituels secrets et que notre bataille déclenchera partout dans le monde une grandiose révolte. Ah! qu'il me tarde d'être à la Grande Nuit Sauvage...

J'ai réussi à amener Muriel, la jeune Française, à la grotte. Elle a reçu une forte injection de fluide et dort, gardée par les *Diphylla ecaudata*. Elle constituera une magnifique offrande. Cette petite sainte nitouche a toujours repoussé mes avances ; l'autre matin, je l'ai vu sortir en catimini de la tente de Lucy – je comprends mieux son aversion à mon égard.

Avec toute ma profonde dévotion et dans l'espoir de pouvoir bientôt me blottir entre vos ailes,

Je vous embrasse,
Abraham

QUINZIÈME COURRIEL

De Jonathan à Reenfeld

New York, *september 2008, 15*

Cher et estimé confrère,

Notre petite joint-venture semble promise à un radieux avenir sous le soleil de la Californie. Et dire que de détestables écrivillons vouent nos existences à une géhenne crépusculaire ! Le soleil pourrait nous tuer, paraît-il : n'est-ce pas grotesque ? Le soleil est la vie, au même titre que la lune, les étoiles, les arbres et les chauves-souris.

Mais foin de digressions : j'ai repéré un jeune broker assez talentueux, plutôt solitaire, qui travaille chez Stoker – respectable maison dont vous contrôlez le capital via votre holding monégasque. Outre son intelligence, servile mais vive, qui le rend intéressant, il pratique ces acrobaties sur paroi dont je n'ai toujours pas saisi l'intérêt – il est vrai que nous, nous savons voler – et connaît votre magnifique vallée comme sa poche. Lorsque nous aurons accentué la pression sur les

échanges internationaux, il sera libre comme l'air, comme bon nombre de ses collègues de Wall Street. Bien sûr, tout cela doit apparaître comme l'inéluctable conséquence d'une crise que personne ne pouvait prévoir: vous agissant d'un côté, moi de l'autre, nous saurons rendre enfin perceptible la *main invisible* du marché, si chère à mon ami Adam Smith, quand il était vivant. Dans un mois, je pense, nous précipiterons le mouvement: j'entends déjà les grincements de dents et le choc lourd des bonus sur l'asphalte des places financières. On va bien s'amuser!

Vous remarquerez que j'use avec vous d'une sincérité absolue et je sais qu'en retour vous ne me cacherez rien de vos subtiles manœuvres délétères.

Bien à vous,
Jonathan Madov

SEIZIÈME COURRIEL

De Lucy à Ruth

Yosemite, Camp 4, *november 2008, 3*

Dear Ruth,

Surprise de recevoir un message après ces deux années sans nouvelles?

Je n'ai oublié ni les douces soirées ni les jours parfois torrides – seulement, il y a eu Lisbeth et... enfin, un *ménage à trois*, comme disent les Français, ne semblait guère envisageable, n'est-ce pas.

Je suis depuis une dizaine de jours au Camp 4, où il se passe des événements lugubres et irrationnels: décès de Mark, notre ami grimpeur, que tu avais rencontré à plusieurs reprises;

comportement extrêmement déroutant d'un certain Abraham Van Helse, un New-Yorkais qui vient de rompre les amarres avec son port d'attache, Wall Street; il se lance seul dans des voies très limites pour son niveau – mais il semble littéralement voler de prise en prise... Et disparition récente de Muriel, une petite Française rigolote, dans des circonstances inexplicables. Avec John, nous sommes persuadés que ces événements sont liés, qu'Abraham est au cœur de ces ténébreuses manigances et qu'il agit pour le compte de... nous aimerions bien savoir *qui!*

Fréquentes-tu toujours les clubs de Los Angeles, notamment le Bi-Twin? Lisbeth y est allée récemment avec l'une de ses récentes conquêtes (tu vois, je ne suis guère jalouse); elle m'a décrit assez en détail cette soirée pour que j'en éprouve sinon du dépit du moins une vague inquiétude: c'est la *conquête* qui pose problème, une certaine Ninnah sortie de nulle part et qui s'est comportée de manière étrange lors d'une rencontre organisée dans une librairie autour de cette stupide autrice de romans de vampires, une certaine Stella Machinchose.

Lisbeth ne me parle plus que de «sa» Ninnah. Elles doivent me rejoindre toutes les deux dans quelques jours, ce que je trouve bizarre à plus d'un titre: Lisbeth ne supporte pas de s'éloigner de *notre* appartement au-delà de vingt kilomètres et la perspective de passer la nuit dans un sac de couchage par des températures à glacer la plus froide des maîtresses du Bi-Twin ne semble nullement la décourager; apparemment, cette Ninnah lui a fait quelque chose – ne souris pas, c'est sérieux – et j'aimerais savoir quoi. De plus, je ne serais pas surprise si elle était mêlée, de près ou de loin, aux récents événements, d'où sa venue ici. J'irais même plus loin: elle a dragué Lisbeth dans le seul but de trouver un prétexte pour se glisser dans la vallée comme une ombre malfaisante. Bon, là, tu vas dire que je sombre dans la paranoïa peu critique, alimentée par une

jalousie galopante que je refuse d'assumer. Ma chère Ruth, le moment n'est pas encore venu de m'allonger sur ton divan à titre de patiente: j'ai de l'intuition à revendre, du flair à gogo et là, ça sent très mauvais, je puis te l'assurer.

Je sais que tu disposes d'un réseau d'informatrices très efficace et je te saurai un gré infini de l'activer pour moi – tu auras ta revanche, je te le promets; je ne suis pas une ingrate.

Je t'embrasse tendrement,
Lucy

*

Rapport de: agent Sol Warschawsky
à: Centrale

L'agent McPherson refusant d'entendre raison, j'ai agi selon instructions. Discrétion et célérité: si on le découvre, on croira à un accident de montagne, une fois de plus, des rapaces mutileurs de cadavre achevant de brouiller le tableau. Mais pendant ce temps FP et F2 en ont profité – les lâches! – pour disparaître. La duplicité de cette ethnie *frog* est décidément sans bornes.

Au fait: pouvez-vous m'adjoindre quelqu'un de plus solide que McPh.?

*

Rapport de: agent Thibault Duboucq

à: M. Keita

Mon père,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance le fait que j'ai résolument pris en filature – dans la mesure du possible, car il vole littéralement de paroi en paroi – le grimpeur Van Helse – qui ne se déplace qu'entouré d'un essaim de chauves-souris – faut-il souligner que nous nous trouvons dans un environnement V. idéal, à cause tant du patronyme, pourtant d'ordinaire associé à la cause anti-V., que des chiroptères? – et que je songe à un moyen particulièrement ingénieux (je vous l'affirme, dût ma modestie en souffrir) autant qu'aérien de pister ce personnage des plus louches.

Veillez, etc.,
Th. D.

*

Mémo de: Centrale

à: agent Sol Warschawsky

Objet: remplacement

Un remplaçant? Alors que c'est à cause de vous que la carrière de l'agent McPh. a tragiquement pris fin? Mais vous avez perdu la boule, mon vieux? Croyez-vous que nous allons dilapider les deniers publics en embauches? Vous avez fumé la moquette, mon garçon?

Sérieusement: vos objectifs demeurent inchangés, et vous vous attirerez les pires ennuis (c'est un euphémisme, vous savez ce que notre Centrale entend par là) en ne les atteignant pas.

Note de: M. Keita

à: agent Thibault Duboucq

Mon cher Duboucq,

Tout d'abord, je me félicite de vos observations nocturnes de l'activité voltigeante et éminemment suspecte de ce Van Helse, *mais*:

En admettant, dans notre contexte V., que le camouflage d'un ULM en chauve-souris géante soit une idée efficace, ce dont à titre personnel je doute fortement – mais il est entendu que nous vous laissons les mains libres sur le terrain –, il reste que la note de frais que vous avez eu le culot de me faire suivre, au titre de « livraisons de pizzas par ULM », est d'un montant à proprement parler ahurissant et qu'il va sans dire que le service du personnel la refuserait si on la lui transmettait. À Dieu ne plaise! Je ne tiens pas à me couvrir de ridicule. Débrouillez-vous avec vos livreurs, nous ne paierons pas un cent.

Bien à vous,

M. K.

P. S. – En outre, le choix de Pizz' Sanguine est d'un goût affreux.

P. S. 2 – Pourquoi Ladurite n'est-il plus cosignataire de vos rapports?

YOSEMITE 03

Muriel se réveille, tirée de son étrange léthargie par un cri strident. Le noir absolu. Une angoisse sans fond lui tord le ventre: où est-elle? Peu à peu, elle distingue des contours, des voussures, des choses qui pendent – stalactites ou stalagmites? se demande-t-elle, se remémorant un cours de géologie de quatrième – et le truc mnémotechnique de la prof: les stalactites tombent, les stalagmites montent. Donc, plutôt stalact. Donc une grotte, sans doute profonde pour que toute lumière s'affaisse en cette pâle clarté sépulcrale. «Oh la la, ne pas déprimer, ma vieille. Tu t'es sortie de situations bien plus difficiles! Bouge ton cul.»

Impossible. Une sorte de filet la retient clouée au sol, sur le dos. Elle peut déplacer ses membres avec une faible amplitude, mais ni se relever ni se retourner. «Où suis-je donc?» s'inquiète-t-elle.

Un grand froissement d'ailes. Un frôlement soudain. Une ombre, gigantesque – floue. Chauve-souris? Non, beaucoup trop grande, énorme! Et les chauves-souris, elle connaît, c'est son domaine d'études: entre la pipistrelle commune et le vampire indonésien, il n'y a pas place pour les espèces géantes, disparues depuis longtemps, si jamais elles ont existé – ce qui fait débat. Et surtout pas en Californie, où il est déjà rare de rencontrer *Noctilio leporinus*, la chauve-souris pêcheuse.

Soudain, l'ombre la recouvre. Elle distingue une tête, proche de la sienne, mais monstrueuse, comme au travers d'un microscope. Les oreilles pointues, le nez, les dents, ça ne trompe pas: *Diphylla ecaudata*, le vampire à pattes velues...

– Mignonne, n'est-ce pas!

Un visage, humain cette fois, a pris la place de l'abomination.

– Qu’était-ce ? demande Muriel.

Un grand éclat de rire.

– Un ange, probablement... Ta gardienne, peut-être, ta mère nourricière aussi. Les *Diphylla ecaudata* ont pour mission de te surveiller, de te nourrir, de t’abreuver. N’essaie surtout pas de fuir, elles te rattraperaient sans peine et te suceraient jusqu’à la moelle : mon contrôle sur elles ne dépasse pas les frontières de cette vaste caverne.

– Que me voulez-vous ?

– Moi ? rien du tout. Rassure-toi. C’est une sorte de plaisanterie amicale.

– Détachez-moi !

– Désolé. J’ai reçu des ordres. Il semble que tes amis campeurs aient voulu te donner une petite leçon...

– Qui ? John et Lucy ? Invraisemblable. Hé ! je te reconnais ! Abraham. Espèce de malade, détache-moi tout de suite.

Muriel a hurlé. Son cri s’est comme dissous dans la cavité. Seul effet : un bruit de membranes, ample, et des stridulations. Elle frissonne.

– Arrête de crier, tu es folle ! Si tu continues, on va y passer tous les deux.

Abraham a posé sur sa bouche une main qui sent la terre, le tombeau. Elle a envie d’y mordre, mais se retient.

– J’enlève ma main si tu promets d’être raisonnable.

Elle hoche la tête.

– Pour être franc, John et Lucy n’ont rien à voir avec tout ça. C’était une blague idiote. En fait, ça fait longtemps que j’attendais ce moment ; avec tes airs supérieurs de petite Frenchie propre sur elle ; et puis, tu as toujours repoussé mes avances... Je t’ai vu sortir, l’autre matin, de la tente de la gouïne...

« Un malade, il ne manquait plus que ça », songe-t-elle.

– Détache-moi tout de suite, grince-t-elle. Ne compte pas sur moi pour t'implorer, demander grâce et toutes ces simagrées de pétasse de cinéma. En revanche, je te promets, si tu me libères maintenant, de te dénoncer aux rangers sans t'arracher les couilles.

Rire. Écho des grands chiroptères.

– Ma pauvre fille! Tu n'y es pas du tout. On ne s'échappe pas de cette grotte. Un des plus anciens sanctuaires du monde, dévolu à Draak, le dieu chauve-souris des Ahwahneechee. Et toi, chérie, tu es la prochaine offrande: mes petites copines vont te boulotter et te régurgiter sur l'autel de Draak. Une jolie boulette, oui, voilà ce que tu seras dans quelques jours. En attendant, fais de beaux rêves.

Abraham déploie sa cape et s'envole.

«Qu'est-ce que Lucy m'a fait prendre l'autre soir. Mauvais trip...»

*

Ed et Dick se préparent au troisième bivouac de la voie Harding, dans le Nose.

– C'est marrant, dit Ed en sortant un paquet de *friends*¹ de son sac. Tu savais que lors de la première, en 1958, Warren Harding et ses copains avaient scié des pieds de fourneau pour en faire des pitons adaptés aux fissures?

– Mouais, des dingues: passer quarante-cinq jours en paroi, je ne pourrais pas le faire! Moi, au bout de six jours sans ma copine, je crise...

La nuit s'annonce froide, mais claire. Tranquillement, ils répètent les gestes mille fois accomplis: le montage du

1. Coinceurs mécaniques à cames – très efficaces en cas de chute.

portaledge¹, fragile abri en balcon au-dessus des 600 mètres de vide; la vérification des points d'ancrage; le transfert des sacs à l'intérieur; l'installation du réchaud sur la minuscule vire («Notre terrasse avec vue imprenable», a annoncé Ed lorsqu'il a décrété que ce serait le lieu du bivouac); les duvets déroulés sur le sol du portaledge et, pour Dick, la photo de Jenny scotchée à la toile.

Le soleil est couché depuis longtemps. Ils ont bu la soupe lyophilisée, mangé la dernière boîte de corned-beef, raclé un pot de beurre de cacahuètes, roté, pété et déféqué, chacun à son tour, pendu dans le vide.

– Tiens, regarde là, devant la lune: on dirait une grosse chauve-souris, dit Ed en rajustant son pantalon.

– Batman! rigole Dick. Enfin de la visite.

– Dis donc, plutôt bizarre comme visite, non?

La forme se rapproche à grande vitesse. Énorme.

– Merde, on dirait le toqué de Wall Street. Comment s'appelle-t-il, déjà?

– Abraham Van Truc? Tu hallucines! Hum... moi aussi... Qu'est-ce qu'il y avait dans ce corned-beef?

Les deux grimpeurs n'ont pas besoin de regarder l'étiquette de la boîte de conserves: Abraham se pose avec élégance sur la vire.

– Salut, les p'tits loups! Tout va bien pour vous? Je suis chargé par les rangiers de visiter tous les bivouacs pour vérifier s'ils sont conformes à la nouvelle norme du Parc H-4578.

Ed et Dick restent muets, bouche pendante.

– Alors? On a perdu sa langue? Je peux entrer? J'ai un mandat officiel pour perquisitionner. Laissez passer!

1. Tente de paroi.

– C'est complètement dingue, ton histoire, parvient à balbutier Ed. Comment tu fais pour voler ?

– Prototype ultrasecret !

– Ah bon... Ben, dans ce cas, vas-y...

Abraham pénètre dans le portaledge, qu'il vide consciencieusement de tout le matériel. Duvets, lampes, réveil, gourdes s'éparpillent dans le vide.

– T'es malade ! hurle Dick, voulant s'interposer.

Abraham arrache le mousqueton qui retient Dick à la paroi, lui tord les mains dans le dos et lui plante ses crocs dans la gorge. Le sang gicle. Ed, tétanisé, est cloué sur place.

– Laisse-le, Abraham ! gémit-il. Qu'est-ce qu'on a fait ?

S'arrachant à la carotide siphonnée, Abraham fait entendre un slurp de satisfaction et répond :

– Matériel non conforme, campement sans autorisation dans un parc national, refus d'obéissance... La liste des infractions est longue ! Je vais devoir t'emmener au poste.

Abraham jette dans le vide le corps de Dick et agrippe Ed après avoir sectionné sa longe d'un coup de canine.

– Toi, tu as plus de chance que ton copain. Si tu te tiens bien, tu vivras.

DIX-SEPTIÈME COURRIEL

*De Ruth à Lucy*Los Angeles, *november 2008, 4*

Dear Lucy,

Ton message ne m'a pas vraiment surprise: les rumeurs les plus folles courent sur cette Ninnah et *ta* copine: possession, envoûtement, voire vampirisme! Les mauvaises langues s'en donnent à cœur joie... Les bonnes aussi, hum... Enfin, passons.

Premier acte: Ninnah apparaît à LA. Venue de nulle part. J'ai appris que Ninnah Van Hagen (c'est son nom, apparemment) est une des actionnaires de la Stoker avec un certain Jonathan Madov – et qu'ils ont liquidé leurs parts la veille du krach boursier. Intéressant, ça! Il semblerait même que le krach soit lié à des retraits massifs d'un holding monégasque possédant des avoirs colossaux dans les plus importantes banques du monde, holding dont les dirigeants – une respectable officine de conseil qui siège à San Francisco – ont, semble-t-il, passé un accord secret avec Madov. «D'où tiens-tu tout cela!» vas-tu t'exclamer. Comment une psychothérapeute, talentueuse certes mais plutôt habilitée à explorer les galetas poussiéreux de l'inconscient, a-t-elle réussi à percer les blanches murailles aseptisées de la finance mondiale? C'est tout simple: après notre rupture, j'ai rencontré Ann, une ravissante brune qui a des doigts de fée – pour ce que tu sais, mais aussi pour pénétrer dans les recoins les plus obscurs de la Grande Toile: c'est une hackeuse professionnelle et, en parallèle, une analyste financière de première classe. Comme tu avais raison de faire l'éloge de mes *contacts*: je n'ai eu qu'à appuyer sur le bon bouton (et ça, je sais y faire) pour voir se dévider toute la pelote.

Deuxième acte: Ninnah joue à la cliente à l'agence Stoker où travaille ta midinette cosy-buildée. En deux temps trois mouvements, les voilà inséparables comme un bernard-l'ermite et sa coquille. Apparition au Bi-Twin, forte impression sur ces dames, notamment la Diabolika qui ne jure plus que par elle. L'après-midi à la librairie a aussi laissé pas mal de traces sur la Toile, comme tu t'en es rendu compte toi-même. Sur une des photos, que je te joins, on voit en gros plan le cou que tu as langoté et suçoté, avec deux vilaines marques noires rondes. Et plus que pâlichonne, la chérie. Ça ne te rappelle rien ?

Troisième acte: des mails échangés entre Ninnah et Jonathan (ma petite Ann est une fouilleuse de poubelles de génie, une sorte de Léonarde de Vinci dans sa catégorie) font allusion à un plan, mais en des termes si obscurs qu'il est quasi impossible d'en rien deviner – sinon, tiens-toi bien, que ton éden de la supergrimpe va servir de plate-forme d'entraînement à des commandos de chauves-souris géantes. On a affaire soit à des allumés, soit à une joyeuse bande d'étudiants attardés qui montent *le* canular du siècle, soit à une association de protection des animaux peuplée d'écolos déjantés, soit... J'arrête là mes suppositions.

Quatrième acte: Ninnah arrive demain pour te pourrir la vie. Sois forte, ne laisse rien paraître et méfie-toi d'elle: je ne voudrais pas découvrir à ton cou ces horribles marques rondes lorsque tu viendras folâtrer à la maison.

Je t'embrasse là où tu aimes,
Ruth

Rapport de : agent Thibault Duboucq
à : M. Keita

Mon père,

Primo, pour ce qui est de la location de l'ULM, que vous contestez, j'insiste sur le fait que j'avais bénéficié d'une promo et que ce n'est pas en faisant des économies de bouts de chandelle que je pourrai mener à bien ma mission, une mission anti-V. classée en priorité absolue, je me permets de vous le rappeler. Je proteste donc avec la plus grande énergie contre le rejet de ma note de frais par une administration aveugle et sclérosée. « Le char de l'État danse sur un volcan », je vous le répète !

Secundo, pour ce qui concerne mon assistant Ladurite : on sous-estime couramment la soudaineté et l'intensité du rut ursin d'automne, inusité mais avéré, qui précède l'hibernation, et il est de mon devoir de vous informer que ledit L. file selon toute vraisemblance le parfait amour avec un grizzli – d'âge mûr et de sexe mâle, qui plus est. Généalogie des faits : le hardi plantigrade a d'abord tenté de s'emparer des tartines du goûter de L., laissées sans surveillance (L. changeait le bébé, dont on pourrait croire qu'il se vide en permanence), et une altercation s'est ensuivie, la réconciliation prenant des formes pour le moins surprenantes.

Conclusion : les meilleures choses ont une fin et je fais un saut en ville pour aller rendre le bébé « à l'affection des siens », si je puis me permettre.

Veuillez, etc.,
Th. D.

P. S. – Notre cible Muriel est intraçable. De plus, d'autres

acteurs apparaissent sans cesse et ces énigmatiques grimpeurs – qui sont souvent des grimpeuses, et quel genre ! comme si un congrès lesbien mondial était convoqué sur ces pentes – semblent se multiplier *ad infinitum*, pour ma plus grande perplexité.

*

DIXT-HUITIÈME COURRIEL

De Reenfeld à Jonathan

San Francisco, *november 2008*, 4

Cher Monsieur,

Notre système informatique a été visité cette nuit, malgré les protections sophistiquées du périmètre de sécurité. Rien de grave : juste une intrusion dont nous avons remonté la source – une jeune hackeuse californienne, apparemment intéressée par les transactions financières des différentes sociétés « partenaires » qui ont mené le monde là où nous avons souhaité qu'il soit.

Je suggère, plutôt que de la punir – nous savons faire cela, et de manière très douloureuse –, de lui laisser grignoter quelques miettes appétissantes et de suivre sa trace. Nous verrons bien où elle nous mènera. Il est possible que ce ne soit pas sans rapport avec notre Grand Projet : en effet, cette Ann Quelque-chose est liée à une ancienne relation intime de la grimpeuse qui semble vous tracasser.

En étant sur place, Ninnah pourra donc avoir tout ce petit monde à l'œil.

Je profite de ce courriel pour vous confirmer le 13 novembre comme date de notre réunion : ce sera la pleine lune et le ciel nocturne sera probablement dégagé. Le Conseil de notre

peuple est d'accord avec vous sur ce point. J'espère que votre Abraham saura se tenir jusque-là et n'entamera pas les *provisions* d'une canine dévastatrice.

En toute cordialité,
Reenfeld

DIX-NEUVIÈME COURRIEL

De Lucy à Ruth

Yosemite, Camp 4, *november 2008, 5*

Dear Ruth,

Lisbeth est arrivée hier avec son inséparable Ninnah. Étrange femme en vérité, d'une beauté sans âge, au regard transperçant. Je comprends mieux avec quelle facilité elle a réussi à entortiller cette petite dinde – je te vois sourire: sache que je n'ai jamais eu d'illusions sur ses performances intellectuelles, mais quelle divine musicienne au lit! Maintenant, *la messe est dite*: Lisbeth appartient à Ninnah, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Alors, pourquoi sont-elles venues au Yosemite? Je n'ai pas l'impression que c'est pour pimenter leurs soirées amoureuses. D'ailleurs, cette Ninnah est aussi attachée à Lisbeth qu'à une souche: elle la manipule dans un but bien précis. Il lui suffit de claquer dans ses doigts pour que l'autre trottine comme une souris de laboratoire. Nous avons dîné ensemble, hier soir, au Lodge. Ninnah a attaqué d'emblée:

– Chère Lucy, je ne voudrais pas fausser le jeu. Que cela soit dit clairement: Lisbeth m'appartient désormais. Mais c'est vous qui m'intéressez.

Imagines-tu que l'autre se soit rebellée d'être ainsi ravalée

au statut de bouquet de fleurs? Que nenni, elle a gloussé, a tortillé son adorable derrière et a enfourné une grosse bouchée de navarin aux champignons. Ninnah la regardait avec une indifférence glacée. J'ai eu quand même un petit pincement au cœur de voir ma Lisbeth aussi terne qu'une endive en plein hiver. Que lui a donc fait cette créature?

– Ninnah, soyez sûre que je ne chercherai pas à piétiner votre petite pelouse. Regardez autour de vous: la nature est grandiose, et je trouve à la parcourir une bien plus grande satisfaction qu'à tripoter votre nain de jardin.

Ses yeux me fixaient. J'avais le sentiment très net qu'elle cherchait à me... vampiriser. Oui, c'est le mot. À se nourrir de mon fluide vital. D'ailleurs, elle n'a rien mangé, vidant à chaque nouveau plat son assiette dans celle de Lisbeth, qui se goinfrait pour deux.

– Au fait, une amie très chère a récemment disparu dans des conditions étranges. Avec un autre ami, John, nous avons entrepris des recherches dans un secteur de la forêt très peu fréquenté. Accepterez-vous de vous joindre à nous? J'ai remarqué tout à l'heure que vous regardiez fréquemment dans cette direction, comme si vous aviez deviné *quelque chose*. Je suis sûre que votre intuition nous sera une aide précieuse. Rendez-vous demain matin, à 7 heures.

Et je les ai plantées là. Lisbeth s'est levée en titubant et m'a embrassée mollement. Ninnah, droite comme un i, a plongé ses yeux dans les miens – c'était comme si tout mon corps avait été la proie d'un millier de créatures diaboliquement habiles. J'ai vacillé un instant mais ai réussi à soutenir son regard.

– Vous êtes une femme remarquable, Lucy... a chuchoté Ninnah. Dommage...

Dommage quoi? je n'en sais trop rien, mais sa voix était chargée à la fois de menace et de regret.

Ce matin, au rendez-vous, nous avons retrouvé Ninnah, à l'heure dite – sans Lisbeth, victime d'une migraine de circonstance. Nous avons crapahuté toute la journée, et sur un rythme soutenu, pour un résultat en demi-teinte : quelques branches cassées, peut-être par un daim ou un sanglier ; un morceau de parka rouge (de la même couleur que celle de Muriel, il est vrai) accroché à un buisson épineux. Comme nous approchions d'une falaise, Ninnah s'est tordu la cheville. Nous ne pouvions pas la laisser dans ce labyrinthe végétal. Nous avons donc décidé de rebrousser chemin, d'autant que nous étions fourbus – je veux dire John et moi ; quant à Ninnah, sa blessure ne semblait ni la faire souffrir ni la gêner lorsqu'elle se pensait à l'abri de nos regards, et elle est arrivée au Lodge dans un état de fraîcheur insolent. Elle a bien failli courir à la rencontre de Lisbeth sortie nous accueillir, mais s'est souvenue à temps de sa « foulure ». Comment une telle femme, visiblement urbaine jusqu'au bout de ses ongles manucurés, a-t-elle résisté à cette journée d'épuisantes recherches, c'est un mystère à ajouter à la longue liste de ceux dont tu me fais part dans ton dernier message.

John a rendez-vous tout à l'heure avec Arthur pour lui rendre compte de nos découvertes, si minimes soient-elles. Nous retournerons à cette falaise, mais sans Ninnah, cette fois. Je pense qu'Arthur nous accompagnera.

Ah oui, un nouvel accident a endeuillé notre petite communauté : Dick, un sympathique garçon de l'Illinois un peu rustre mais bon cœur, a été retrouvé mort par une patrouille de rangers au pied d'une des plus difficiles voies de la vallée, le Nose. Un grand cri aurait été entendu au début de la nuit dernière, tandis que nous festoyions au Lodge. Les rangers n'ont pu s'y rendre qu'au petit matin et ont trouvé Dick au pied de la paroi, entouré de son matériel de bivouac. D'après

les premières constatations, il aurait chuté en installant le campement. De son compagnon de cordée, Ed, aucune trace : il semble s'être évaporé. Un hélicoptère a repéré leur portaledge aux trois quarts de la voie, pendouillant dans le vide. Encore une énigme inquiétante. Au Camp 4, l'ambiance n'est pas à la fête et de nombreux campeurs ont plié bagage.

Merci de toutes les informations que tu m'as transmises : ton Ann est une virtuose. Elle te mérite et j'ai été une sottise de suivre les yeux d'une biche qui n'était, en fin de compte, qu'un caniche de salon.

Ce qu'Ann a trouvé sur les transactions financières secrètes de ce Madov et de ses complices, leur « plan Yosemite », l'arrivée de Ninnah, les morts et disparitions suspectes... tout cela est lié, j'en suis certaine. Et derrière, il y a quelque chose d'énorme. Je suis réellement inquiète. Nous sommes en face d'une force menaçante et pugnace, qui ne reculera devant rien pour parvenir à ses fins. Sois prudente, je t'en conjure, et veille sur ton Ann – qu'elle efface soigneusement ses traces : ces gens-là sont capables de tout.

Je *vous* embrasse,
Ta Lucy

VINGTIÈME COURRIEL

*D'Abraham à Jonathan*Yosemite, Camp 4, *november 2008*, 5

Vénééré maître,

J'ai suivi vos instructions à la lettre.

La jeune Française s'est rapidement calmée. J'ai pu la détacher. Elle s'intéresse vivement aux *Diphylla ecaudata* et semble même parvenir à communiquer avec elles: cela présente-t-il quelque inconvénient? Si non, je suggère que nous l'embauchions, en quelque sorte, à éduquer nos chéries: c'est un travail harassant et j'aurais bien besoin d'une assistante – je vous promets de ne pas la mordre, quoi qu'il arrive.

Le grimpeur que j'ai sélectionné, Ed, a toutes les caractéristiques souhaitées: musclé, téméraire, intelligent – je crois qu'il effectue des recherches en botanique, mais j'ignore sur quel sujet précisément –, il constituera un reproducteur de premier choix, je n'ai aucun doute là-dessus. Je l'ai installé dans un autre secteur de la caverne des Ahwahneechee; j'y ai découvert de bien intéressantes peintures pariétales décrivant un rituel d'initiation cruel: sur un des motifs, un adolescent lié au poteau de torture, émasculé par une chauve-souris – ou un chaman affublé d'une parure, le trait est trop rudimentaire pour bien distinguer; tandis qu'un autre adolescent s'accouple avec une jeune fille, liée à un deuxième poteau. J'en ai déduit qu'il y avait un gagnant et un perdant, comme toujours, au jeu de la vie.

Pour l'instant, Ed est entravé et gardé par nos inflexibles auxiliaires, qui semblent – surtout les femelles – éprouver un vif intérêt à son égard. Je suis impatient de découvrir ce qui résultera de leur conjonction en cette proche nuit de pleine lune.

Ce matin, j'ai eu la surprise de découvrir Lucy et John au pied de la falaise. Mais Ninnah, ma vénérée maîtresse, les accompagnait et a su leur faire rebrousser chemin. Pouvaient-ils imaginer être si près du but? Lorsque la vallée sera à nous, m'autoriserez-vous, vénéré maître, à m'occuper d'eux? Ce sera pour moi un véritable *régal*.

Votre dévoué,
Abraham

*

Rapport de: agent Sol Warschawsky
à: Centrale

Frog 2 a purement et simplement disparu. Quant à Fils-Père (FP), il passe son temps l'œil à la jumelle, épiant d'inoffensives escaladeuses, tel un vulgaire mateur sur une plage à nudistes. Cela serait bien dans les mœurs de ces ethnies d'outre-océan, fainéantes autant qu'athées et dépravées.

*

Monologue intérieur de: Ladurite

M'avis qu's'i z'avaient goûté à l'hoûr i f'raient moins les dégoûtés passqu'i a rien de meilleur, et c'est pas de gastro-nomie dont que j'vous cause.

INTERMÈDE

Le vampire géant, mythe ou réalité?

Par le professeur Sheridan

(Extraits d'une conférence donnée à San Francisco
le 17 septembre 2008.)

Mesdames, Messieurs,

Il est convenu de considérer le vampire comme une métaphore polysémique: cette créature représente valablement le capitalisme financier suçant l'argent du peuple dans l'obscurité des caves de Wall Street [*Rires discrets.*] autant que l'éternel retour du mal dans les traditions d'Europe de l'Est. Dans un cas comme dans l'autre, nul doute que le lecteur – ou le spectateur pour les adaptations cinématographiques du mythe, toutes plus ou moins inspirées du chef-d'œuvre de Bram Stoker, *Dracula* – peut y transférer sans retenue ses propres peurs et angoisses. D'où sans doute la permanence du mythe et sa résurgence cyclique sous des formes parfois ironiques, parfois sensuelles, voire d'une niaiserie hollywoodienne bien tempérée.

[...] Je voudrais revenir à Bram Stoker. Il est admis que l'auteur britannique a pris comme modèle, pour son comte Dracula, Vlad III Basarab, un voïvode valache du xv^e siècle surnommé Tepes («l'Empaleur»), fils de Vlad II Dracul («le Dragon»). Ce personnage historique attesté, ennemi des Turcs dont il fut l'otage dans sa jeunesse (d'où son goût probable pour le supplice du pal), est mort et enterré quelque part en Transylvanie, mais les légendes le concernant survécurent suffisamment pour impressionner Bram Stoker, qui décida d'un voyage en Europe de l'Est en 1896. [...]. Quand je disais, à

propos de Vlad Tepes, *mort et enterré*, rien de moins sûr : sa tombe renfermerait en fait des ossements de chevaux. Ce point est très important. Dans la tradition taoïste, l'initié ne meurt pas et on retrouve fréquemment dans son cercueil, à la place du cadavre, une épée (ce que l'on nomme la « Voie de la dissolution du cadavre et de l'épée ») ; en Europe de l'Est, une tradition similaire atteste la fréquente substitution d'un cheval au corps défunt dans les sépultures de « vampires ». Je ne m'attarderai pas sur la signification symbolique du cheval, coursier médiateur entre les mondes, et je reviendrai sur ce phénomène de substitution. Lors de son voyage, qu'il entreprit en compagnie du jeune Aleister Crowley, membre comme lui de la très controversée Golden Dawn¹, Bram Stoker fit une étrange rencontre – j'en ai retrouvé trace, récemment, dans un courrier qu'il adressa à Arthur Machen, l'auteur gallois aux récits effrayants mettant en scène le « petit peuple » des fées, lui-même membre de la Golden Dawn : *« Cher Arthur, nous sommes actuellement au cœur d'une des régions les plus sauvages d'Europe, dont les habitants ont à peine entendu parler de l'Angleterre – c'est te dire ! Aleister se montre assez espiègle, surtout avec les demoiselles, plutôt jolies eu égard aux conditions de leur "maturation", comme dit ce cher garçon* [juste un commentaire : les « espiègeries » de ce « cher Aleister » étaient souvent plutôt épiciées, voire franchement macabres : souvenez-vous que, sur son lit de mort, il lança une terrible imprécation contre son médecin, qui mourut dans les six mois]. *Hier, dans une auberge au fond d'une vallée dont je ne saurais pas même te dire le nom, imprononçable, nous avons fait la connaissance d'un jeune exalté,*

1. Société secrète anglaise fondée à la fin du XIX^e siècle, à laquelle adhèrent – outre Stoker, Machen et Crowley – Yeats, Blackwood, Haggard, Rohmer... Se consacrant surtout à l'étude de la Kabbale et autres fantaisies ésotériques, cette secte né-roscrucienne éclata rapidement en multiples sous-ordres.

romantique en diable et partisan de l'indépendance de la Transylvanie. Le garçon nous distrait – dans un anglais approximatif – de ses élucubrations quand, soudain, l'aubergiste se précipita vers les fenêtres pour en clore les volets aux cris de "Dracul! Dracul!". Le crépuscule du soir et la brume qui commençait d'envahir les bois sombres encerclant l'auberge jetaient sur la scène une véritable atmosphère qui vaut très certainement l'ambiance des collines galloises, telle que tu la décris avec talent, les soirs de fête chez ton "petit peuple". Notre jeune républicain s'arrêta en plein discours; son visage prit une teinte crayeuse et il bafouilla quelque prière dans sa langue incompréhensible. Nous-mêmes fûmes peu à peu envahis par une angoisse paralysante, au point que nous n'eussions pas été surpris par l'irruption de quelque fantôme médiéval ou antique chimère. Aleișter, pour rompre cet enchantement, voulut sortir de la pièce; malgré les tentatives de l'aubergiste ("Dracul! Dracul!") pour l'empêcher d'ouvrir la porte barricadée, il parvint à en franchir le seuil; je le suivis, plus par solidarité que par réel courage (je tremblais comme une feuille, mon vieux!). Nous vîmes alors venir à nous, déchirant la brume glacée, une forme gigantesque dont les griffes cherchèrent à nous saisir. Aleișter, plus prompt que moi, lui donna un coup d'épée (il ne se sépare jamais de sa canne-épée) qui trancha la serre qui venait de me griffer au visage. Quelque chose tomba au sol. La créature s'enfuit en poussant un cri horrible, presque humain. L'aubergiste se précipita, une lanterne à la main (c'est un brave homme, tout de même). Dans la clarté vacillante de la flamme, nous pûmes voir deux doigts humains, encore mus par une crispation nerveuse. Je te sais assez au fait des énigmes de notre temps – tu as écrit quelque part que la science moderne n'en est encore qu'à ses balbutiements pour son approche des races antérieures à la nôtre – pour prendre en considération mon récit, véridique et non le fruit d'une hallucination due à cet alcool de patate infâme que l'on nous sert depuis

deux semaines à chaque repas. Ce matin, ma joue suppure, là où la chose m'a griffé, mais je ne m'en inquiète guère: je suis d'une constitution à toute épreuve et Aleister, qui a quelques notions de médecine, m'a désinfecté en m'assurant que dans une semaine il n'y paraîtrait plus. Nous ignorons, l'un et l'autre, ce qu'il a pu advenir des deux doigts coupés: l'aubergiste, interrogé, s'est retranché dans un mutisme absolu. Bien à toi. Bram Stoker.»

Mesdames, Messieurs, je vous ai donné lecture in extenso de ce courrier où Bram Stoker s'exprime librement, sachant son destinataire très ouvert à la compréhension des choses interdites. Que puis-je y ajouter? Peut-être que, au cours de fouilles récentes auxquelles j'ai participé, une tombe fut mise au jour qui renfermait les restes d'une créature sans nom, sorte de méga-chauve-souris, à laquelle manquaient deux «doigts»...

YOSEMITE 04

À l'université Stanford, Edward Burton a suivi des études d'agronomie et de biologie végétale et s'est intéressé très tôt aux liliacées; il est devenu un spécialiste reconnu d'*Allium sativum*, plus communément appelé «ail cultivé». Les États-Unis ne représentent que 6 % de la production mondiale, loin derrière la Chine (22 %) et l'Inde (11 %); néanmoins, cette activité justifie l'existence d'un département d'études à Stanford, dont Ed a pris la direction quelques jours avant de s'offrir des vacances, bien méritées pense-t-il, dans la vallée du Yosemite, avec son complice de toujours, Dick le bien-nommé.

Ed émerge d'un sommeil épais, l'esprit brumeux, et tend la main pour toucher Dick. Il faut se lever pour reprendre la lutte avec ce sacré Nez. La bataille s'annonce rude – surplombs repoussants et fissures ingrates au programme. Mais sa main ne rencontre que le vide: pas de Dick, pas de portaledge, pas de paroi ni de froid matinal: rien qu'une obscurité palpitante, parcourue d'ondes et de craquètements suspects.

«Où suis-je?» se demande Ed, maintenant tout à fait réveillé.

Une vague lueur, sur la droite. Il s'y dirige en chaloupant, tâtonnant dans la nuit. Il s'arrête in extremis au bord d'un vide surplombant une caverne immense. Les yeux écarquillés, il observe la scène, sous lui. Des chiroptères géants volent en formation serrée... En tête, Abraham, le toqué de Wall Street: c'est lui le chef d'escadrille, apparemment. Il pousse une sorte de cri et les monstres virent à gauche; un autre, piqué; puis remontée en chandelle, suite à un ordre bref. Tout cela parfaitement synchronisé. Ed ne comprend rien, s'interroge: a-t-il abusé de la cocaïne de Dick? A-t-il fait une chute et rêve-t-il, comateux dans une chambre d'hôpital? Mais il y a l'odeur

prégnante des bêtes, entre cage aux fauves et columbarium. Ed prend aussi conscience de sa situation : isolé dans une sorte de niche, à plus de quinze mètres du sol de la caverne – paroi désespérément lisse, pas d'issue!

Abraham l'aperçoit, lui fait de grands signes de la main :

– Alors, Ed, enfin réveillé? Que penses-tu de mes petites chéries? Plutôt douées, tu ne trouves pas?

Nouveau looping. Une bestiole rate son coup et s'abat sur le sol, comiquement entortillée dans ses ailes.

– Enfin, la gronde Abraham. Tu ne peux donc pas faire attention! Ce n'est pas si compliqué...

La bête réussit tant bien que mal à se retourner et à ramper vers le mur, sous Ed, afin de reprendre son vol.

– Mon pauvre Ed, si tu savais comme elles sont bêtes! Mignonnes, mais bêtes! Après tout, ce ne sont que des *Diphylla ecaudata*. Mais je te préviens tout de suite : inutile de leur lancer des gousses d'ail, elles sont immunisées.

Abraham part d'un rire de gorge et virevolte dans tous les sens, comme un insensé. Un fou dangereux.

*

Muriel a commencé une subtile manœuvre d'approche avec une *Diphylla* – celle qui a raté son virage et dont elle soigne régulièrement les écorchures dues à ses maladresses de vol. La bête lui en est reconnaissante et elle le manifeste par des frôlements de sa membrane alaire – Muriel en éprouve un frisson à mi-chemin du dégoût et de l'excitation. Mais cette amitié naissante ne saurait lui faire oublier sa condition de prisonnière, qui lui est rappelée dès qu'elle tente de quitter le recoin où Abraham l'a consignée : ses gardiennes montrent les dents d'une manière tout à fait démonstrative, même son « amie ».

Elle s'en plaint.

– Quelle importance! ricane l'ancien broker. De toute façon, dans une semaine, *tout cela* sera achevé.

Et il s'éloigne en voletant comme un dément.

Tout cela? Elle et ce pauvre Ed qu'elle a vu arriver la veille, inanimé, entre les bras puissants d'Abraham... Destinés, donc, à quelque monstrueux sacrifice rituel? Une comédie? Un simulacre? Elle s'imagine, libérée, retournant en courant au camp rassurer ses amis (et surtout la belle Lucy, à laquelle elle ne cesse de penser).

Mais elle ne croit guère à cette seconde hypothèse – il lui reste donc une semaine pour échapper à ce repaire de monstruosité. Et emmener Ed avec elle. Son espoir: elle sait que, dans peu de temps, les chiroptères entreront dans leur phase d'hibernation... Mais ces monstres dénaturés ont-ils les mêmes comportements que leurs lointaines cousines de petite taille?

*

Au poste de commandement, John et Arthur se sont concertés avec le chef des rangers. La décision est prise de prévenir le bureau du FBI de San Francisco. Le doute n'est plus permis: derrière ces disparitions et morts suspectes répétées, on devine une volonté malfaisante, serial killer ou secte satanique, qui sait? L'arrivée des agents du FBI, prévue le lendemain, va incontestablement intensifier les recherches, avec des moyens techniques et humains multipliés. Mais John et Arthur sont dubitatifs: ne va-t-on pas les écarter de l'enquête pour laisser les spécialistes s'en occuper?

– Nous pourrions poursuivre discrètement nos investigations, suggère Arthur à John sur le seuil du bâtiment construit en gros rondins à peine équarris. Notamment, la zone sud, là

où Ninnah s'est tordu la cheville – par parenthèse, elle semble parfaitement remise...

– Allons-y cette nuit. Le temps sera beau et sec et nous profiterons d'une lune assez éclairante.

– Rendez-vous à 3 heures au carrefour d'El Capitan et de Southside Drive. N'en parle pas à Lucy: à deux, nous serons plus mobiles.

VINGT-ET-UNIÈME COURRIEL

*De Jonathan à Ninnah*New York, *november 2008*, 5

Chère Ninnah,

J'arrive demain à San Francisco. Je me rendrai directement de l'aéroport chez nos amis. Puis nous viendrons sans tarder te rejoindre.

J'ai bien sûr appris la patience tout au long de ces années passées avec toi – les siècles ont défilé comme un songe, à vrai dire – mais la perspective d'une proche épiphanie me fait littéralement bouillir les sangs.

Ah! essaie de convaincre l'autrice de romans de se joindre à nous: ce serait amusant d'en faire la chroniqueuse des événements – n'est-ce pas? Le fluide que tu lui as injecté est probablement suffisant pour la rendre conciliante. Et Diabolika, que tu as rencontrée au Bi-Twin, pourrait devenir une précieuse auxiliaire pour conduire notre petit troupeau vers les Champs-Élysées à venir.

Je me revois, jeune homme, guetteur sur un mur depuis longtemps ruiné comme nous nous apprêtons à ruiner ce monde qui l'a supplanté.

Avec tout mon amour,
Ton Jonathan

II

Le Grand Soir

1

Yosemite Valley, *november 2008, nuit du 6 au 7*

Le moteur pétarade, aigrelet, chétif. Dans l'ombre des vastes ailes noires, Duboucq est calé dans son siège, à demi allongé sur le dos et agrippé aux commandes, sanglé par une ceinture de tissu élimée, les chaussures coincées dans une sorte de décrotte-pieds en métal, vêtu d'une moumoute verdâtre et coiffé d'une chapka en synthétique, car la saison avance et le froid nocturne se fait de plus en plus vif. Froid dont la sensation semble aiguësée par la vision de la lune, qui approche de son plein et se dévoile à l'occasion quand un coup de vent fouette les nuages, lune énorme, magnifique et glaciale au-dessus de ces solitudes rocheuses. Son ultra-light de location, autant dire un ULM, auquel il a fixé un phare de cyclo-moteur, ne lui inspire qu'une confiance modérée, d'autant qu'il ne le manœuvre pas de main de maître, loin de là : il a même failli décrocher plusieurs fois et il évolue trop bas par rapport à l'altitude conseillée. Il n'a bien sûr aucune autorisation pour voler de nuit et craint de se voir arraisonner par un quelconque hélico flicardesque, tous projos dehors, auquel il aurait du mal à expliquer ce qu'il fabrique là, à bord de cet engin à la voilure imitant une chauve-souris géante... Une ou deux fois, voyant une paroi s'approcher dans la nuit, il a cru sa dernière heure arrivée et n'a dû son salut qu'à un coup de guidon providentiel. Pour comble, il croit distinguer des cliquetis suspects dans le moteur, il est gelé, il ressent une forte envie de pisser et une crampe malvenue vient de lui tétaniser le mollet droit pendant plusieurs minutes. Nous devons à la vérité d'ajouter qu'il s'est enfilé une topette de bourbon pour se donner du cœur au ventre, et vu qu'il n'y est guère habitué

cela l'a un peu hébété – car Duboucq, qui a bien des faiblesses, n'est pas le garçon qui boit.

La situation empire quand une escadrille de chauves-souris de grande taille, qui évoluent avec une précision absolue, dans le plus grand silence, et semblent dirigées par une ombre à figure humaine, fonce sur lui telles les étoiles d'un ballet menaçant, croyant sans doute reconnaître un congénère... Duboucq dessaoule promptement ; de terreur, il manque uriner dans son pantalon et une sueur glaciale lui inonde le dos ; il regrette de n'avoir pas emporté une arme – puisque après tout il se trouve dans un pays où tout un chacun est enfouraillé, où les enfantelets savent se servir d'un fusil à lunette et où même les veuves cacochymes peuvent dissimuler des blindés légers au fond de leur jardin –, mais il est trop tard pour nourrir des regrets. Il frissonne quand l'escadrille de velours maléfique le frôle – il croit alors entendre un rire sardonique à l'accent new-yorkais prononcé –, fait une embardée et manque encore décrocher – il faut se maintenir au-dessus de vingt-quatre nœuds quoi qu'il en soit, sous peine de se crasher. Puis il se résout à un demi-tour sans gloire, tandis que les chauves-souris, dans un rayon de lune qui éclaire, les nuages se dissipant, la splendeur de la vallée, disparaissent soudain derrière leur maître de ballet, comme happées par une anfractuosité...

Car enfin, à part se rompre les os, où tout cela le mène-t-il ? Il ne sait toujours pas exactement ce qu'il cherche, même si cette affluence soudaine de chiroptères, mammifères au poil soyeux notoirement liés aux personnes à préférence V., ne lui parle que trop. Mais où nichent ces malfaisantes créatures ? Quelle est cette ombre volante qu'on jurerait humaine ? Et de jour tout ce petit monde aura disparu, damnation ! Car ces nuisibles Frangins de la Canine ne sont plus loin, mais où peuvent-ils se dissimuler ?

Duboucq se pose finalement dans un grand fracas sur un carré d'herbe, mais sans casser. Il coupe le moteur et replie la voilure en maugréant. Avant de se glisser dans son duvet, à l'abri d'une tente monospace qui lui fait l'effet d'un linceul, il envoie un rapport geignard (que nous épargnerons au lecteur) à Keita, lequel le rappelle sèchement à sa mission quelques heures plus tard. Et puis tant qu'il y est il s'autorise une seconde topette, de consolation et de réchauffement physique et moral cette fois...

2

San Francisco, *november 2008, 6*

Tandis que l'avion effectue son virage au-dessus de la baie avant d'atterrir au San Francisco International Airport, Jonathan regagne son siège, après un petit en-cas prélevé dans les toilettes sur une charmante hôtesse de l'air native du Wisconsin.

Reenfeld et Renfeld l'attendent, comme convenu, au terminal.

Après les politesses d'usage, ils se rendent au cabinet des avocats, sur Harrison Street.

– Nos derniers rapports font état d'une agitation insensée dans la vallée, attaque abruptement Reenfeld. Outre l'arrivée, ce matin, du FBI – cela constitue plutôt un excellent *bruit de fond*, comme disent les Français –, nos éclaireurs signalent de bien curieux mouvements : un couple franco-ursin...

– Un *quoi*? l'interrompt Jonathan, éberlué.

Reenfeld sourit, amusé :

– Ne prenez pas cet air outragé d'un wasp découvrant un bénitier dans sa salle de bains. Vous savez aussi bien que nous

que les couples hybrides sont bienvenus, en général, puisqu'ils transgressent la norme et en cela la renforcent. Et la portée n'est pas seulement symbolique. Néanmoins, le cas de ce Français est des plus atypiques – et sa présence dans la vallée reste pour nous une énigme. Nous l'avons d'abord pris pour un touriste gay: avec son compagnon ils promenaient au vu de tous *leur* enfant dans une poussette tout-terrain. Mais l'enfant a disparu, le prétendu couple s'est disjoint et le plus rustre des deux se trouve maintenant *à la colle* avec un grizzli de bonne taille.

– Hum... L'ours et la chauve-souris ne font pas bon ménage...

– ... Et c'est bien cela qui nous préoccupe! S'agit-il d'une tentative de contrer notre projet? Il faudrait que des gens très perspicaces, plus menaçants que la petite hackeuse et sa bande de goudous, aient percé à jour notre grand projet... Quoi qu'il en soit, nos hommes veillent au grain, même s'ils sont terrifiés à l'idée d'affronter une créature aussi chargée négativement que le grand grizzli mâle.

– N'y a-t-il pas moyen de supprimer discrètement l'ours et son petit ami humain?

– Cela risque de mettre *la puce à l'oreille* (ah, ces Français ont des expressions merveilleuses!) de leurs supérieurs, dont nous ignorons tout – et des intentions et des moyens dont ils disposent. Nous ne savons pas, par exemple, s'ils agissent en coordination avec les équipes de terrain du FBI ou à leur insu. Pour l'instant, difficile de manœuvrer ouvertement. Je suggère que, une fois sur place, vous agissiez discrètement avec l'aide de Ninnah – par exemple, en appâtant l'ours avec la jeune amie de Ninnah; si j'ai bien compris, elle commence à s'en lasser.

– Quand pensez-vous nous rejoindre?

– Pas avant le 10, je le crains.

Renfeild précise.

– Le dispositif de liquidation de Lehman Brothers a pris plus de temps que prévu. L'imbrication et les ramifications des filiales étaient beaucoup plus complexes que nous ne pensions. Par exemple, nous devons poursuivre une opération immobilière dans le cœur de Marseille ; la filiale française de Lehman Brothers Real Estate Partners, Atemi, détenait en effet plus de la moitié du patrimoine immobilier, en réhabilitation, du quartier de la République, au cœur de la cité méditerranéenne, et il y a encore de nombreux habitants à expulser avant de pouvoir toucher les aides de la Ville...

– Avez-vous d'autres sujets d'inquiétude ? demande Jonathan, un peu las (il se contrefout des répercussions de la crise financière sur les mangeurs de bouillabaisse).

– Oui, plus préoccupants : ce matin, John et Arthur sont parvenus à l'entrée de la caverne, mais sans y pénétrer. Nos guerriers les ont laissés approcher ; ils allaient les neutraliser lorsque l'ours et son compagnon humain ont fait irruption et ils ont dû se retirer discrètement.

3

Yosemite, *novembre 2008*, 6

Encore secoués par leur rencontre avec l'ours – n'ont-ils pas aperçu une ombre fugace, peut-être humaine, qui l'accompagnait? –, John et Arthur regagnent le poste des rangers. Ils marchent difficilement dans les broussailles et doivent contourner de nombreuses ravines. Le terrain est décidément rude et, malgré la fraîcheur de la température – quelques flocons de neige virevoltent; le temps clair de la nuit s'est progressivement mué en une aube incertaine et laiteuse –, ils sont trempés de sueur.

– Nous avons dû rêver... halète Arthur.

– Pour le grizzli ou par la grotte?

– Je ne sais plus. Cette brume rend tout indiscernable; elle estompe le relief: nous avons peut-être confondu l'entrée d'une grotte avec un renforcement de la roche...

– Possible, ouais. Mais pour l'ours, on n'avait pas seulement la vue, mais aussi l'odeur! Et ce n'était pas du Chanel N° 5.

– Juste avant le passage inopiné de l'ours, j'avais la vague impression d'être suivi... Par une troupe nombreuse et pas nécessairement amicale.

John enjambe péniblement un tronc d'arbre mort.

– Curieux, moi aussi. Je ne voulais pas t'en parler, pour ne pas avoir l'air... Enfin, tu comprends...

Ils aperçoivent enfin Southside Drive. Deux heures plus tard, ils rejoignent le Lodge, investi par la Cavalerie comme camp de base. Sept 4 × 4 noirs monstrueux sont garés devant l'entrée et un énorme hélicoptère s'envole en fouettant l'air, après avoir laissé deux tonnes de caisses sur le gravier du parking.

Tandis que le B407 disparaît au-dessus des arbres pour effectuer une rotation de surveillance, le chef des rangers présente Arthur – ignorant ostensiblement John, vulgaire civil – à McMurphy, chef du détachement du FBI.

– Impressionnant, non ? se rengorge McMurphy, très droit dans son costume noir, Ray-Ban réglementaires sur les yeux, malgré la faible luminosité ambiante, et pompes vernies astiquées de frais.

– Vous comptez démarrer les recherches à quelle heure ? demande Arthur, l'air de rien (clin d'œil discret à John).

McMurphy consulte sa montre-altimètre-GPS :

– Le temps que le matériel soit opérationnel : 23 h 25 min et 15 s.

– Hum, puis-je vous faire remarquer, monsieur, qu'il fera nuit.

McMurphy fusille le chef des rangers pour sa remarque déplacée :

– N'ayez crainte, nous avons du matériel de nuit très performant, dont un prototype de jumelles qu'on nous demande de tester à cette occasion.

Arthur et John s'éclipsent discrètement, tandis que les cow-boys réquisitionnent la grande salle à manger du Lodge pour installer le matériel de transmission vers le QG de San Francisco.

– Une trentaine d'hommes, minimum, murmure John.

– J'espère qu'ils ne vont pas se perdre, ça nous donnerait du travail supplémentaire.

Rapport de : agent Th. Duboucq

à : M. Keita

Mon père,

Les modalités de ma mission m'échappant de plus en plus et les cibles V. demeurant introuvables, je vous demande officiellement à être relevé de mes fonctions yosémitiques et à regagner le calme douillet de La Nouvelle-Babylone.

Veuillez, etc.,

Th. D.

Message de : M. Keita

à : agent Thibault Duboucq

Ah ça, mon garçon, vous commencez à m'échauffer sérieusement les oreilles avec vos jérémiades ! Bien évidemment, vous restez à votre poste. Je vous rappelle que vous êtes détaché jusqu'à nouvel ordre auprès de notre entité organisationnelle pour a) localiser les personnes dites à préférence V.; b) en l'absence d'instructions contraires, leur appliquer la procédure usuelle par des moyens que je ne vais tout de même pas vous rappeler !

Mais je m'en voudrais de m'emporter: gardez courage, mon fils, persistez dans la voie du devoir, certes rocailleuse, pentue et bordée de précipices hideux, mais au bout de laquelle, à défaut des houris plantureuses (l'expression étant pléonastique) qu'un chrétien n'est pas en droit d'espérer, vous attendent pluie de roses et fanfares d'allégresse.

Votre

M. K.

4

Yosemite, *november 2008, nuit du 6 au 7.*

McMurphy, l'air viril, passe la paume de la main sur son menton râpeux et consulte en fanfaronnant la lourde montre avec GPS intégré qu'il porte au poignet :

– Je constate avec regret que parmi vous des femmelettes bâillent. L'heure H approche. Votre journée a-t-elle été si épui-sante?... Je vous préviens, le premier qui parle d'aller au lit est viré. Attention : 23 h 25 min 15 s, *boys. Go!*

Se retenant à grand-peine de défoncer à coups de pied la porte du Lodge pour sortir plus vite, les hommes en noir, toujours cravatés, en chaussures de ville pointues, dégringolent les trois marches et se ruent à l'extérieur. Des flocons annonciateurs de la tempête de neige tourbillonnent dans des ténèbres opaques dont l'obscurité leur glacerait l'âme s'ils en étaient dotés. Ils disparaissent bientôt, comme happés par cette antique Californie dont ils ont oublié, s'ils l'ont jamais connue, la sauvagerie immémoriale, à peine dissimulée par la mince couche de vernis que constituent les vallées high-tech, les autoroutes urbaines, les plages à surfeurs et à starlettes bronzées, les appareils de musculation et le culte du corps, bref toutes ces légendes ensoleillées. Ici, au cœur du Yosemite, ils sentent vite que c'en est fini de plastronner, que tout autour d'eux leur est hostile. Les moins bouchés comprennent que des forces hostiles sont à l'œuvre, flottant alentour. Bien sûr, leur matériel de haute technologie, sur lequel ils se reposent entièrement mais avec lequel ils n'ont pas pris le temps de se familiariser, ne leur est d'aucune utilité. Par exemple, le Help Automatic Snow Digger (HASD) – une variante made in Merdico du bon vieux trou-dans-la-neige-creusé-avec-les-mains – est

toujours dans son emballage de protection, au fond du sac multipoche à airbag et *rain cover* intégré (dont la notice est restée au QG de Frisco).

*

À deux d'entre eux il arrive une étrange aventure. Pete Fredericksen et Greg Macaulay, des agents de base, se trouvent par hasard côte à côte dans un vallon, ayant perdu de vue leurs collègues et étant donc coupés de l'exercice de survie auquel ils sont censés participer. Ils reprennent leur souffle, à la fois trempés de sueur et glacés. Macaulay allume une cigarette en sachant que l'autre, qui lui boit des coups en cachette, ne le dénoncera pas. Donnant-donnant.

– Écoute... fait le fumeur.

– Quoi?

– T'entends rien?

– À part ce foutu vent...

– Si, écoute. On dirait un son soyeux.

– Soyeux? Tu veux dire genre lingerie?... T'as des hallus, mec, réplique Fredericksen en tétant sa flasque de bourbon.

– Ah! si seulement. Non, je ne sais pas. J'ai dû rêver. Attention! Vite, à plat ventre! Camoufle-toi!

Surgie de la blancheur ténébreuse toutes ailes déployées, virant in extremis pour éviter une paroi, l'escadrille de chauves-souris géantes leur fonce dessus, menée par Abraham, qui manœuvre sa cape avec dextérité – dérive, ailerons et gouvernes – et dont on distingue nettement, par-delà les hurlements du vent, le rire satanique à accent new-yorkais :

– Sus, mes jolies! Ne laissez pas échapper cette occasion inespérée! Saisissez-vous de ces deux balourds, mes beautés, pour votre médianoche! Nourris aux hamburgers, aux corn-flakes,

aux milk-shakes, aux pizzas tandoori king size, ils débordent d'un sang épais si ce n'est riche! Une bonne saignée fera le plus grand bien à ces fonctionnaires fédéraux engraisés à la moelle du contribuable besogneux autant qu'impuissant à juguler leurs excès! Chopez-les au colback! Taïaut! Pas de quartier!

Les chiroptères, en ordre de bataille, se précipitent sur les deux hommes, qui, terrifiés, n'opposent aucune résistance et se laissent délester d'une bonne quantité de raisiné. Couchés sur le dos dans la neige, affaiblis, les jambes écartées – alors qu'Abraham, la mine gourmande, fait claquer ses canines avant de s'attaquer à l'entrecuisse –, ils semblent attendre leur dernière heure avec résignation.

Quand soudain, surprise! Une masse velue, odorante et grognante, surgit de nulle part et escortée d'un hominidé, se jette avec fureur sur les chauves-souris. Le couple ursino-*frog* – car c'est lui, patrouillant sans relâche par tous les temps –, brûlant redresseur de torts, frappe, mord lui aussi; Ladurite, muni d'une grosse pierre pointue, assomme plusieurs bestiasses, tandis que les griffes noires de l'ours déchirent leurs ailes soyeuses. Quant à Abraham, il se prend plusieurs coups de pied dans les roubignelles de la part de l'humanos, puis l'ours, dont les yeux lancent des éclairs rouges, l'attrape sous le bras et l'emmène à l'écart pour le déshonorer vite fait bien fait. Crac! Fredericksen et Macaulay, eux, ne se sont relevés qu'à grand-peine et restent figés.

Dix minutes plus tard, quand Abraham – qui a très mal au derrière, car le petit bougre, si faraud par ailleurs, était puceau de ce côté-là – a tant bien que mal rassemblé ses ouailles pour une retraite sans gloire, un envol sans panache, Ladurite songe à reconforter les deux agents, tandis que l'ours, mis en appétit par son escapade avec Abraham, les considère avec concupis-
cence, l'œil brillant, le piment de nouveau prêt à l'action.

– M'avis qu'vous 'vez passé un m'vais quart d'heure avec ces volatiles. Mais e qu'vous foutiez là?

– *What?* répondent d'un ton rogue les deux agents, qui n'entendent point l'idiome de Voltaire et de surcroît sont vexés comme des pous (la vexation du pou est un sujet qui mériterait un développement séparé) d'avoir été surpris en très mauvaise posture, en situation de désertion objective, et secourus par un ours et un individu de mauvaise mine, *frog* selon toute vraisemblance. En cas d'enquête, ils vont avoir du mal à expliquer ce recours aveugle à la violence et à des procédés immoraux de la part de leurs sauveurs.

– Rentrez chez vous et fissa passe que sinon M'amour i va vous faire vot' fête. I se croit d'jà au printemps! Allez, *Go home!* lance Ladurite d'un ton sans réplique.

Les deux agents ne se le font pas répéter deux fois et s'élancent sans se retourner dans la direction du Lodge, que Ladurite et l'ours leur indiquent obligeamment.

Le lendemain matin, il apparaît que leurs collègues, tous plus dégourdis les uns que les autres, se sont de semblable façon perdus dans le Yosemite; il a fallu envoyer les rangers à leur recherche. On en retrouve plusieurs en très mauvais état, quasi gelés, et un ou deux, franchement bleus et raides. Manquent toujours à l'appel Fredericksen et Macaulay.

Rapport de : agents Fredericksen et Macaulay

à : McMurphy

Avons perdu de vue collègues pendant exercice suite météo. Attaqués par surprise par escadrille volatiles non identifiés ailes non dotées plumes dirigé par humain volant accent NY. Secourus par tandem ours-humain *frog* qui nous a toutefois laissés perdus dans la nuit glacée. Demandons instructions. Envoyez secours.

Réponse de : McMurphy

à : agents Fredericksen et Macaulay

Vous êtes des triples buses et des ânes bâtés. Débrouillez-vous avec ou sans ours. Bouffez des cailloux. Et ne vous plaignez pas de jouir d'un climat salubre.

Monologue intérieur de : Ladurite

M'avis qu'tous ces pingouins-là i sont aussi bêtes que méchants et pis lâches en plus, passe que tout à l'heure ces espèces de rangers – le genre de prétentieux qui se vante ed' datarminer l'âge d'une mustaraigne à ses crottes – i nous avaient pas plus tôt zieutés M'amour et moi qui z'ont filé comme un pet sur une toile cirée, pis y en avait encore d'aut' derrière embusqués, de grands niquedouilles avec des pétoires comme des voyous qu'i sont, que le pauv' M'amour il en avait les sangs tout retournés.

5

El Portal, *november 2008*, 7

Les deux types se ressemblent comme deux frangins, même trogne burinée, même grand pif busqué, mêmes yeux un peu bridés, même catogan d'un noir de jais. Sans âge, mâchonnant un mégot de cigare. Vêtus de vieux jeans et de chemises à carreaux, chaussés de bottes, coiffés de casquettes à visière vantant des marques respectivement de peinture et d'huile de moteur, ils sont adossés à un pick-up qui a connu des jours meilleurs et farfouillent dans du matériel de pêche. SuperPaint grommelle :

– Putain t'appelles ça un moulinet, moulinet de mon cul ouais! Et ces hameçons rouillés, hameçons de mes couilles ouais! Et cette bobine de...

– Laisse tomber, rétorque XtraOil. Y a pire. Entendu qu'il y aurait des rupins de San Francisco, des espèces d'avocats, qui s'apprêtent à débarquer le 11 ou le 12, juste avant la pleine lune...

– Entendu ça aussi, yap. Des nôtres, hein? Des Awa', eux aussi.

– Yap. Avec eux, on n'y coupera pas, à cette foutue cérémonie de l'esprit-nuit, leur Biennale. Moi ce qui me troue, c'est que ces types-là de la ville, soi-disant des frères, qu'on voit une fois par an et encore, qui nous regardent de haut, c'est eux les pires pour les rituels en bonne forme et tout le bataclan! Ça saurait pas distinguer un séquoia d'un navet et ça vient donner des leçons! Moi je te les enverrais se faire foutre! Surtout que je ne sais pas si tu es au courant, eux ils vont parader mais l'accueil des Awa' ce sera pour nos gueules.

– Merde!

– Eh oui mon pote, c'est nous deux qui tiendrons le stand, avec les tickets de vestiaire et le registre à signer. Il y aura du populo, à ce qu'il paraît! Et après, que la fête commence! Le raisiné va couler à flots! crie presque XtraOil dans un instant d'exaltation.

– Chut, pas si fort. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Nay. Frères ou pas, des types de la grande ville essaieront toujours de nous entuber. Surtout des avocats, tu parles! Si c'était que de moi, le Draak, on le laisserait roupiller bien peinarde dans sa grotte, et il se passerait de greluches à suçailier. Tout ça, c'est des salades.

– Yap.

– Bon, on y va, à ce trou à truites? T'as pas vu la mouche verte, celle avec la plume? demande SuperPaint.

– Nay. Mais j'ai réparé les bleues.

– Où que t'as dégotté des petites plumes?

– Ben tu sais le chapeau du dimanche de Clara, fit XtraOil. Pour aller à l'église... Si elle me chope elle me tue!

– Tu vas rire, j'ai fait un rêve idiot: j'avais acheté au vieux Mac des asticots bien gras et blancs qui gigotaient dans la sciure. Des asticots pour la truite, tu te rends compte?

Et SuperPaint éclate d'un rire bécassin qui secoue son mégot et s'achève en quinte de toux.

– Ah oui, c'est vraiment un rêve con, confirme l'autre. C'est pas tout ça: assez de coco dans la guimbarde?

– J'ai remis un demi-gallon, ça devrait suffire.

– Y a de la bière dans la glacière?

– Yap.

Les deux compères rallument leur mégot, renfoncent sur leur crâne leur casquette bien-aimée, avec laquelle visiblement ils dorment, et sautent dans le pick-up, qui démarre dans un nuage de fumée vénéneuse.

6

Yosemite, *novembre 2008*, 7

Dans la grotte. Muriel, une fois de plus, vient de soigner la chauve-souris géante de retour d'une expédition nocturne. Elle a développé avec la créature une sorte de mode de communication à base de cris, d'attouchements légers et de signes. Cet imbécile de Van Helse leur mène la vie dure. L'autre nuit, Chikouna (c'est le petit nom qu'elle a donné spontanément au monstre maladroit) a failli heurter un drôle d'oiseau, aux ailes dures et monté par une créature humaine – si elle a bien traduit cet amalgame qui leur tient lieu de langage minimal. Un avion ? un hélicoptère ? Muriel garde espoir : les recherches sont donc en cours...

Autre motif d'espoir. Avec Ed, ils peuvent communiquer, malaisément il est vrai, quand Chikouna est de garde : celle-ci la laisse volontiers aller et venir dans l'immense grotte et Muriel a pu ainsi s'approcher de la saillie rocheuse sur laquelle est cantonné Ed.

– Salut ! En forme ? parvient-elle à chuchoter.

– Muriel ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Je n'en sais trop rien, mais Van Helse semble dresser ces chauves-souris géantes pour une sorte de surprise-partie qui devrait se dérouler dans une semaine – peut-être lors de la nuit de la pleine lune. Je crains qu'il ne nous réserve pas le meilleur rôle à l'occasion de cette soirée. As-tu ton téléphone cellulaire ?

– Non. Abraham l'a jeté avec le reste de nos affaires... et Dick. C'était affreux ! Comment peut-il se comporter de la sorte ? Il n'a jamais été très sociable, mais, là, c'est carrément de la possession !

Muriel réfléchit.

– Tu as sans doute raison : il est manipulé par *quelque chose* de très puissant : ce lieu secret, ces créatures monstrueuses, tout cela évoque un culte chthonien et malfaisant. Il faut absolument que nous réussissions à nous échapper...

– Attention ! Abraham revient... Encore une chose, j'ai repéré plusieurs plants d'*Allium ursinum*, l'ail des ours, à l'entrée de la caverne : c'est assez surprenant car ce n'est pas une plante endogène, mais si tu arrives à les cueillir et à me les passer, je promets une belle surprise à tout ce petit monde !

Muriel retourne prudemment à la place qui lui est assignée dans la grotte et reprend sa communication avec Chikouna. Abraham s'approche et lui tripote délibérément les seins.

– Alors les filles, ça cause chiffons !

Il s'éloigne avec un rire dément.

– Abraham ! le rappelle Muriel.

Van Helse se retourne.

– Quoi encore ?

– Chikouna a une plaie à vif. J'ai repéré une plante sauvage, à l'entrée de la caverne, qui pourrait servir de base à un onguent cicatrisant.

– Chikouna ? Ah ! ah ! Joli nom pour ce monstre stupide... Fais comme tu veux, du moment que tu ne te montres pas à l'extérieur.

Surveillée par Abraham, Muriel cueille plusieurs plants d'*Allium ursinum*, en se demandant quel usage compte en faire Ed.

7

Los Angeles, *november 2008, 3*

Diabolika accueille Stella Mailer, l'autrice de romans à succès, à l'entrée du Bi-Twin. Cette dernière semble gênée de se trouver là – elle tire sur sa jupe de bonne coupe et resserre sur sa poitrine opulente un corsage de jersey qui ne demande qu'à s'ouvrir.

Diabolika lui sourit :

– Ne reste pas là comme une gourde, entre.

Elle la tire par les cheveux à l'intérieur de l'établissement et referme la porte assez violemment.

– Mais... Aïe! Vous me faites mal! proteste l'autrice.

– J'espère bien! gouaille Diabolika.

Après avoir renversé la tête de sa victime d'une main ferme, elle lui perfore la bouche de sa langue tout en lui pelotant durement les seins de sa main libre. Elle relâche Stella, qui s'effondre sur le sol en pleurant et en s'essuyant la bouche.

– Qui vous a autorisée à me traiter de la sorte? crie-t-elle.

– Ninnah.

À ce nom, Stella baisse la tête. Un long frisson – terreur folle ou désir inavoué? – la parcourt.

– Vous n'allez pas me laisser de marques, au moins? J'ai une conférence de presse demain...

– T'inquiète, ma mignonne, les petites bourgeoises dans ton genre, c'est ma spécialité: je les rends à leurs maris plus blanches qu'une oie qui vient de naître. Mais, à l'intérieur, c'est plutôt rouge et noir! Viens voir.

Il y a peu de monde au Bi-Twin. Diabolika prend la main de Stella pour une visite guidée de l'établissement. Elles s'arrêtent devant une scène troublante: une jeune fille nue, écartelée

sur une table basse, un bandeau sur les yeux. Une autre fille, plutôt ronde, très jeune, au visage raphaélique, trace sur son corps un réseau de runes à l'aide d'une bougie rouge dont elle laisse couler la cire par petites gouttes.

– Regarde bien comme elle mouille, cette salope! chuchote Diabolika en mordillant l'oreille de Stella.

Stella, fascinée par ce corps qui se couvre d'écriture, remarque le luisant de la vulve, largement offerte aux regards.

– Mary est attachée de direction dans une société d'import-export. Son patron nous la confie une fois par semaine. Elle tient un petit carnet de punitions où elle inscrit toutes les erreurs, réelles mais souvent bénignes, commises pendant son travail. En fonction de la liste et de leur gravité supposée, elle subit ici des punitions adaptées. Son patron l'amène mais n'entre jamais, ne demande pas de filmer les séances ni ne l'interroge sur leur déroulement. Il vient la chercher à la fin de la séance et ils partent tous les deux, se tenant par la main comme un gentil petit couple: j'ignore si elle est sa maîtresse, mais ne le crois pas. Ici, c'est une chienne, qui s'offre volontiers à tout le monde. Tiens, tripote-la, mais attention à ne pas gêner Tika, sa maîtresse.

Diabolika prend la main de Stella, la pose sur la motte rasée de la fille et fait pénétrer le majeur dans le pertuis. Stella ouvre de grands yeux mais ne cherche pas à retirer sa main; son doigt commence d'aller et venir, déclenchant un léger halètement chez la fille. Diabolika retire la main, assez vivement.

– Dis donc, toi, c'est que tu y prendrais plaisir... Bon, assez rigolé, au boulot! Je t'ai concocté un atelier d'écriture de derrière les fagots.

Elle tire Stella par les cheveux et l'entraîne vers une alcôve spécialement préparée pour la séance: un décor de carton-pâte représentant une crypte médiévale avec anneaux scellés dans

le mur. À une patère, une cape de vampire d'opérette. Sur un petit bureau d'écolier, un cahier, un porte-plume, un encrier et... un dentier de carnaval avec deux fausses canines.

Diabolika déshabille Stella avec beaucoup de délicatesse, prenant grand soin de ne pas froisser les vêtements, qu'elle confie à une assistante vêtue d'une simple guépière. Elle lui attache la cape aux épaules, lui relie les bouts de sein avec un très artistique pendentif et lui met la prothèse dentaire en place.

– Installe-toi au bureau. Ninnah souhaite t'aider à mieux écrire tes prochains livres – d'autant que les scénarios en seront désormais entièrement conçus par elle. Je te lis un passage d'un de tes romans: *« Le téléphone vibra encore dans ma poche. C'était la vingt-cinquième fois en vingt-quatre heures. Je pensais ouvrir le téléphone pour regarder qui était en train d'essayer de me contacter. Charles avait peut-être besoin de moi. J'y pensais, mais ne bougeais pas. Je n'étais pas vraiment sûre de l'endroit où j'étais. Un grenier sombre et bas, rempli de rats et d'araignées. [...] L'air était imprégné d'odeurs d'une cuisine passée, de viande avariée, de sueur humaine et d'une solide couche de pollution réellement visible dans l'air humide, comme un film noir. Au-dessous de moi, quatre étages d'un appartement rachitique de ghetto. Je ne prenais même pas la peine de séparer les pensées des voix espagnoles, que je n'écoutais pas vraiment. Je laissais juste les bruits me traverser. Sans signification. Tout cela n'avait pas de signification. Même mon existence n'avait plus de signification. Le monde n'avait pas de signification. »* Ben dis donc, on comprend que tes bouquins fassent autant de pages, avec des niaiseries pareilles! Examinons cela en détail: le téléphone portable? c'est la vingt-cinquième fois qu'il sonne! N'importe quelle demeurée aurait répondu à Charles à la deuxième sonnerie. Ensuite, l'héroïne n'est pas sûre de l'endroit où elle se trouve? Elle en donne

pourtant une description détaillée et une situation précise, au cinquième étage d'un immeuble du ghetto hispanique – avec un dédain marqué pour ce dernier, puisque les voix espagnoles n'expriment pas de pensées: bien sûr, c'est juste du bruit. Enfin, un sursaut de lucidité: tu avoues que ce que tu écris n'a aucune signification, mais là, tu te fous un peu de ton lectorat, non?... Redondances, invraisemblances, mépris pour les minorités, pour le lecteur.

Diabolika consulte une liste affichée au mur.

– Tarif: vingt coups de fouet. Miam! Mais, avant, tu vas recopier vingt fois les deux premières phrases, bien proprement et sans faire de ratures ni de pâtés. Pendant ce temps-là, Clara te broutera la chatte et, crois-moi, elle sait y faire, cette petite Latino, avec les wasp dans ton genre.

Stella veut protester, mais Clara la bâillonne en un tour de main et se glisse sous le bureau; Diabolika ouvre le cahier et tend le porte-plume à Stella.

– Allez! au boulot, ma jolie et applique-toi!

La langue impitoyable de Clara provoque des sursauts qui se traduisent par autant de dérapages du porte-plume. Les yeux affolés de Stella courent de la page à Diabolika qui, penchée sur elle, lui pince les tétons. L'exercice prend fin. Clara se dégage de dessous le bureau non sans un dernier coup de langue particulièrement ciblé. Stella fait un bond sur sa petite chaise d'écolière.

Diabolika gronde gentiment Clara.

– Regarde dans quel état tu la mets, petite coquine!

Diabolika et Clara font se lever Stella.

– Verdict: 1 sur 20. Vraiment nul. Tu ne sais même pas aligner deux mots correctement. Où as-tu donc appris à écrire? Dix coups de fouet en plus pour le travail bâclé!

Stella est attachée à deux anneaux, les bras tirés au

maximum d'extension et les pieds touchant à peine le sol, ce qui fait ressortir ses fesses rebondies. Diabolika les caresse, puis les pétrit avec vigueur. Elle décroche une cravache et en applique trois cinglées, puis de nouveau la caresse.

– Je vais retirer ton bâillon car tu dois compter les coups. Promets-moi de ne pas crier.

Stella fait « oui » de la tête. Une fois débarrassée du bâillon :

– Pitié, Maîtresse. Ça fait mal.

Diabolika a un petit rire de gorge :

– Hum hum... Non, ça ne fait pas mal, ça chauffe, c'est différent. Bon, c'était un petit galop d'essai, comme on dit dans la profession. Maintenant, tu peux compter. On y va.

Trois fouettées rapides, une moyenne, deux espacées. Diabolika manie la cravache en experte et, gourmande, apprécie les tressautements du fessier épanoui de sa victime, qui alterne décompte et gémissements. Au vingt-neuvième, elle feule, tend sa croupe à l'ultime coup... qui ne vient pas.

*

Yosemite Lodge, *november 2008*, 7

Diabolika est accueillie par Ninnah. Long baiser sous les yeux réprobateurs des hommes en noir, qui pullulent et s'agitent en tous sens dans la grande pièce du bas. Ténue en laisse par Diabolika, Stella se prosterne aux pieds de Ninnah. Très femme du monde, Ninnah sourit à McMurphy, le chef des hommes en noir :

– Monsieur, je vous présente Stella, ma petite chienne. Elle est très obéissante. Tends la patte à Monsieur, ma chérie.

Stella tend une main. McMurphy claque des talons et y dépose un furtif baiser.

– Si vous vous sentez seul, n'hésitez pas à me la demander,

je vous la prêterai bien volontiers: Stella écrit de délicieuses histoires, à *mourir*.

*

Californie, *november 2008, 7*

Le ciel nocturne se couvre de nuages, mais Jonathan peut s'orienter sans problème. Les Reenfeld-Renfeeld lui ont proposé un Hummer H1, mais il a décliné avec un petit sourire.

– Je n'ai besoin que d'inspiration...

Les deux se sont regardés interloqués et ont souri à leur tour, un peu stupidement tout de même. Oui, inspiration-expiration, le secret d'un vol bien contrôlé. Et Jonathan a quelques siècles d'entraînement au compteur. Il évolue avec grâce, sa grande cape noire servant à la fois de dérive et de gouverne de direction. Bien sûr, il pourrait s'en passer, mais un peu de théâtralisation ne nuit pas. Il a quitté San Francisco dès le crépuscule du soir. À Modesto, désireux de faire le plein (« C'est fou ce que ça consomme en fluide de voler », se dit-il), il choisit un pavillon de Coverna Avenue d'où s'échappent des cris et des éclats de rire – rien de tel qu'une petite fiesta pour se taper la cloche discrètement.

Il ne peut tomber mieux: une joyeuse bande d'adolescents, profitant de l'absence de parents trop confiants, se sont réunis pour une petite party. Cinq garçons et trois filles, vautrés sur les canapés, regardent le *Dracula* de Coppola – la meilleure adaptation du roman de Bram, selon Jonathan – en grignotant des pop-corn. Les filles poussent de petits cris convenus et les garçons en profitent pour les peloter maladroitement. Jonathan fait un atterrissage impeccable sur la terrasse et ouvre en force la porte-fenêtre.

– Salut les p'tits loups! C'est l'heure du dîner.

Cris, des vrais cette fois. Bousculade. Envolée de pop-corn. Chacun pour soi. Jonathan se présente, parvient à calmer le petit monde. Il s'assoit confortablement dans le canapé, plonge une main dans le sac à pop-corn, l'autre sous le tee-shirt d'une fille. À la fin du film, il raconte quelques souvenirs personnels, genre «les belles histoires de l'oncle vampire»; il fait toucher ses canines aux filles, qui gloussent. Il incite les ados à plus d'enthousiasme dans leurs petits jeux maladroits, si bien que tout le monde se retrouve à se tortiller sur la moquette. Une pulpeuse blonde offre d'elle-même son cou virginal à la morsure – il lui pompe un bon litre, mais, bon prince, injecte suffisamment de fluide pour lui faire visiter les étoiles pendant une semaine. En prime, il la dépucelle avec virtuosité. Pour parfaire le mélange, il choisit un beau spécimen de mâle, genre footballeur plein de muscles, à qui il pompe deux décilitres d'un sang rouge, épais et fortifiant – le meilleur pour assurer l'entretien, mais à petite dose. Chacun veut sa petite morsure, les filles trépignent et il doit s'exécuter sous peine de crépage de chignons grave.

Gavé, il rote.

– Hum, mille excuses, mais je crains d'avoir trop mangé ce soir. Hélas! je dois repartir.

Il s'envole un peu lourdement, sous les applaudissements de ses jeunes fans.

Jonathan frôle la paroi d'El Capitan avant de se diriger vers l'entrée de la grotte. Ses narines palpitent, il hume le fumet stimulant des grands chiroptères. Abraham, qui a senti son approche, vient l'accueillir, à la pointe de son escadre volante (Chikouna, toujours aussi maladroite, a raté l'envol).

– Bonjour, Maître. La nuit est propice, le ciel menaçant, la grotte préparée.

– Bonjour, mon petit Abraham. Merci de ton aide.

L'absolue obéissance d'Abraham amuse et agace Jonathan, qui préfère la révolte et les situations incongrues. Il nourrit des doutes, depuis quelques décennies, sur l'efficacité des rituels – le monde, qui a changé, l'a changé lui aussi : l'éternité n'est pas immuable ; il y a encore un siècle, il aurait laissé derrière lui une maison jonchée de corps sanguinolents, éventrés, aux yeux révoltés. Au lieu de quoi, il s'est reconstitué en douceur, il a fait l'amour à une jolie ado et tout le monde s'est quitté bons amis. Serait-il en train de devenir politiquement correct ? Bah ! pour l'instant, c'est l'inspection de la caverne – superbe endroit, il faut le reconnaître, gothique en diable. Drakol et Draak vont apprécier... s'ils existent vraiment, chuchote sa petite voix intérieure (décidément, il a trop abusé du nectar juvénile, ce soir !). Il se présente à Muriel, très homme du monde :

– Jonathan, comte Madov, pour vous servir... mademoiselle.

Muriel écarquille les yeux. Qui est ce timbré déguisé en vampire d'opérette ?

– Eh bien, en attendant de me libérer, je veux bien que vous m'aidiez à soigner Chikouna. Je la tiens, vous mettez la pommade.

Jonathan lance un regard interrogateur à Van Helse, qui hausse les épaules.

– C'est la moins douée de nos *Diphylla ecaudata*, Maître... Mais laissez, je vais seconder Muriel, qui s'est prise d'affection pour notre maladroite.

Jonathan se relève et sourit à Muriel.

– Je vous suis reconnaissant de vos bons soins, mademoiselle. Croyez que je m'en souviendrai.

Abraham s'accroupit et plonge la main dans la pommade

préparée par Ed (qui surveille l'opération de son perchoir). Il pousse un hurlement.

– Aïe, ça brûle méchamment, ce truc!

Abraham s'éloigne en sautillant et en secouant sa main. Muriel prend une bonne dose de pommade et commence à l'étaler sur une plaie à vif de la bestiole, qui la regarde tendrement.

– Ah... Moi, je ne sens rien.

Jonathan se pose discrètement à l'arrière du Lodge et, parvenant à éviter les hommes en noir toujours aussi affairés malgré l'heure tardive (il doit être 3 ou 4 heures du matin), se dirige vers la chambre de Ninnah.

Celle-ci est assise à sa coiffeuse, sur le dos de Stella qui lui sert de siège, et se lime les ongles. Elle se précipite vers Jonathan et l'étreint avec passion.

– Mon amour! enfin!

– Ma chérie, tu m'as manqué...

Leur étreinte est fusionnelle, mais brève: lorsqu'on vit éternellement, on n'a pas besoin de prendre son temps. Jonathan jette un coup d'œil amusé à la pièce. Dans le lit, Lisbeth, qui ronfle un peu. Debout, faisant des moulinets avec un martinet, Diabolika.

– Hum... Je vois que tu as tout le confort moderne.

Ninnah réveille Lisbeth en la secouant et fait les présentations. Stella vient docilement proposer son dos à Jonathan, qui s'assoit sans façon et lui flatte un sein. Diabolika tient la laisse serrée; un peu étranglée, l'autrice halète.

– Comment se présente l'opération? demande Ninnah, qui ne souhaite pas s'étendre sur ses frasques extraconjugales.

– Au mieux. Les Reenfeld-Renfeeld ont rameuté toute la clique Ahwahneechee, et certains viennent de loin: Europe,

Asie, Australie... La cérémonie sera donc multiculturelle, il paraît que cela renforce l'efficacité des rituels.

Ninnah lance à Jonathan un regard interrogateur.

– Ne te méprends pas... Tu connais mon penchant à l'ironie, mais le fonds est bon, comme disaient les traders que nous venons de mettre sur la paille.

Ninnah sourit. C'est comme cela qu'elle l'aime son Jonathan : impertinent, mais rigoureux dans le crime. Elle demande à Diabolika d'emmener dans le couloir les deux filles, reliées à la même laisse. Charmant spectacle que celui de ces deux petites chiennes tortillant leur derrière nu, juste orné d'un pompon fluo.

– À tout à l'heure, lance Diabolika, soufflant un petit baiser léger vers le couple.

– Je suis un peu lasse de Lisbeth. Je crains qu'elle n'abuse de mes forces.

Jonathan a un rire de gorge.

– Ce serait un comble...

– Ne ris pas : cette fille est moins sottée qu'elle n'en a l'air. Elle a compris que notre relation était bjective. Je la domine mais elle m'obsède. Il faut s'en débarrasser avant qu'elle ne m'épuise totalement.

– Hum... J'ai peut-être une idée, nous en reparlerons demain. Qu'en est-il des recherches, le FBI et les autres ?

Ninnah rit franchement.

– Ce McMachin est impayable : figure-toi que je lui ai présenté Stella comme une commodité qu'il pouvait utiliser. Après le dîner, il a frappé à la porte, droit dans ses bottes, en tenue d'apparat, Ray-Ban astiquées ; Diabolika lui a confié la petite en lui recommandant de ne pas l'abîmer. Il est revenu deux heures plus tard – nettement moins raide et plutôt

débraillé. Stella, elle, était dans une forme splendide. À part cela, ses troupes sont aussi inopérantes qu'on pouvait l'espérer ; leur hélico ne cesse de vrombir, à croire qu'ils ont des quotas de kérosène à dépenser. Hier, ils ont effectué une sorte d'exercice grandeur nature. Cafouillage garanti. Sauvés par les rangers. Tout cela constituera un excellent bruit de fond pour nos opérations.

– Lucy et John ?

Le beau visage de Ninnah s'assombrit.

– Ces deux-là, c'est une autre paire de manches. On les aura dans les pattes, c'est inévitable. Il faudrait les éliminer rapidement, mais ils sont sur leurs gardes !

*

Message de : agent Duboucq

à : M. Keita

Mon père,

Les indices concordent et tout laisse craindre une offensive V. de grande ampleur, d'autant plus inquiétante que j'en distingue mal les contours, les modalités et le dessein. De plus, mon assistant Ladurite, qui, je me permets de vous le rappeler, s'est entiché d'un ours (et réciproquement), n'a pas réapparu à ce jour. Pour aggraver les choses, la météo est exécration et la contrée risque de disparaître sous la neige. En conclusion, je dois vous avouer que la situation m'échappe totalement.

Votre dévoué,

Th. D.

Réponse de : M. Keita

à : agent Th. Duboucq

Mon cher Duboucq,

Laissez cet ours filer le parfait amour avec ce partenaire un peu rustique; ils sont visiblement faits l'un pour l'autre, c'est un connaisseur des âmes qui vous l'affirme.

Ne vous inquiétez pas de la situation, que je vais reprendre en main, et ne bougez pas: j'arrive!

Votre,
M. K.

8

Yosemite Lodge, *november 2008, 8*

Dehors, le ciel s'est obscurci dès 16 heures. La tempête de neige annoncée est sur la vallée: d'énormes flocons se déversent en rangs serrés tandis que l'hélico, revenu in extremis d'une des missions de surveillance, se pose sur un coussin blanc d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur. Le pilote et les quatre hommes en noir qui en jaillissent arrivent dans le hall du Lodge maquillés en bonshommes de neige.

– Alors, les gars! On joue au père Noël?

Le chef des rangers s'amuse des mines déconfités des « spécialistes » de la ville.

McMurphy le fusille du regard:

– Ne vous faites pas de souci pour nous... Nous avons tout le matériel nécessaire pour mener à bien notre mission *quelles que soient les conditions.*

Un gars de l'équipe technique dépose un énorme sac sur une table en épicea massif; McMurphy en sort les différents éléments:

– Système ARVA de dernière génération...

– Hum... si je puis me permettre, on ne dit plus ARVA, mais DVA.

Excédé, McMurphy poursuit:

– Sondes en fibre optique avec micro-caméra intégrée; pelles à neige en Kevlar; montres-GPS à luminodétection; kit de survie (couverture polaire chauffante, 20 cl de whisky, barre vitaminée...).

Il extrait du sac un assemblage étonnant, constitué de segments en métal avec des liaisons en fibres synthétiques.

– Le cacolet automatique, conçu sur le même principe que les tentes deux-secondes.

Satisfait de l'effet produit, il lâche l'engin au milieu de la pièce. La chose se déploie en un instant. Un instructeur explique:

– C'est simple. On arrime le blessé sur le cacolet et on se glisse dessous pour le porter; les bretelles se règlent automatiquement par infrarouge.

Les rangers et la plupart des campeurs qui se sont réfugiés dans le Lodge émettent des sifflements d'admiration. Un campeur se prête volontiers au rôle du blessé. Après une demi-heure d'essais infructueux, l'instructeur parvient à le ligoter sur le cacolet et se glisse sous l'appareil... Malheureusement pour lui, ce modèle est fourni sans bretelles, sans doute fabriquées par une autre société sous contrat, avec une date de livraison non précisée. Quelques rires et commentaires dans l'assistance:

– M'est avis que sans bretelles, c'est encore mieux, y a qu'à faire rouler le blessé dans la pente.

– Mouais. P'têt' qu'en arrimant le GPS «à luminodétection» sur l'appareil, tu peux le télétransporter direct au poste d'urgence.

– On peut aussi utiliser le cacolet pour rapatrier l'hélico, avec le blessé dedans.

McMurphy, plus ronchon et raide que jamais, remballe sa quincaillerie et s'adresse à ses troupes :

– Messieurs. Opération «Flocons noirs», départ cette nuit à 3 h 47. Réglez vos montres : il est 17 h 31 min 10 s.

*

Tous les hommes noirs ont disparu pour leur footing vespéral. Un bon feu crépite dans la cheminée de brique du Lodge, au-dessus de laquelle est accrochée une carte en relief de la région. Ninnah, nue sous sa combinaison de montagne entrouverte avec une feinte négligence, est lascivement lovée sur une peau de panthère en synthétique étendue sur sa couche de rudes rondins. Jonathan, dans un kimono rouge et noir, se tient debout devant elle, figé dans une admiration séculaire, semblable au desservant de quelque antique culte – parce que pour être antique, leur affaire, elle l'est !

À l'étage, Maîtresse Diabolika a soigneusement ligoté, avec de la cordelette des Philippines – développement durable oblige – l'autrice de SF aux montants d'un lit de fer ; Stella a réclamé, en fait de ligatures, ce *shibari* raffiné qu'elle prise tant, mais la maîtresse l'a rudement envoyée paître et s'apprête maintenant à lui faire subir différents outrages, à commencer par la lacération, au moyen d'un sabre japonais, de ses sous-vêtements de coton blanc – délicat hors-d'œuvre avant de passer à des occupations plus roboratives. L'autrice, ravie de participer à l'affirmation, que dis-je, à la mise en œuvre des

droits d'une minorité sexuelle diffamée, roucoule – pour le moment. Son regard enthousiaste se trouble pourtant quand Diabolika sort de sa poche un cutter qui ressemble fort à un bistouri et une pelote de fil en boyau de chat, de ce catgut qu'on emploie en chirurgie... (Elle le prépare elle-même, éventrant des matous perdus par des mémères dans l'immensité de quartiers pavillonnaires de LA, qu'elle achète un bon prix à des clochards de sa connaissance.) Elle veut poser une question, mais le regard d'acier de Diabolika l'en dissuade – et elle comprend en un éclair qu'elle n'a rien à attendre du couple qui prend son goûter en bas...

Dehors l'après-midi s'assombrit déjà. Ninnah et Jonathan sirotent d'un air absent le vin chaud à la cannelle que Lisbeth, vêtue uniquement d'un collier de chien – preuve, par parenthèse, d'un manque d'imagination désolant de la part de Maîtresse D. – et d'un tablier de soubrette, vient de leur servir, breuvage dans lequel elle a dilué une pincée de poudre de sang de bœuf afin de lui conférer la coloration idoine... Ninnah la toise, glaciale :

- Va faire un tour, Lisbeth, ma belle, nous avons à parler.
- Mais la nuit va...

Ninnah siffle :

– Faut-il maintenant te répéter un ordre? Prends garde que je ne me fatigue de toi... Que je ne te répudie...

Résignée, son frais minois soudain empreint de tristesse – peut-être une larme exquise, qu'on eût aimé baiser, perle-elle au coin d'un de ses jolis yeux –, Lisbeth enlève tablier et collier, passe des vêtements, enfle des bottes poilues, s'enveloppe dans une épaisse moumoute et sort dans le crépuscule. Jonathan mire son verre contre la lueur du feu :

- Elle te fatigue déjà, ça crève les yeux.
- Les gourdes, ça ne m'excite jamais très longtemps. Même un modèle exceptionnel comme celle-ci, si talentueuse...

– Tu veux t’en débarrasser en la rendant utile, pour une fois? Rien de plus simple.

– Je devine: l’envoyer comme appât...

– ... auprès de l’ours, ou plutôt auprès de ce couple ursino-*frog*... Exactement, fait Jonathan, assez satisfait de son idée.

– Mais l’ours est franchement pé...

– Penses-tu! Il est bi, comme la plupart de ses congénères (il se retient de dire: «Tu n’y connais rien, ma chère», pour ne pas irriter la très susceptible Ninnah, aux réactions imprévisibles). Et puis on s’en moque. Il se jettera sur elle, peu importe dans quel dessein, pour la niquer ou pour la croquer, et pendant ce temps-là, il ne se mêlera plus de nos affaires.

– Soit. Je ne sais rien te refuser, très cher... Quand la chassons-nous dans la tourmente?

– C’est déjà fait, dit-il cyniquement. Elle y est. Il suffira de ne pas la laisser rentrer.

– Mais ces hommes en noir?

– Oh! ceux-là? Ils comptent pour du beurre...

En réponse, Ninnah a un rire rauque qui découvre ses canines luisantes:

– Mais ne laissons pas ce sang, euh ce vin, refroidir...

CONFÉRENCE

*prononcée par le Pr O. Orsini à l'occasion
de la Semaine d'action
pour le dialogue durable et interculturel*

Ladies and Gentlemen, Meine Damen und Herren, Signore e Signori, Damas y Caballeros, Sayyidât wa Sayyidîn, bref Mesdames et Messieurs, avec mention spéciale à nos Frères et Sœurs les Délégués Ursins, dont je salue la présence à notre manifestation,

D'emblée je solliciterai une minute de grande attention, voire de quasi-méditation, sur le thème qui nous réunit aujourd'hui: l'ours et ses méfaits (*Cris dans la salle: «Ouh! À poil! Sortez-le!»*), pardon je veux dire l'ours et ses hauts faits, l'ours, je n'ai pas peur de le dire, *s'avançant en sa lumière*. Car, même dans cette grotte archétypale qui semble illustrer avec une facilité qui n'est qu'apparente, je tiens à le souligner, Damas y Caballeros, une régression utérine, sa longue période de sommeil hivernal n'est que la confirmation de sa nature puissamment solaire – songez au miel, Ladies and Gentlemen, à ce miel doré qui est pur suc héliaque et dont le désir fulgurant l'irradie –, apollinienne et pour ainsi dire yang – en gardant en mémoire comme il se doit l'autre versant de son ipséité: le yin, l'Ourse primordiale, qui s'éveilla, languide, à l'amour d'un mortel pour devenir l'ancêtre de nombreux autant qu'estimables peuples de la toundra et d'ailleurs. Et par parenthèse c'est cette nature lumineuse qui fait d'Ursus l'adversaire-né des créatures de la nuit que nous ne nommons pas, créatures vouées à la ténèbre visqueuse – et ce n'est pas ici aux répréhensibles chasseurs à moustache en croc et vêtus de belliqueux treillis que je pense...

Après ce préambule, c'est avec un plaisir non dissimulé que je vais entrer dans le vif du sujet, si j'ose dire, et m'acquitter du devoir ô combien plaisant qui m'incombe: prononcer devant votre honorable assemblée la défense et l'apologie des relations ursino-humaines, centrales dans la renaissance du multiculturalisme contemporain, trop souvent, sans parler de l'anthropocentrisme, obscurci dans le passé, hélas! par des idées reçues limitant cette praxis au dialogue interreligieux sur fond de déni, voire de diabolisation, des spécificités ursines, dialogue saupoudré des calembredaines cléricales que je vous laisse deviner. À bas la culotte! (*Brouhaha dans la salle: «C'en est trop! Il suffit!»*) Euh, la calotte veux-je dire.

Déjà je vois d'ici, Meine Damen und Herren, des sourcils se hausser: et si ce rapprochement interculturel, certes souhaitable, entre le Velu et le Glabre, entre le Transcendant et l'Immanent, dépassait les limites d'ordinaire fixées à la bienséance, ne pourrait-on craindre quelque dérive vers la maltraitance, voire un traitement cruel de l'animal, prohibé par toutes les conventions en vigueur, passées, présentes et à venir? Mais j'observe en réponse de vigoureux hochements de tête chez les Honorables Délégués Ursins, hochements signifiant si je ne m'abuse – détrompez-moi, mes amis, si j'erre – que c'est du côté de nos infatigables plantigrades que vient bien souvent l'élan qui passe les bornes de la simple camaraderie. (*Apparition d'une pancarte chez les ours: «Jawohl! Fick-fick sehr gut!»*) Pour le bien commun, pour l'éclosion d'une nouvelle modernité, Ladies and Gentlemen, pour une véritable réinvention de la citoyenneté, et je pèse mes mots, foutre-pape, et non seulement pour assouvir quelque lascive pulsion, quelque bestiale hyperactivité glandulaire! Car Homo sapiens, qui n'est à tout prendre, entre nous, qu'un primate passablement dégénéré, un singe nu et vertical des plus pitoyables, ne peut qu'être revivifié

par des échanges approfondis avec nos Frères Ursins, ancêtres et quasi prototypes de l'humanité, monarques pas si déchus que d'aucuns l'affirment, qui se dressent, vigilants, immuables comme des rocs, sur la montagne primordiale!

Oui, Damas y Caballeros, cette montagne originelle où veille, prompt à réchauffer de ses attentions et à initier à des joies fondamentales le naïf et esseulé alpiniste de passage, l'Ursidé, parangon des vertus alpines, alpestres et alpinistiques! Et telle sera en effet, Sayyidât wa Sayyidîn, ma péroraison, qui se contentera de citer la devise d'Ursus, laquelle ne peut qu'honorer notre Semaine du dialogue durable: «Endurance, vaillance, rusticité, so-li-da-ri-té». Ces maîtres mots doivent guider notre réflexion et nourrir notre action future. Abreuvons-nous désormais, Mesdames et Messieurs, à la source limpide des valeurs ursines!

(Applaudissements. Soudaine apparition d'une pancarte chez les ours: «Halte à la mode du rasage pubien prétendu érotique! Vive le poil!») Mais quelle est cette nouvelle revendication? Vous êtes hors sujet, Frères et Sœurs! Ce thème fera l'objet d'une autre conférence. *(Tumulte. Voix off: «Le bar est ouvert!»)*

9

Yosemite Valley, *november 2008, 8 – nuit*

Lisbeth erre dans la neige, tournant en rond, d'abord désespérée de ce lâche reniement de la part de Ninnah – oh! qu'elle a tambouriné longtemps à la porte du Lodge, usant ses poings menus sur le bois mal raboté, suppliant en vain –, tant cette femme mystérieuse est ces derniers temps devenue tout pour elle, son amante et sa souveraine, ensuite, de façon plus prosaïque, commençant à craindre de voir survenir le pire dans cette tempête de neige qui redouble. Craindre? Il serait si simple de se coucher dans la neige, de s'y blottir, de s'y endormir à jamais sous un grand manteau d'oubli, dans la pureté de ces monts redevenus inviolés... Mais pourtant quelque chose en elle de jeune et de pugnace résiste, veut vivre, et ainsi elle continue à marcher, à pas hésitants mais résolus, dans l'obscurité et la tourmente, sentant que son corps pourtant dodu commence à se refroidir à travers la moumoute. Déjà ses petits pieds – que Ninnah a adulés, oh voici tellement longtemps... – sont meurtris et mouillés, déjà sa marche se ralentit... Elle a une pensée fugitive pour Lucy, envers laquelle elle ne s'est pas comportée avec la plus grande élégance, tombant dans les rets de Ninnah sans guère se faire prier et reniant sans délai ses anciennes amours... Chère Lucy...

Il lui semble que l'obscurité s'épaissit toujours plus, s'il est possible, et elle grelotte. Ne s'est-elle pas égarée? Ne piétine-t-elle pas ses propres traces? Mais quelque chose est plus noir encore que l'obscurité: soudain elle se heurte à une masse énorme et quelque peu malodorante, il faut le dire, qui pousse un grognement de mauvais augure. Puis aussitôt quelqu'un, lui semble-t-il, la prend par le bras et dit en idiome *frog* – qu'elle

maîtrise, car elle a été *au pair* à La Nouvelle-Babylone, entre d'affreux morbacs et un papa libidineux qui sentait l'oignon et le vin rouge, mais enfin elle a tant bien que mal appris la langue :

– Tout doux, M'amour. Ayez pas peur 'am'selle, qu'il est délicat comme un ange. Et affectueux, avec ça! Mais qu' c'est une très jolie dem'selle que v'là. E qu' vous faites dehors par c'temps, la mignonne?

Elle ne sait quoi répondre, ahurie par cette rencontre saugrenue. Ladurite – car nos lecteurs auront reconnu le désormais légendaire couple ursino-*frog* – poursuit :

– Passe que primo c't'un temps d'diabl', pis secundo que c'quartier il est mal fréquenté. Qu'y a des genres de personnes V. et compagnie, a qu'a boiv' pas qu' de la granadine question liquide rouge, vous m'avez compris. Mais attendez, a qu'vous gralottez, je vas vous rachauter.

– Oh oui, mon sauveur! Car sans vous que serais-je devenue par cette impitoyable nuit de tempête? roucoule la jeune fille.

Ladurite est un garçon décidé. Sur-le-champ il prend Lisbeth dans ses bras et l'amène, suivi de l'ours qui se dandine, vers un abri-sous-roche où la neige ne pénètre pas. Il débou-tonne la moumoute, enlève les bottes poilues, relève le pull, tire le pantalon par les jambes et se met à masser vigoureusement la jeune personne, qui pousse bientôt des soupirs d'aise, tandis que l'ours semble mécontent.

– J'm'en vas vous fryctionner avec une huile assentielle au lichen harctique (le pudique Ladurite se garde bien de dire à la jeune fille pourquoi il porte toujours sur lui un flacon d'huile...). Ah! Mais veux-tu te tenir tranquille, M'amour! Tu ne vas pas me faire une crise de jalousie, tout de même! Passe que j'palpouille un peu cette pauvre mignonne, toute frigori-fiée... Oh qu'i me semble qu'alle s'hévanouit... Qu'y faut y faire du bouche-à-bouche...

La patte griffue de l'ours s'abat sur le dos de son compagnon et l'arrache au sauvetage de Lisbeth, laquelle, portée par un élan de reconnaissance, ferme les yeux et sourit aux anges...

Or ça! Diantre! nous objectera le lecteur, n'avons-nous pas connu cette charmante Lisbeth de tout temps adonnée au culte saphique? Comment pourrait-elle, retournant soudainement sa veste, être émue par le fruste Ladurite? Ce à quoi nous répondrons que les passions humaines ont parfois un cheminement bien étrange. Lisbeth ne s'enferme dans aucun système, et on devinera qu'elle en a quelque peu soupé des amantes perverses... Se voir chassée du Lodge lui a ouvert les yeux. Le *Frog*, de son côté, dont la passion ursine n'est plus si exclusive et qui se trouve soudain désireux de se ménager un à-côté, chuchote avec passion dans la mignonne oreille ronde de l'ours, lequel finit par relâcher sa prise.

Et advient ce qui doit advenir. Le froid intense avivant leurs ébats, Lisbeth ne voit pas d'objection à se laisser honorer à même le roc par Ladurite, endurci par sa récente vie au grand air et qui sent l'homme, sous le regard à vrai dire assez mécontent du plantigrade.

La chose faite, se rhabillant, elle demande d'une petite voix :

– Ainsi donc vous n'appréciez pas trop les personnes à préférence V.?

– C'est mon job de leur mener la vie dure, ma p'tite dam'selle. Comment c'est-y qu'on vous nomme, au fait?

– Lisbeth.

– E qu'c'est mignon ça Lisbeth. Moi c'est Ladurite. Assistant vampirologue, en mission secrète.

– Comptez sur mon aide. J'en ai soupé de ces gens-là; au début on croit que c'est pour rire, pour donner un peu de piquant aux ébats, mais très vite ce n'est plus bien drôle. Vous au moins...

– Ladurite est toujours au service des dames, ma p'tite Lisbeth.

– Et... lui?

– M'amour? I n'connaît pas encore le sens de l'asspression « ménage à trois »...

*

Tandis que se déroulent ces touchants échanges, un groupe d'une trentaine d'ombres sabre avec peine les flocons aussi serrés que les hosties du paradis trébuchant dans la gueule de l'enfer.

– Fredericksen? Macaulay? Vous êtes là?

– Oui, monsieur, à 11 h et 11 h 05.

– Bien, cap maintenu à 257°. Paroi à 3,54 m.

– Euh, monsieur....

– Oui, Valdez?

– Une paroi, c'est rugueux comme de l'écorce et c'est cylindrique?

– Imbécile! Ça s'appelle un arbre.

– Ah! parce que, comme je suis pile à 3,54 m.... Je me pose juste la question... comme ça...

Deux heures après.

– Monsieur!

– Oui, Jimenez?

– Non, c'est Ravaomitatra... La stagiaire malgache. J'ai très froid. Ne pourrait-on pas monter l'igloo de survie en attendant la fin de la tempête? Je suis naze!

Vingt-huit voix exprimant vingt-cinq origines ethniques différentes, mais toutes unanimes:

– Oh oui monsieur! Plein le cul, sauf votre respect!

– OK, les gars. Vous avez fait du bon boulot. Sécurisez le périmètre et dressez l'ATN (abri toutes neiges).

Trois heures plus tard.

– OK, les gars. Ce merdier, j'en prends la responsabilité. Je ne pouvais pas savoir que la base avait mélangé les ATN avec les TBS (tentes berbères de secours). L'opération « Flocons noirs » est ajournée. Jimenez, envoyez le SOS aux rangers.

VINGT-DEUXIÈME COURRIEL

De Ruth à Lucy

Los Angeles, *november 2008, 9, 9:00*

Dear Lucy,

Je suis affreusement inquiète et sous le choc. Ann vient d'être arrêtée par la cellule financière du FBI: on l'accuse de trafic à grande échelle, et notamment de blanchir de l'argent pour le compte de plusieurs cartels mexicains. Ses nombreux voyages à Ciudad Juarez il y a deux ans – à l'époque, elle menait une enquête pour le Women's Lib sur les disparitions et les meurtres de femmes et l'implication des cartels de la frontière dans ces crimes – ne plaident évidemment pas en sa faveur. Selon Jennifer, notre brillante avocate (qui fut un temps l'amante passionnée d'Ann et a accepté de la défendre *gratis pro Deo*), son dossier est pourri mais parfaitement monté: les incursions des Reenfeld & Renfeeld dans le système informatique bancaire ont été subtilement mixées à des faux – on relève notamment des transactions d'un montant de plusieurs millions entre la Stoker (banque où elle n'a jamais possédé de compte) et une succursale de Banco Azteca à Juarez, où elle avait effectivement un compte du temps de son séjour là-bas.

D'après Jennifer, Ann risque de trente à cent vingt ans de prison. Elle a tenté de se suicider dans sa cellule. R & R nous

ont fait savoir, par l'intermédiaire d'une société d'avocats des îles Caïmans, qu'ils étaient prêts à négocier le « rachat » d'Ann (ce ne sont bien sûr pas les termes employés, mais le message était clairement un chantage) sous certaines conditions – ils ne semblent rien ignorer de nos échanges de mails et disposent visiblement d'un puissant réseau d'informateurs et de collusions au plus haut niveau. Ces gens sont dangereux, extrêmement. Pour Ann et pour toi, je te conjure d'abandonner toute investigation sur ces douteux personnages et leurs complices, Ninnah Van Hagen et Jonathan Madov – Jennifer va négocier au mieux la libération d'Ann.

Pour le meilleur et, je ne le souhaite pas, pour le pire, je reste

Ta Ruth

VINGT-TROISIÈME COURRIEL

De Lucy à Ruth

Yosemite Lodge, *november 2008, 9, 9:30*

Dear Ruth,

Je viens de lire ton message et te réponds aussitôt. Ce que ces gens ont fait à Ann est épouvantable et je partage ta peine et sa souffrance. Ici, en pleine tempête de neige, les événements se précipitent: Diabolika, une des filles du Bi-Twin, est arrivée avant-hier avec Stella Mailer, l'autrice de romans à succès, dans un état de surexcitation quasi mystique – épisode qui pourrait paraître insignifiant, voire risible, s'il n'avait été suivi de l'arrivée de Jonathan, apparemment tombé du ciel (avec John, nous avons discrètement fait le tour du Lodge; pas de véhicule, à part les 4×4 du FBI – ni taxi, rien). Cela nous conforte dans notre intuition qu'un événement terrible se

prépare ici et justifie la pression que l'on met sur Ann afin de nous en éloigner... Que Jennifer fasse en sorte de nous laisser un délai de trois ou quatre jours. Nous aurons peut-être alors suffisamment d'éléments pour contre-attaquer : nos adversaires sont puissants, certes, mais nous constituons visiblement la principale menace pesant sur leurs ténébreux projets.

Nous sommes aussi très inquiets sur le sort de Lisbeth, partie hier à *la nuit tombée* « se promener » en pleine tempête et dont nous sommes sans nouvelles : le couple infernal a-t-il décidé de se débarrasser d'elle ? Avec John, nous nous apprêtons à partir à sa recherche.

Je t'embrasse,
Lucy

VINGT-QUATRIÈME COURRIEL

De Lucy à Ruth

Yosemite Lodge, *november 2008, 9, 10:00*

Dear Ruth,

Lisbeth a pénétré dans le hall du Lodge au moment où nous nous apprêtions à en sortir.

Au premier examen, elle ne souffre de rien – même pas d'hypothermie. Un de nos amis grimpeurs, médecin spécialiste des traumatismes liés à la pratique de la montagne, pense qu'elle a trouvé refuge dans un abri... Peut-être une ancienne tanière d'ours : Lisbeth dégage en effet une épouvantable odeur de fauve !

Nous n'avons rien pu tirer d'elle : elle s'est endormie quasiment dans nos bras et ronfle dans sa chambre comme un planigrade en hibernation.

Ninnah et Jonathan – qui nous évitent soigneusement –

semblent extrêmement contrariés du retour de Lisbeth. Ce qui confirme nos soupçons à leur égard. Il va falloir veiller sur elle désormais.

Rassure Ann : en joignant nos efforts, nous allons leur faire mordre la poussière!

Je t'embrasse avec tendresse,
Ta Lucy

10

Yosemite Valley, *novembre 2008, 11*

La tempête de neige, qui n'a pas faibli depuis trois jours, semble se déplacer vers l'est. Reenfeld et Renfeeld, agacés, ont dû patienter dans leurs confortables bureaux de San Francisco le temps que la météo les autorise à rejoindre la Yosemite Valley. De la fenêtre panoramique qui domine la baie de San Francisco, Eh'yova (Renfeeld) contemple le ciel gris tandis qu'Ilova (Reenfeld) prépare deux cocktails au shaker.

– Hum... En partant en fin de matinée, nous devrions pouvoir arriver au Lodge en milieu d'après-midi.

– As-tu des nouvelles de ces deux rustiques aux noms imprononçables?

Ilova sourit.

– Un peu sous-développés, je te l'accorde, mais efficaces. Côté logistique, ils assurent, je ne me fais pas de souci. On peut juste espérer qu'ils ne vont pas nous faire boire de force leur bourbon « artisanal ».

– Ah! ah! la dernière fois, je n'ai pas eu besoin de prendre l'Herbe sacrée pour avoir des visions... J'avais l'impression d'être une centrale nucléaire en surfusion.

Les deux amis s'étreignent les avant-bras, à la mode ahwah-neechee.

– Le Grand Soir approche. Jonathan et Ninnah sont de précieux alliés, mais ils ne sont pas des nôtres. Nous devons rester vigilants... et ne pas hésiter à les éliminer si nécessaire.

Eh'yova se rembrunit.

– J'espère que nous n'aurons pas à en venir à cette extrémité: même avec l'aide des autres, nous aurions peut-être du mal à prendre le dessus.

*

Ils laissent leur 4×4 à El Portal. Les deux pêcheurs ont mis à leur disposition deux magnifiques scooters des neiges.

– $2\,500\text{ cm}^3$... Ne forcez pas trop les gaz, sinon vous allez décoller!

La neige a cessé de tomber, et le sol est recouvert d'un épais matelas qui estompe les reliefs; les grands conifères laissent pendre, parfois jusqu'au sol, leurs branches surchargées. Le trajet vers le Lodge est un véritable enchantement. Malgré les pétarades des deux engins, les deux Ahwahneechee ont le sentiment de communier totalement avec le territoire, celui que leurs ancêtres ont nourri de leur sang (et aussi du sang de pas mal d'autres, pour être honnête) et de leurs larmes.

Au carrefour d'El Capitan Drive et de Southside, deux silhouettes indistinctes percent soudain la pénombre avant de disparaître dans les taillis. Ils mettent pied à terre.

– Qu'est-ce que ça peut bien être? demande l'Ilova.

Eh'yova examine les traces.

– Hum... un ours... Je dirais même un gros mâle, sans doute un vieux coriace... Et l'autre... Ben ça! une semelle Vibram...

Les deux amis se regardent, stupéfaits, puis hochent la tête avant d'enfourcher leurs destriers des neiges.

– Encore cette saleté de bourbon.

En faisant du slalom entre les arbres et en poussant au maximum les moteurs surpuissants pour faire gicler la neige, ils parviennent au Lodge vers 16 heures. Le capitaine des rangers les a vus – et surtout entendus – et les attend à l'entrée, les doigts passés dans le ceinturon et la moustache martiale; un attroupement de touristes et d'hommes en noir se forme autour des deux engins.

– Alors, Messieurs, on fait joujou avec les motoneiges? Vous ignorez peut-être que les engins motorisés sont interdits hors des routes goudronnées?

– Monsieur l'agent, rétorque l'Ilova, nous n'ignorons nullement le règlement de ce parc; nous en sommes même de fervents soutiens: dans un esprit de développement durable, de préservation des espaces naturels et de la dignité des peuples premiers, notre cabinet de San Francisco verse chaque année plusieurs dizaines de milliers de dollars pour payer, entre autres, votre salaire de misère et celui de vos collègues. Nous vous serions donc reconnaissants de retirer vos grosses pattes de Blanc mal dégrossi du guidon de ces petites merveilles technologiques – qui coûtent plusieurs années de vos mesquines économies –, à moins que vous ne souhaitiez avoir, en sus, un procès pour entrave à autochtones dans le libre exercice de leur droit ancestral.

L'officier blêmit, mais se contrôle.

– Je vous prie de m'excuser. La lumière du jour est bien faible. J'ai dû me tromper.

Les deux compères se topent dans la main en s'esclaffant.

La tempête a cessé. Le petit avion vert salade, qui ressemble à un superbe jouet qu'on déballe un matin de Noël, surgit, survole Glacier Point, effectue un passage à trop basse altitude puis reprend de la vitesse, remonte, vire, revient et finalement largue son parachutiste au-dessus de la station des rangers, visiblement inoccupée, avant de disparaître dans un ciel sans nuages.

Écllosion de la corolle, sous laquelle un fruit immaculé se balance. En combinaison blanche, très glauque parce que jet-lagué (il arrive directement de La Nouvelle-Babylone et il a neuf heures de décalage dans le cornet), roulant des yeux mécontents à cause de l'incompétence du petit personnel, qui a nécessité son intervention en urgence, le père Mathurin Keita, le vampirologue qui prend la direction des opérations côté *frog*, est parfait. Nul bagage, si ce n'est un minuscule sac à dos et une sorte d'étui à batte de cricket – il faut tout faire, dans ce métier, pense-t-il. Il se reçoit avec souplesse, défait ses sangles, roule son parachute et se met en quête de sa fine équipe. Quel froid! (L'idée l'effleure qu'il pourrait être dans son village natal, assis à l'ombre d'un manguier et sirotant un dé à coudre de thé bien noir avec des compères, mais il se reprend.)

11

El Portal, *novembre 2008, 11 et 12*

La cérémonie en l'honneur de Draak, la Biennale, rassemble comme toujours des Awah de la diaspora, ce qui en ces temps de mondialisation embrasse la Terre entière. Un accueil est prévu à El Portal, où nos connaissances SuperPaint et XtraOil, les pêcheurs, doivent faire signer le registre aux arrivants et les aiguiller vers la grotte où le culte qu'on ne nomme pas, même entre initiés, va se dérouler. Les Awah du cru, tout à fait minoritaires, des ploucs achevés commis aux tâches les plus humbles, se sentent d'ailleurs considérés comme quantité négligeable.

Même s'il s'agit des préliminaires d'une cérémonie hautement initiatique et secrète, cette considérable horde aux vêtements de sports d'hiver bariolés s'abattant sur la terre sacrée ne diffère guère d'un rassemblement de touristes comme on n'en voit que trop, où chaque groupe national semble vouloir se montrer caricatural à souhait. Ainsi, oubliant presque ce qui les amène ici, «l'enjeu de cette praxis», comme le répète une Awah sorbonnarde entre deux âges venue d'une université européenne, ils se conforment aux pires stéréotypes: par exemple, les Brit-Awah font remarquer que l'heure du thé va bientôt sonner et que rien ne semble avoir été prévu, les Deutsch-Awah sortent des petits marteaux des poches de leurs lodens et commencent à prélever des échantillons minéralogiques, les Awa'Ital réclament des pâtes, les Zoulou-Awah, pour se réchauffer, se préparent à une danse guerrière, les Awah-Saoud se demandent s'il y a du pétrole dans la région, les Nipp'-Awah prennent des photos en rafales et les Awah-Frog, apercevant partout des glaçons si appétissants, regrettent de ne pas avoir apporté de pahss-t'a-gha, leur breuvage rituel.

Tous sont là, sur le territoire des ancêtres: femmes ou hommes (au bon vieux temps, pas une greluche ne serait venue fourrer son nez là-dedans, mais une apparition fulminante de Draak a récemment enjoint aux grands prêtres, qui avaient dû forcer sur un certain champignon, de respecter des Quotas de Parité), basanés, noirs, blancs ou jaunes, ils se bousculent dans la file d'attente, râlent, signent – certains paranos refusent et s'en prennent aux deux frères qui leur présentent le registre –, puis se dirigent en une longue file vers la caverne dont l'ombre complice abritera leurs débordements séculaires.

*

Yosemite Lodge, *november 2008, 12, 16:25*

Neige ou pas, le père Keita a retrouvé tout son petit monde en un clin d'œil; il dénicherait ses oiseaux rares – et quelle recrue que l'ours! Chapeau Ladurite! – au fin fond du Sahara ou de l'Amazonie et jusque dans les chaudières de Belzébuth.

Ils sont alignés tous les quatre, au garde-à-vous, devant les rangers médusés: Keita toujours engoncé dans sa combinaison blanche (moins blanche), Duboucq dans sa tenue d'aviateur, Ladurite en loques et l'ours tout nu, forcément, mais décent. Le prêtre africain prend la parole:

– Permettez-moi, gentlemen, avant l'affrontement décisif qui va nous opposer aux forces V., des durs à cuire, croyez-moi, des endurcis dans le péché, pas des amateurs, de vous présenter l'équipe de vampirologues *frog* dont j'ai l'honneur d'être responsable: Thibault Duboucq, l'un de nos sujets les plus prometteurs, vaillant sur terre, dans les airs et vraisemblablement sous les mers en cas de besoin; le surprenant Ladurite, «un cœur d'or sous une rude écorce», qui a trouvé en l'ours M'amour, lequel s'est acculturé en un clin d'œil, un collabo-

rateur, oserais-je dire un compagnon, d'une qualité incomparable ; et votre serviteur, père Mathurin Keita, présentement en poste à La Nouvelle-Babylone.

Tous les quatre plongent en une superbe révérence, magnifiquement synchronisée, qui montre à ces rustres d'outre-Atlantique ce que c'est qu'une civilisation au raffinement antique – car l'ours est devenu *frog* par amour, par osmose et, que l'on nous passe le terme, par interpénétration.

Les rangers en sont babas.

– *Well...* En cette occurrence, tout renfort sera précieux. Le briefing commence dans cinq minutes. Vous en êtes, messieurs, dit le chef. Veuillez me suivre.

Les hommes en noir, bien sûr, n'assistent pas à cette capitale rencontre : partis tester les sacs à airbag et *rain cover* (dont la notice vient enfin d'être héliparachutée après une cinquantaine d'échanges entre le PC local et la base de Frisco), ils tardent à rentrer. Les rangers, philosophes, se préparent à partir à leur recherche une nouvelle fois.

*

Yosemite Lodge, *november 2008, 12, nuit.*

Nuit câline, propice à bien des excès. Après un bref coup d'œil aux alentours, Jonathan, qui a progressé comme une araignée sur la façade, pousse d'un index furtif la fenêtre de l'étage du Lodge, qui ne ferme pas parfaitement, et se glisse à l'intérieur de la chambre aussi discrètement qu'une hostie insérée par le Divin Marquis dans le con d'une patiente.

Lisbeth repose sur le dos, nue sous son drap de synthétique et sa couverture, ronflant avec une énergie certaine. Seule une minuscule veilleuse rouge éclaire la pièce. Jonathan s'approche, soulève le drap sur le corps dodu de la petite blonde, apprécie

le cou plein, mais aussi les seins et le ventre, où perlent des gouttelettes de transpiration, car les radiateurs électriques sont poussés à fond, flaire la chatte – indéniable odeur de fauve à l’approche du matin –, passe un vif coup de langue entre les doigts de pied, puis du côté des aisselles, elle ne bouge pas plus qu’une morte, une jolie morte qui donnerait des idées au personnel masculin d’une morgue... Un rictus silencieux découvre les canines de Jonathan, sur lesquelles se reflète l’éclat rouge de la veilleuse.

Il déroule prestement le poncho en plastique jaune fluo siglé protection civile qu’il portait sous le bras et éveille la jeune femme d’une paire de baffes bien appliquées. Elle bondit, car elle a du muscle mine de rien, lui renvoie ses baffes, enchaîne sur des mandales de compétition, un coup de genou dans les précieuses, tente les doigts en fourchette dans les yeux, mais doit capituler quand le saligaud lui décerne une giclée de la bombe lacrymo qu’il vient de dégainer.

Il l’enroule alors dans le poncho, après lui avoir pincé les tétons, le pubis et lui avoir arraché des poils par pur vice, elle reprend ses esprits mais ne peut crier car il la bâillonne de la main, il a passé un brassard officiel, jaune fluo aussi, au cas où surviendrait quelque idiot intempestif, puis il se la jette sur le dos, le poncho bien serré, l’assujettit avec des bretelles de secouriste, ils passent par la fenêtre, il s’envole avec son fardeau, on entend un rire narquois, ils disparaissent dans la nuit.

Aller simple pour la caverne – l’heure de la fiesta se rapproche et les frangins Awa’ sont en manque de chair fraîche, plus exactement de raisiné. Parmi tous ses talents, Jonathan est un logisticien hors de pair : toujours *fournir* ! Il ne sera pas dit que l’efficacité yankee peut être prise en défaut.

12

Yosemite Valley, *november 2008, 13, matin*

Dans la grotte. Abraham ne décolère pas de son aventure avec l'ours. Il se montre vétilleux, veut tout contrôler, volette comme un dément d'Ed à Muriel, tente de la violer – mais le comportement menaçant de Chikouna l'en dissuade. Ce vibronnant exalté contrarie les plans d'Ed et Muriel, qui limitent leurs entretiens au strict minimum.

Ed est bourré de talents divers, mais d'un autre point de vue il est assez représentatif de ces universitaires, reclus sur un campus – brique néogothique, lierre, pelouses sans un poil qui dépasse –, qui en dehors de leurs travaux chéris s'ennuient fort, tournent en bagnole sans but durant leurs jours de liberté, ne s'accordent que rarement une beuverie clandestine entre collègues tout en affirmant haut et fort ne jamais boire une goutte, restent à ruminer un divorce déjà ancien qui les a totalement plumés, n'osent faire d'avances à personne de crainte de se voir traîner en justice et s'excitent chichement en voyant les seins des étudiantes flap-flaper sous le sweat-shirt pendant leur jogging... Aussi la vue de Muriel, dont la légère odeur de fauve se mêle à celle, aigre, de la crotte de chauve-souris, couchée sur le dos et effectuant des ciseaux par douzaines sans flancher, le met-il dans tous ses états. Il la saillirait volontiers, mais, outre l'impossibilité de descendre de son perchoir (sauf à circonvenir Chikouna, sans doute peu encline à partager avec lui l'affection de sa maîtresse), il ne voit pas comment démarrer un flirt avant un happy-end à leur sinistre réclusion.

L'ail ursin semble avoir un effet bénéfique sur Chikouna et quelques autres chauves-souris dont Muriel a tartiné les bobos avec la pâte miracle. Abraham, en revanche, montre une

vilaine boursouflure à la main qu'il a plongée dans la préparation. Ed est satisfait :

– Parfait, murmure-t-il à Muriel lors d'un de leurs conciliabules discrets (tout en lorgnant les seins gonflés de la Française), Van Helse réagit à l'ail : le principe actif chemine lentement dans son organisme et neutralise la substance – j'ignore tout de sa nature – qui a provoqué sa métamorphose.

Muriel, de son côté, peut compter sur le dévouement d'au moins quatre chauves-souris, qui sont peu à peu passées sous les ordres de Chikouna et constituent, sans qu'Abraham s'en soit aperçu, une véritable garde rapprochée.

*

Arthur et John ont quitté le Lodge peu avant le lever du jour. Depuis la fin de la tempête, les hommes en noir quadrillent, sans succès, toute la vallée, à l'exception de ce qu'ils nomment la «zone floue», où leurs appareils se détraquent inexplicablement : boussole désorientée ; GPS inactif malgré une couverture plus que satisfaisante (dix satellites!) ; impossibilité pour les équipes au sol de communiquer entre elles par liaison radio ; et, pire, tous les appareils de navigation de l'hélico dansant une gigue mortelle !

Comme par hasard, cette zone correspond à celle qu'ils ont tenté d'explorer avec Ninnah, puis où l'ours les a débusqués. C'est donc là que leurs pas les mènent. Ils ont chaussé des raquettes qui les portent sans problème sur la couche de neige durcie par la température très basse de la nuit. Leur progression est beaucoup plus efficace que lors de leurs premières tentatives. Au bout de deux heures, ils parviennent au pied de la face où ils ont repéré une faille, voire l'entrée d'une grotte.

– Grâce à la neige, nous allons pouvoir nous approcher sans trop de bruit, chuchote Arthur.

John sort une paire de jumelles à fort taux de grossissement :

– Regarde : on dirait l'écharpe de Muriel, celle qu'elle a tricotée elle-même...

– Oui, tu as raison. C'est inimitable, la maille française.

(Lorsqu'elle a cueilli le bouquet d'ail ursin, Muriel, qui connaît ses classiques et a lu *Tintin au Tibet*, a intentionnellement accroché son écharpe à une aspérité peu visible de l'entrée de la grotte. Pour cela, elle a risqué un mouvement périlleux de quelques mètres vers la gauche.)

Inconvénient : l'accès à la grotte, à au moins cinquante mètres du sol, est impossible sans un matériel approprié : corde, *friends*, coinçeurs... Les deux amis repèrent une voie possible suivant une mince fissure diagonale vers la droite qui les amènera à environ cinq mètres de l'entrée supposée de la grotte. Comme la fissure se prolonge au-dessus sur plusieurs mètres, un pendule devrait leur permettre de gagner la plateforme d'accès de la grotte, à moins qu'une vire providentielle ne les en dispense. Après un examen attentif des passages clefs, John déclare l'expérience tout à fait envisageable.

– Seule inconnue, précise-t-il : le comité d'accueil.

Ils font demi-tour au moment où un soleil bien pâlichon s'élève au-dessus des arbres. À peine ont-ils franchi une centaine de mètres que Lucy jaillit de derrière un fourré.

– Alors, on chasse le dahu ?

– Hum... Nous voulions profiter du retour du beau temps pour nous dégourdir les jambes, commence Arthur, très mal à l'aise.

Lucy est au bord de l'explosion.

– Arrêtez de me prendre pour une demeurée ! Je sais très bien ce que vous êtes venus faire. J'ai tout entendu de votre

conversation (par parenthèse, il vaut mieux que ce soit moi que Ninnah et sa clique). Donc, c'est simple : ou je fais partie de l'équipe ou je vous dénonce au FBI pour dissimulation de preuves pouvant entraîner de graves préjudices à des représentants assermentés de l'État.

– OK, répondent ensemble John et Arthur, plutôt contents du renfort.

John précise :

– Je propose que nous revenions après la tombée du jour. J'ai bien repéré l'itinéraire ; nous ne devrions pas rencontrer de problème majeur et nous bénéficierons de la pleine lune pour progresser.

13

Yosemite Valley, *november 2008, 13, fin d'après-midi, soirée.*

Les Awah, qui se suivent en une longue file dont les couleurs bariolées se détachent sur la neige fraîche, disparaissent un à un dans les broussailles, alors que le crépuscule pare le ciel de toutes les nuances d'un mauve nostalgique. Ils se courbent jusqu'au sol, se faufilent par une sorte de vaste trou de blaireau jusqu'à une galerie qui sent le salpêtre et la crotte de chauve-souris, cheminent en maugréant – la Biennale, la Biennale, ah ! on m'y reprendra ! – et finalement parviennent à la grotte par la Sacred Trail, alors que la nuit tombe. La pleine lune ne doit se lever que plus tard. Plusieurs, attelés pendant toute leur misérable existence à des tâches bureaucratiques, froncent le nez devant l'odeur ; est-il possible que leurs glorieux ancêtres aient vécu dans un tel manque d'hygiène et une telle puanteur ?

XtraOil et SuperPaint, plus véloces que leurs frères des villes, les ont précédés et tiennent le vestiaire, car il ne s'agit pas de procéder au rituel et de paraître devant Draak en tenue de vacancier. La régression racinaire version Awah exige qu'on se dénude préalablement, qu'on confie ses vêtements profanes au guichet – les deux ploucs à casquette, décidément commis aux besognes sans gloire, leur délivrent des jetons d'os remontant à la plus haute antiquité – avant de revêtir la tenue ancestrale, à vrai dire réduite au strict minimum : pour les messieurs, un cache-sexe en simili-panthère, qu'on dirait arraché à un sadhu des bords du Gange – un prospère businessman Hind-Awah en fait le négoce –, quelques plumes qu'on se fourre vous devinez où, et des peintures rituelles façon « cruellos de chez cruellos » ; la même chose pour les dames, en version mini-bikini – des vieilles flétries qui en débordent de partout s'attirent des quolibets de la part de jeunots insolents, eux-mêmes rappelés à l'ordre par des vieux crabes. Les plumes, garanties sans OGM, sont issues d'un élevage costaricain labellisé Max Havelaar.

Encore du travail pour les deux gus à casquette, qui commencent à fatiguer : les uns veulent « prendre leurs précautions » et demandent où se trouvent les lavabos (ah ! ces gens des villes, incapables de pisser discrètement dans un coin !), d'autres – un groupe de Deutsch-Awah – font du scandale et réclament des récipients stérilisés pour le sang, ce *Blut* dont ils vont bientôt se délecter à longues goulées, et des poubelles de tri sélectif pour les entrailles, les ossements, les cartilages, la chair, etc.

L'Awah sorbonnarde, dont les appas subissent la loi de la pesanteur avec une rigueur toute particulière (en toge, elle pouvait encore vaguement exciter quelques dadais, mais en mini-bikini, bernique ! Bernikini, est-on tenté d'écrire), s'enivre

de sa propre éloquence, comme si elle discourait devant des étudiants muets contraints d'ingurgiter, avant régurgitation, sa prose et ses lubies pour décrocher leurs exam' :

– Il s'agit au vrai, par-delà cet ethnicisme supposé, ce communautarisme prétendu, d'un véritable travail mémoriel, dans ce lieu de patrimoine, dont la pratique légitime le cours de l'histoire...

XtraOil, qui a gardé sa casquette et se gratte les boules avec vigueur, explose soudain :

– Vieille bique, qu'est-ce que tu y connais? Je t'en foutrais du mémoriel et du patrimoine!

– Vous m'agressez! Ces propos sont intolérables!

– Tu te crois dans ta résidence sécurisée, sous l'œil des caméras, au milieu des veaux? As-tu oublié d'où tu viens? Tu sais ce que c'est que le sacrifice? C'est la nourriture des dieux! Le maïs des dieux! Enfin façon de parler. Faut que les victimes soient jeunes et appétissantes! Toi, on voudrait te sacrifier à Draak que ça le ferait gerber, vieille peau de mes deux! Tu me foutrais la honte d'être awah!

SuperPaint, qui en plus du vestiaire doit assumer le rôle de modérateur du débat, s'interpose :

– Ne sois pas si grossier avec notre sœur, ô frère XtraOil. Allons, en ce jour de paix et de réconciliation, et avant la grande joie... hématologique qui nous attend, vous n'allez pas vous chamailler. Venez plutôt voir les jolies victimes que nous destinons à Draak...

Les malheureuses, avant l'Oblation, sont en effet quasi proposées en démonstration, comme dans une salle des ventes elles seraient offertes à la vue des badauds à la veille des enchères: Lisbeth et Muriel, nues, étroitement ligotées côte à côte sur une pierre noire encore grasse du sang des sacrifices précédents, gardent le silence, mais doivent subir les remarques

des Awah qui défilent et les examinent sans vergogne en attendant le début des festivités.

Deux participants un peu coincés :

– Notez ce pubis proéminent, cher confrère. Comme gonflé de suc.

– J’avais remarqué. Miam.

Ces deux-là sont des Svensk-Awah, des médecins qui consacrent leur vie à l’humanitaire et ne reculent jamais devant les théâtres d’opérations les plus sanglants... D’autres :

– Elles font pas pitié, hein, y en a même une qui commence à avoir du bide. Ça déborde de bon raisiné bien épais, miam. C’est une *frog*, je crois.

– Chut, moins fort, certains de nos frères viennent aussi de par là-bas, paraît-il.

– Ah oui, je les ai repérés.

– Comment ça ?

– C’est ceux qui serrent tout le temps la main à tout le monde et réclament le fromage dit kah-m’em-behr.

– Et celle-là à côté, mate! Elle a les nichons qui bandent, ça doit pas trop lui déplaire. Wouaw!

– Y a deux ans, y en avait une maigre, que c’était un scandale. Et puis un petit crevard qui n’a même pas rendu trois litres, je me demande où ils l’avaient dégoté.

– C’était pas une bonne cuvée, je ne te le fais pas dire. Avec les cotis’ qu’on allonge, on peut tout de même exiger de la qualité!

– Et l’autre, la vache à lait! Ah elle s’emmerde pas celle-là. La pierre est trempée, elle en peut plus. Vivement que ça commence.

– Vache à lait c’est vite dit, moi...

Car, pour sa part, Stella l’opulente autrice, elle aussi ligotée mais écartelée, ses bouts de sein pris dans des pinces à linge (car sa «soignante» a égaré son vanity et a dû se débrouiller

avec les moyens du bord), les doigts de pied en éventail, pousse des petits cris de jouissance en se faisant fouetter par Maîtresse Diabolika, qui, elle, porte sur son visage crispé tous les stigmates de l'ennui le plus profond. Déjà l'atelier d'écriture était d'un casse-pieds, mais alors là, fustiger cette godiche ravie de participer à ce qu'elle considère comme un « travail citoyen », quel clystère; la maussade Diabolika, qui fouette machinalement, le bras mou, se sent rabaisée à ses propres yeux et seul le montant de ses honoraires, exorbitants, lui met un peu de baume au cœur – enfin, au cœur...

*

Dans un coin de la grotte, Eh'yova (Renfeeld) et l'Ilova (Reenfeld) se préparent. l'Ilova essaie d'enfiler un justaucorps couleur chair, avec peintures rituelles imprimées en sérigraphie (encre végétale, travail soigné, *guaranteed homemade product*).

– Merde! J'ai encore pris du ventre...

Eh'yova, lui, a du mal à caler la magnifique coiffure de grand prêtre sur son bonnet en fourrure polaire (sa calvitie lui fait craindre un rhume sournois, vite attrapé dans ces endroits pleins de courants d'air).

– Comment les anciens arrivaient-ils à se trimballer avec ça sur la tête tous les jours de la semaine? On n'est pas en pays bigouden, tout de même...

Enfin attifés, ils se maquillent réciproquement le visage (crayon gras n° 3 pour les lèvres, avec pigments non allergènes; khôl azur sur les paupières, recette d'une copine de Frisco).

– Essayons de ne pas rater notre entrée, comme la dernière fois – Eh'yova se marre en sourdine: l'Ilova avait loupé une marche, fort glissante il est vrai, et s'était rétamé aux pieds des péquenots XtraOil et SuperPaint.

Ils s'avancent, très dignes, hiératiques, vers leurs fidèles, en cercle autour des victimes attachées.

– Frères et sœurs Ahwahneechee, notre cérémonie revêt cette année une importance toute particulière. Draak, notre dieu chauve-souris, s'est allié avec Drakol, l'immémorial, que vénéraient les Lenape, sauvagement assassinés par les barbares qui ont envahi notre monde...

(Murmures de l'assistance. Grondements et martèlements de pieds nus sur le sol.)

– Oui, frères et sœurs en Draak, l'heure de la ténèbre a enfin sonné (« On ne dit pas "ténèbres" au pluriel? demande à voix basse un Awah-French lexicologue à la sorbonnarde. – Au singulier, c'est une forme poétique renforçant l'effet recherché. – Ah bon, intéressant. ») Les rives de l'Hudson comme les rivages de la Californie bientôt bruiront du soyeux souffle des Grands Volants.

Théâtral, Eh'yova lève les deux bras vers le plafond de la grotte. C'est le signal pour Abraham et son escadrille, qui effectue une impeccable démo – sauf Chikouna, qui se casse la figure (fait-elle semblant?) aux pieds de Muriel attachée.

Silence émerveillé. Il faut dire qu'Abraham, dans son costume de star du ciné Z, a du chic. Cabotin, il virevolte, toutes canines dehors, effectue des effets de manche qui n'eussent pas déplu au célèbre Gatian de Clérambault, psychiatre et professeur de drapé qui se suicida devant son miroir. Les chiroptères, monstrueux, poussent des cris perçants. Certains Awah entrent en transe. La sorbonnarde se jette au sol, après avoir arraché le haut de son bikini; ses seins pendouillants roulent dans l'argile, sa plume rituelle est définitivement inutilisable (elle perdra sa caution de \$100); un austère Awah autrichien se roule sur elle, pousse un yodle que l'on prendrait volontiers pour un cri de guerre sioux.

Deux Awah congolais dansent autour du couple, qui s'enlace en bavant, s'arrache mutuellement du poil et se compisse à la manière des Zuñi.

– Oyez oyez, frères et sœurs, et surtout voyez nos frère et sœur qui appellent sur nous la pluie de sang, le nectar de Draak et celui du divin Drakol.

D'autres corps s'enlacent. La mêlée devient confuse. Des libidineux en profitent pour se palper.

Jonathan et Ninnah, qui s'étaient tenus à l'ombre d'une énorme stalagmite, rejoignent R & R. Vêtus d'un simple pagne de lin blanc, la peau mordorée par les flammes du feu central, ils ont tout du couple primordial revival. Un observateur attentif détecterait néanmoins un troublant tombé de lèvres, signe d'un ennui possible, sur le visage de Jonathan. Les yeux de Ninnah étincellent ; elle se frotte contre Jonathan :

– Mon aimé ! Sens-tu les forces immémoriales sourdre du tréfonds de Gaïa ?

– Euh... Oui, ma chérie, assurément.

Ninnah est troublée, peut-être inquiète. Pourquoi Jonathan est-il si distant ? La jolie serveuse du Lodge (juste une petite ponction ce matin) était-elle un peu périmée ?

Stella Mailer, bien qu'immobilisée, halète et se trémousse comme une possédée. « Ô Draak, ô Drakol, prenez-moi toute ! » hurle-t-elle, ignorant qu'elle paraphrase Thérèse de Lisieux s'adressant à Jésus. En se tortillant sur la pierre sacrée, Muriel essaie de repousser quelques Awah oublieux de son statut de victime sanctifiée. Lisbeth se laisse faire, comme une endive molle coincée entre deux tranches de jambon – si bien que les exaltés, dépités par le peu de réactions, se désintéressent d'elle.

Eh'yova a du mal à garder sa coiffe en équilibre. Tout en la tenant d'une main, il s'adresse à l'assemblée, qu'il craint de ne

plus contrôler (ah! ces partouzards européens, incapables de différencier le rituel de la galipette) :

– Frères! frères! et surtout sœurs! Soyons dignes de Draak. Ne souillons pas ses victimes par d'horripilants attouchements, ne confondons pas échangisme et rite primitif.

Le rappel à l'ordre est reçu cinq sur cinq. On se recoiffe en hâte. On cherche slips et plumes. Quelques gravides se retrouvent avec du small et des maigrichonnes ont les mamelles flottant dans du 105-D.

– Merci à vous. Je requiers à présent toute votre attention. En préliminaire à la Grande Cérémonie, voici «Ed et la chauve-souris».

Il a annoncé cela tel Monsieur Loyal au Cirque d'hiver. Ed, les jambes entravées, est amené au centre de la grotte, où Chikouna se traîne de son côté.

– Ed! a crié Muriel. Sois tendre avec elle, je t'en prie.

Silence religieux. Ed et Chikouna face à face. La cérémonie fusionnelle peut commencer. Les yeux du jeune grimpeur sont écarquillés (il a ingurgité un breuvage lotophagique et propriapique). Dès qu'il touche le cuir de Chikouna, sa verge se dresse. La bestiole pousse de petits cris ulcéchants, vite imitée par son compagnon. Ils se joignent intimement. Ed pénètre la créature, très ouverte; Chikouna l'enserme de ses ailes gigantesques. L'assemblée accompagne le rituel d'un «om om om» scandé dans les graves. Les pieds martèlent le sol. La flamme vacille. On se croirait dans un film de Schoedsack. Du bon spectacle, se réjouit Eh'yova.

Un souffle glacé balaie l'assistance, un grondement monstrueux l'accompagne.

– Draak! Draak! chantent les Awah, mains tendues vers le sol.

– Drakol, mon maître, prie Ninnah avec ferveur, ton heure est enfin venue.

Deux paires d'yeux émergent lentement du feu central. Suivies de deux formes indistinctes, prenant de plus en plus de consistance...

14

Yosemite Valley, *novembre 2008, 13, dans la nuit*

De discrets mouvements dans les broussailles auraient pu signaler à un guetteur attentif la progression de Lucy, John et Arthur.

– Voici l'écharpe de Muriel, chuchote Lucy. Nous sommes arrivés.

Très pros, ils s'équipent en silence: harnais, Grigri, dégaines¹. Une corde double de 60 mètres est déroulée sur le sol gelé. Lucy s'encorde. Les deux hommes assurent chacun sur un brin.

– Départ!

La jeune femme progresse vite le long de la fissure, en une sorte de *dülfer*² élégante. Premier coinçeur, dégaine, à peine le clac du mousqueton et elle repart, dansant sous la pleine lune qui vient de franchir la crête. La cérémonie dans la grotte se résume, pour eux, à des lueurs intermittentes et des chants rituels portés par les coups de vent.

– Merde, grommelle Arthur. On va se faire repérer.

– Pas sûr. Ils doivent être à cent lieues d'imaginer une intrusion par la paroi...

1. Matériel d'escalade: Grigri (marque déposée): pièce métallique servant à la fois à l'assurage du premier de cordée et à la descente en rappel; dégaine: paire de mousquetons reliés par une sangle.

2. Technique de progression, les deux mains le long de la fissure et les pieds en opposition.

Lucy, parvenue à la hauteur de la grotte, fait comprendre qu'il y a solution de continuité entre la fissure et l'ouverture. Elle continue sur six ou sept mètres, verrouille un *friend* et commence un lent pendule qui la rapproche peu à peu de son but. Enfin, elle croche une minuscule prise de doigt, puis parvient à agripper une sorte de réglette. Elle se rétablit souplement. Ses deux compagnons la rejoignent en quelques minutes.

– Chapeau! chuchote John. Tu as été magistrale.

L'heure n'est pas aux congratulations. Chacun est armé d'un Glock 40 S&W, « emprunté » à l'armurerie des rangers. Lucy avance précautionneusement la tête.

– Mince! Ed sur une chauve-souris.

Le spectacle de la cérémonie s'offre à eux, tel un tableau de Jérôme Bosch revu par un artiste psychédélique en pleine overdose.

Ils progressent lentement, collés à la paroi intérieure de la grotte, heureusement peu visibles de l'assemblée, concentrée autour du feu. Ils prennent alors la mesure de leur folie: comment espérer libérer leurs amis, alors que deux cents personnes au moins s'interposent? Ils se regardent, accablés.

Lucy a repéré Ninnah, dont le regard, soudain, se fixe sur elle. La grande prêtresse de Drakol lui sourit, dévoilant deux magnifiques canines blanches qui brillent à la lueur des flammes tels des talismans maléfiques. Une main glacée étreint le cœur de Lucy, tandis qu'une vibration d'une sensualité inouïe s'empare de son sexe. Elle gémit, autant de terreur que de plaisir. Elle laisse tomber son arme et se dirige comme un automate vers Ninnah, dont le sourire, elle le sait, sera son tombeau.

Draak et Drakol vont bientôt se manifester dans leur pleine puissance. Mais, à cet instant...

*

Les chauves-souris, à nouveau pendues par les mignonnes griffes de leurs petits pieds après leur vol en escadrille, n'en croient pas leurs yeux, pourtant bien faiblards, quand, dans une pétarade de mob' conduite par un loubard nécessairement, apparaît l'ULM noir camouflé en chiroptère géant. Pis encore, en un défi aux lois de l'aéronautique autant que de la pesanteur, est suspendu à l'engin, tel un monstrueux pendule compromettant son assise, l'ours, qui une fois de plus a l'air contrarié – un baptême de l'air, soit, mais en ouverture de période d'hibernation, voilà qui est pour le moins déplacé. Ladurite – car nos lecteurs l'auront reconnu en la personne de l'intrépide pilote – arrive plein gaz à l'entrée de la caverne, tire de toutes ses forces sur les commandes et se pose en cassant du bois, cependant que l'ours se reçoit en un roulé-boulé dépourvu d'élégance mais efficace.

– M'amour ? Tu t'es pas fait mal au moins ?

L'ours grogne que non et désigne de la patte, impérieux, le tréfonds de la caverne. C'est qu'ils ont du taf. S'ils ne tombent pas illico sur le paletot de tous ces malfaisants, ça va chauffer pour leur matricule. Banzai !

Ninnah, perturbée par cette irruption imprévue, a relâché son emprise sur Lucy au moment où celle-ci était à portée de canines, la gorge tendrement offerte. Elle pousse un cri de rage et fait claquer ses crocs... sur du vide ! Lucy, libérée de l'envoûtement, a esquivé au dernier moment. Dans un mouvement plein d'élégance, elle balance sa poignée de dégaines dans les gencives de Ninnah. Ça craque. Les deux crocs tombent au sol avec un petit bruit cristallin.

– Dans les dents, sale voleuse !

– Vas-y! vas-y! étripela, glapit Lisbeth, attachée sur son caillou votif. Attention, derrière toi!

XtraOil s'approche, une batte de base-ball à la main. Mais le Glock de John, qui aboie sourdement, fracasse le bras du malveillant.

– Nom d'Draak! J'suis touché! Merde! Encore un truc d'Blanc, parvient-il à gueuler avant de s'évanouir.

Ninnah, bien qu'amputée de ses canines (elle zozote un: «Viens, ma petite zienne, ze vais te carezer le poil.»), reste une adversaire redoutable. Les deux combattantes tournent l'une autour de l'autre. Ninnah bondit soudain et réussit à enserrer la gorge de Lucy de ses cuisses nues et musclées. Lucy respire la trouble odeur de la toison indigène mais ne se laisse pas aller à des rêveries érotiques hors de saison. Elle bascule en arrière, projetant le corps de Ninnah contre une stalagmite providentielle. KO.

Le père Keita et Duboucq, qui ont progressé sur la paroi grâce au matériel laissé par les trois escaladeurs, surgissent à leur tour dans la caverne. Keita se précipite, un extincteur à la main, vers le feu sacré, qu'il recouvre d'une mousse bénite par le Vatican. La double évocation Draak/Drakol s'effondre en un grondement réellement épouvantable – ponctué de gloup gloup dus à la mousse de l'extincteur, très efficace pour la vaderetrosatanisation.

Les Awah, peu préparés à une telle intrusion, se débandent en tous sens. Certains sont piétinés par les plus pressés (la sorbonnarde n'est pas la dernière à se ruer, toutes griffes dehors, vers le vestiaire). Des corps ensanglantés gisent, inanimés, sur le sol.

Lucy court détacher les trois victimes.

– Non, mais laissez-moi, glapit Stella Mailer. De quel droit interrompez-vous une cérémonie autochtone? Je vous collerai un procès; ça va vous coûter cher.

Elle cherche à mordre sa libératrice, qui l'estourbit d'une mandale vigoureuse. Maîtresse Diabolika, qui a senti le vent tourner, aide Lucy à libérer Muriel et Lisbeth. Lisbeth s'effondre, en pleurs, dans les bras de Lucy.

– Ma chérie... Sauras-tu me pardonner?

– Plus tard, répond Lucy, qui lui accorde tout de même une petite langue minute.

Muriel se précipite vers le couple Chikouna-Ed, qu'elle libère de ses liens avec le couteau sacrificiel qu'Eh'yova a laissé choir discrètement au sol (après avoir essuyé ses empreintes) avant de s'esquiver, avec l'Ilova, par leur couloir secret privé.

*

En un bond prodigieux, Jonathan se jette avec une férocité non feinte sur le père Keita, qui en toute charité chrétienne le savate d'importance, car au fin fond des caves du Vatican, au cours de sa très discrète formation de vampirologue, il a acquis une excellente pratique des arts martiaux, en gros comment se débrouiller sans épieu face à une clientèle difficile. Sans compter qu'enfant, dans son village de brousse, il passait pas mal de temps à se chicorner avec les autres chenapans et qu'il savait y faire. Jonathan, qui s'étonne de la vigueur coriace du tonsuré (les préjugés de sa corporation l'exigent victimisé et bêlant), lui donne de son côté bien du fil à retordre. Aussi leur affrontement dans la pénombre de la grotte est-il remarquable, un ballet digne en tous points d'un film de kung-fu de la bonne cuvée, avec effets de silhouettes, envols au ralenti en se décochant au passage de sévères coups de tatane, manchettes homicides et vols planés, bref un combat de titans qui se termine par un Keita saisi de fureur sacrée et ne se possédant plus guère, attrapant à la gorge Jonathan qui de son côté

darde en sa direction des crocs impuissants, et le serrant et le secouant jusqu'à ce qu'il vire au violacé.

Ils ne disent pas un mot, mais poussent les cris rauques qui sont ceux de l'amour vache.

Abraham ressent un trouble extrême: d'un côté, il veut venir en aide à Jonathan et à Ninnah, mais une petite voix le retient, qu'il associe curieusement à la boursouflure due à la pommade ursino-aillée. Il tremble; son visage est en sueur. Il voit Ninnah, qui se relève, titubante, et se dirige vers Lucy, prête à l'écorcher vive avec un grand coutelas.

– Non! hurle-t-il. Assez de sang! Aimons-nous les uns les autres.

Lucy se retourne au moment où Ninnah va lui perforer les vertèbres. Elle esquivé et envoie son joli poing de grimpeuse dans la poitrine fière, mais nue, de la belle Lenape qui, en retour, par un fouetté de la jambe droite, fait trébucher son adversaire et la chevauche sans façon.

– Je vais te crever les yeux, ma jolie.

Tandis que Lucy gigote pour se dégager, Ninnah brandit l'énorme coutelas, genre bowie-knife. Mais elle s'effondre brusquement, assommée par un Abraham redevenu pleinement humain. John et Arthur arrivent au même moment.

– Lucy, tu n'as rien?

– Non... Abraham m'a sauvée...

– J'espère que vous me pardonneriez tous. Je ne sais pas ce qui s'est passé... J'ai l'impression de me réveiller après un long cauchemar.

John et Arthur le pressent à tour de rôle sur leur virile poitrine.

– T'inquiète pas, mon garçon! Tout ça, c'est du passé! Il faut en finir une bonne fois avec toutes ces saletés, et on repartira vers les sommets, unis par la même corde.

*

Les chauves-souris, qui s'apprêtent à porter secours à Jonathan, qu'un coup – assez bas, il est vrai – de Keita vient de mettre en difficulté au bord du vide (le vampirologue le retient par la cape, et savoure l'instant, prêt à larguer son adversaire dans le vide), trouvent devant elles une Chikouna menaçante qui fait barrage, en compagnie des quatre chiroptères amis de Muriel. Les bestioles retournent se pendre au plafond, finalement indifférentes aux histoires humaines au seuil d'une hibernation qu'elles souhaitent paisible et longue.

*

À l'extérieur, les hommes du FBI, arrivés d'on ne sait où comme la cavalerie des meilleurs westerns, filtrent les Awah. McMurphy chope SuperPaint, qui essaie de se fondre dans la masse.

– Eh! toi! conduis-nous à l'intérieur.

SuperPaint n'est pas un héros. Il tient à son allocation mensuelle, à sa pêche à la mouche et à ses bières.

– Oui, monsieur, suivez-moi.

Les hommes en noir font irruption dans la caverne, très enfumée par la mousse de l'extincteur, qui, bien que bénite par le pape *himself*, est d'une qualité très médiocre, une société napolitaine liée à la Camorra ayant l'exclusivité de tous les appareils en fonctionnement dans un rayon d'un kilomètre autour de la place Saint-Pierre. Sanchez (à moins que ce ne soit Fernandez) tombe nez à nez avec une forme monstrueuse. Sans bien y voir, il dégaine. Le revolver vole sous un méchant coup de patte de l'ours, dont les griffes cradingues

arrachent d'un seul mouvement le tissu et la chair. Le sang jaillit, l'homme hurle, un de ses collègues s'approche, l'ours se jette sur lui, ses petits yeux luisant de colère, et le prend à la gorge; Ladurite, moins empoté qu'on ne pourrait le craindre, ramasse le feu et le braque sur un troisième larron qui vient à la rescousse. Le plantigrade, déchaîné, lâche sa proie pour se jeter sur un nouvel arrivant, et encore, et encore – les hommes en noir tombent comme des quilles. Quand ils tirent le sang-froid leur fait défaut et ils manquent leur cible – leur entraînent, pourtant réputé sans faille, vise à éliminer des subversifs, des antipatriotes, voire des terroristes, mais ce sont des types des villes, guère préparés à affronter un ours furieux et puant, en théorie moins dangereux qu'un humain, mais qui en fait leur flanque une sainte trouille –, et Ladurite les assomme à coups de crosse chacun à son tour :

– Ah qu'on est des moins-que-rien d'*Frogs*, saligauds, j'm'en vas v'montrer! Hein, M'amour?

Et l'Ursin en gloire, devenu *frog* par osmose, pour ainsi dire froggifié par amour, de grogner son approbation un peu bavante.

Les agents encore valides se retirent prudemment dans un coin de la grotte.

15

Yosemite Valley, *november 2008, 14, petit matin*

Tandis qu'un soleil pâlichon s'apprête à éclairer la scène de quelques chiches rayons, Keita qui, décidément, a fait durer le plaisir plus longtemps que ne le prévoit le scénario, lâche enfin Jonathan.

Au lieu de s'écraser au pied de la paroi, Jonathan déploie sa cape, vire élégamment sur la gauche et revient toutes canines dehors narguer le curé déconfit. Il s'éloigne telle une fusée, suivi d'une silhouette – Ninnah qui, parvenue à échapper on ne sait comment à ses gardiens, s'est élancée à la suite de son grand amour.

C'est le *triste post bellum* bien connu des champs de bataille de toutes les époques : on relève les blessés ; les Awah contusionnés sont soignés par Lisbeth, qui se découvre une vocation d'infirmière : mercurochrome et sparadrap effacent rapidement les bobos.

XtraOil, plus durement touché, est évacué par les hommes en noir, qui ont déjà acheminé leurs propres blessés vers le poste de secours de campagne. Alors que les ambulanciers hissent l'autochtone dans le Hummer médicalisé, la sorbonnarde se précipite : leurs yeux s'étaient croisés, leurs langues avaient ferrailé, mais leurs cœurs vont désormais vibrer à l'unisson.

– Je serai à tes côtés, murmure-t-elle.

Un sourire illumine fugitivement le maigre visage mangé de barbe.

– L'amour, c't'encore meilleur qu'la bière, parvient à murmurer le blessé avant de s'évanouir.

Dans la grotte, on se regarde à nouveau comme des êtres humains dignes d'intérêt. Muriel se dirige vers Keita, son

compatriote, dont elle a admiré le jeu de jambes dans le combat contre Jonathan. Lisbeth se jette en sanglotant dans les bras de Lucy, qui lui caresse les cheveux en lui donnant du « ma jolie petite poupée Barbie ». Maîtresse Diabolika a une touche avec McMurphy – qui surveille les dernières évacuations –, dont le maintien quasi militaire l'émoustille : elle est bi, du moment que ça rapporte. Abraham et Ed sont en phase de réconciliation : les yeux dans les yeux, Abraham demande pardon pour la mort de Mark et celle de Dick.

– Je vais désormais vouer mon existence à la chasse aux vampires.

Sur cette promesse qui l'engage plus sûrement qu'un serrement de paumes, il se laisse glisser le long des cordes toujours en place. Arthur, Lucy et John le regardent s'éloigner dans le petit matin blême. C'est un autre homme, mûr et sombre. Un solitaire dont les aventures ne font que commencer.

Personne n'a vu les deux R s'esquiver. Les malins avaient planqué les motoneiges à quelques centaines de mètres, à l'abri des regards, le long d'une pente. Ils se laissent glisser silencieusement jusqu'au fond de la vallée. Là, pleins gaz vers l'ouest et le confort de leur cabinet. Ils se savent intouchables, protégés par les lois de l'État de Californie et par celles, non écrites, de la tribu. Quand tout sera apaisé, ils pourront mettre sur pied la prochaine Biennale. Il y aura toujours assez de touristes égarés et de lycéennes en goguette pour nourrir Draak.

Ils s'éloignent en entonnant le terrible chant de guerre des Ahwahneechee, le soleil faisant briller les impeccables chromes arrière des motoneiges. Mais quelle est cette ombre qui se penche sur Eh'yova et l'étreint avec fureur au risque de faire chavirer la motoneige ? N'est-ce pas Stella Mailer, à la recherche d'une fusion charnelle avec un des mythes les plus sauvages de la planète ? Oui, c'est bien elle ! Renfeld et Reen-

feld garent leurs motoneiges derrière un bosquet buissonnant. Ils dressent hâtivement la tente de secours et basculent l'écrivaine sur le tapis de sol. Comme elle est nue, ils ont vite fait de la sauter, épuisant une à une toutes les combinaisons trinitaires. Ah ! la gaillarde en reveut ! Ce sont eux qui demandent grâce. Ils remballent tente et Stella tire-bouchonnées dans le coffre d'une des motoneiges et reprennent leur chant guerrier ainsi que leur route.

16

Yosemite Valley, *november 2008, 14, matin*

Bien sûr, il n'est pas de toute première jeunesse, ce n'est en aucun cas un garçon de son âge et des esprits malveillants le qualifieraient sans hésiter de vieux beau, mais le père Mathurin Keita, d'humeur égale, grand et athlétique, d'une impeccable élégance dans son costume clergyman de chez le bon faiseur – même après des bagarres épiques comme celles auxquelles il vient de participer, il n'a pas un poil de travers, tel un héros de film d'aventures –, revêt soudain un grand attrait aux yeux de Muriel, envers qui, durant une réclusion qui lui a paru interminable, Ed s'est montré il faut le dire assez maladroit, voire malsain, la reluquant en douce et de loin dans la caverne – elle apprécie beaucoup Ed, allié sans faille contre les Frangins et Frangines de la Canine, mais pas de ce point de vue-là.

Keita, lui, note qu'il a éveillé l'intérêt de la jeune femme et décide de battre le fer pendant qu'il est chaud – c'est un vampirologue remarquable et sous bien des aspects un excellent prêtre, mais la chair est sa grande faiblesse. Il va droit au but dès qu'ils se trouvent seuls, lui chuchotant à l'oreille un

compliment puis la prenant dans ses bras – il sait jouer en cas de besoin de sa musculature d'ébène, et, depuis qu'il a abandonné son appartement à boiseries et à tentures, et sa routine de notable de La Nouvelle-Babylone, pour se réveiller homme de terrain, il se sent rajeuni de dix ans –, l'emmenant au nid qu'il s'est aménagé dans des buissons proches avec la soie de son parachute et lui faisant pousser dans les meilleurs délais des feulements puis des cris de jouissance qui, redoublés, ne manquent pas d'attirer l'attention du voisinage :

« Mathurin!... râle-t-elle.

– Oui? souffle-t-il sans cesser de la besogner, lui soulevant même un peu les reins pour mieux la cambrer.

– L'ours nous mate.

– Comme l'affirme un proverbe de chez moi, l'œil ne blesse pas, ma chérie. Cet innocent plantigrade ne trouvera pas malice à nos ébats...

– Il bande pourtant franchement. Et Ladurite se cache derrière lui pour nous espionner lui aussi...

– Saperlotte! Ladurite, mon garçon, nous sommes en conférence, laissez-nous, enfin, et allez plutôt boire un verre dans le quartier. N'oubliez pas d'emmener votre... camarade.

– Hui mon père. Viens, M'amour.

Mémo de : agent Warschawsky

à : direction Centrale

Par la présente, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'en raison d'une météo contraire et de divers aléas, bref d'une conjoncture historique négative, je suis parvenu trop tard sur les lieux de l'affrontement qui a opposé de présumés V. à nos collègues du FBI, eux-mêmes en butte à des éléments *frog* non identifiés, affrontement dont l'issue, d'abord incertaine, a vu la déroute des forces présumées maléfiques. Bref, si j'étais moins ignare, j'avouerais être arrivé « comme les carabiniers d'Offenbach ». D'un autre point de vue, cette rixe ayant eu lieu dans une caverne où se déroulait un culte premier et ayant interféré avec la célébration dudit culte, et ces faits devant probablement donner matière à l'ouverture d'un contentieux, je ne peux que me féliciter de ne pas être intervenu.

De : direction Centrale

à : agent Warschawsky

Félicitez-vous, espèce de nase ! Vous êtes une bourrique ! Et que les carabiniers de cette ville allemande aillent au diable, conjoncture historique ou pas ! Rentrez immédiatement au siège et présentez-vous à la prison secrète souterraine, où vous resterez confiné en sas de décontamination jusqu'à nouvel ordre.

17

Yosemite Valley, *november 2008, 14, matin*

L'hélicoptère trône toujours là où il s'est posé, sur la vaste plate-forme rocheuse dominant Sentinel Creek, bien en vue, rutilant, comme un magnifique gros jouet rouge et blanc – les types en noir ne se refusent rien en fait de matériel.

– Ils sont en pleine déconfiture! Ces nigauds ne sont même plus fichus de mettre en place des tours de garde autour de leur hélico. Fonçons! fait le père Keita.

Celui-ci, vêtu en clergyman élégant et portant uniquement son étui à batte de cricket, qui n'a pas servi, s'élance à longues foulées souples sur la neige heureusement durcie par le froid matinal, saute à bord et hisse Muriel, qui glousse, avant de désigner les casques d'un geste impérieux et de reprendre :

– Pressons, Duboucq, mon garçon! Mais qui m'a fichu un pareil empoté? Et Ladurite, il va se bouger, celui-là?

Ce dernier, toujours en loques, au pied des deux marches, fait des adieux déchirants à l'ours, caressant son épaisse toison pectorale, les larmes aux yeux :

– Je dois partir, et de toute façon je sais que tu dois hiberner sans tarder, et que tu es même un peu en retard, mais je reviendrai au printemps, je te le jure, M'amour. Tu auras perdu quelques petits kilos, hein, ajoute-t-il en lui pinçant le cul.

En effet, l'ours bâille à se décrocher la mâchoire, fermant ses petits yeux, mais néanmoins il grogne de satisfaction, son fin piment écarlate prêt à l'action. Ladurite refrène ses sanglots et finit par monter à bord. De son côté, Duboucq, toujours vêtu de sa moumoute verdâtre d'aviateur et coiffé de sa chapka cracra, lorgne l'appétissante Muriel (surtout avec son tee-shirt un peu déchiré), et se dit avec une pointe d'envie que

ce vieux queutard de curé est incorrigible. Cependant l'engin fait des façons pour démarrer et Keita, qui pour une fois est près de perdre son calme, pousse des jurons bien peu sacerdotaux avant de parvenir à mettre en route le moteur, à le laisser chauffer un minimum pendant qu'il bâcle un check-up et à décoller in extremis dans le fracas du chop-chop pendant que des hommes en noir, surgis des broussailles tels des automates en costar-cravate, rasés de frais, le cheveu pommadé, les pompes astiquées, le prennent en vain sous le feu de leurs armes de poing.

L'ours, pensif, vacille sous le souffle qui ébouriffe sa toison, mais reste debout sur ses pattes arrière jusqu'à ce que l'hélico ait disparu, cap à l'ouest, puis, toujours debout, il se dirige lentement à travers les broussailles, mélancolique et bâillant toujours, vers une caverne connue de lui, retraite hibernatoire éloignée de toute cette agitation et de ces vaines passions.

Damned! Les trublions ont disparu avec l'hélicoptère et les hommes en noir ont toutes raisons de redouter une engueulade carabinée. Mais ils doivent se résoudre à alerter leur hiérarchie, qui prévient, à la capitale, les plus hautes autorités, lesquelles contactent jusqu'aux gardes-côtes du Pacifique, car on peut craindre que ces malfaisants *Frogs* ne cherchent maintenant, afin de se soustraire aux rigueurs de la loi, à quitter en toute illégalité le territoire national.

Les mesquins gougnaftiers se rabattraient bien, avec une insigne lâcheté, sur le plantigrade, qu'ils inculperaient sans se gêner de « comportement inapproprié visant à aboutir à des relations immorales » et traduiraient devant un tribunal spécial, mais celui-ci, pas fou, demeure introuvable. Il est d'ailleurs entré en hibernation quand survient la chute de neige des jours suivants, qui ennuie fort les hommes en noir, lesquels ont tous

été menacés des pires représailles par leurs chefs cruels – à elle seule la retenue du prix de l'hélico sur leurs salaires promet de les plonger dans la panade pour la durée de plusieurs existences, sans parler d'une possible révocation, qui orienterait leur carrière vers la vente de hamburgers dans des roulantes...

Qu'on en juge par les messages qui suivent :

Mémo de : McMurphy

à : direction FBI

Par la présente, nous avons l'honneur de porter à votre connaissance que nous ne pouvons obtempérer et rentrer au siège. Nous sommes cloués ici, étant donné que le superbe hélicoptère budgétivore qui nous avait été alloué a été dérobé par l'équipe des soi-disant vampirologues dirigée par ce prêtre papiste – les gredins se sont enfuis en abandonnant lâchement un ours, leur complice, qui a également échappé à notre vigilance. Quant à nos 4×4, à la suite de notre incurie notoire, ils ne sont pas munis de pneus neige. Veuillez prévenir les autorités et envoyer un hélico de secours.

Réponse de : direction FBI

à : McMurphy

Bourrique vérolée ! Normalement les retenues sur salaire sont la règle, avant révocation ! Mais vous avez passé les bornes ! Cette fois, en fait de sévices, ça va être l'injection létale !

VINGT-SIXIÈME COURRIEL

*De Lucy à Ruth*Yosemite Lodge, *november 2008, 16, 14:00*

Dear Ruth,

L'abandon des poursuites contre Ann dont tu m'informes – et sa libération immédiate – n'a rien de « miraculeux », je te prie de le croire. Je puis même en préciser les circonstances, puisque j'ai contribué à ce happy end. Et voici comment.

J'avais sur moi le petit appareil photo numérique que tu m'as offert et qui ne me quitte guère. Lorsque j'ai pris pied sur le rebord de la grotte, ainsi que je te l'ai raconté dans mon précédent message, ce n'est pas le pistolet que j'ai dégainé en premier mais ce minuscule témoin *objectif* de l'aventure – et ce fut là une idée payante! Renfeeld (alias Eh'yova) venait de lever les deux bras pour une incantation rituelle décisive, enfin j' imagine. Il ne s'était pas rendu compte que, dans le mouvement, sa coiffé de plumes avait basculé sur le côté droit, révélant un bonnet de fibres polaires d'un vert fluo du plus bel effet. À quelques pas derrière lui, Reenfeld (l'Ilova) se curait le nez avec une grimace à faire pâlir Stan Laurel de jalousie. J'ai transmis la photo par courriel à leur cabinet dès le lendemain, avec menace de la donner à la presse – avec une légende ad hoc.

Par retour, ils ont proposé l'abandon des poursuites et la libération immédiate d'Ann. J'ai poussé le culot jusqu'à exiger une confortable compensation pour ta délicieuse hackeuse. Elle recevra cent mille dollars sur son compte en banque, ce qui, j'espère, lui fera oublier cette désagréable mésaventure. Je suis persuadée que c'est la peur du ridicule plus que la révélation de leur participation à un culte archaïque qui les a fait plier.

Lisbeth est une sucrerie dont je ne saurais me passer. Les deux petites marques qu'elle avait à la gorge ont totalement disparu après la transfusion intégrale que l'énigmatique Keita lui a prescrite – les consignes transmises à une discrète clinique de Santa Monica ont été scrupuleusement respectées. Elle est donc fraîche comme un sou neuf et a retrouvé tout son appétit. J'en suis folle, mais rien n'interdit à nos chemins de se croiser lors de futures sorties nocturnes.

Nous vous embrassons toutes les deux
Lucy (et Lisbeth qui lit par-dessus mon épaule)

VINGT-SEPTIÈME COURRIEL

De Renfeeld à McMurphy, chef local du FBI

San Francisco, *november 2008, 18*

Monsieur,

Nous vous informons que nous lançons contre vous et votre organisme fédéral une procédure pénale pour interruption d'une cérémonie rituelle autochtone. La loi du 12 janvier 1985 de l'État de Californie proscrit toute ingérence fédérale dans le déroulement de manifestations culturelles; par ailleurs, l'article 859 du parc du Yosemite interdit l'utilisation de matériel roulant hors des routes dédiées à cet usage.

Les risques encourus sont :

- pour vous, une peine de prison au minimum de six mois et jusqu'à douze années (loi de 1985); assortie de travaux d'intérêt général, notamment fournir de la nourriture aux ours (parc du Yosemite);
- pour chaque membre de votre équipe, une suspension sans solde et un possible renvoi, avec interdiction d'exercer une activité publique dans l'État de Californie pendant au minimum cinq ans; assortie là aussi de travaux d'intérêt général (amélioration de la signalétique du parc).

Veuillez agréer, etc.
Renfeeld et Reenfeld

Épilogue(s)

Pacific Ocean, West Coast, *november 2008, 14*

Les énormes rouleaux du vieux Pacifique déferlent sur la plage déserte. Rochers polis par les siècles, sable blanc, arbres centenaires sur la falaise, grand soleil. Chop-chop de l'hélico rouge et blanc, qui se pose sur la plage. Les quatre comparses sautent sur le sable sans traîner, le clergyman et la randonneuse charnue, l'aviateur et le clochard. Pas un regard pour l'admirable paysage, ils ont d'autres soucis. Keita sort de sa poche une sorte de boîtier électronique sur lequel il tapote :

– Bon, nos contacts devraient se manifester sous peu, déclare-t-il en désignant l'océan. Cela vaudrait mieux, car les idiots en noir ont sûrement prévenu en haut lieu et la cavalerie ne va pas tarder à débouler. Au fait, ça me traverse l'esprit, vous avez bien rendu le bébé, Duboucq ?

– Pour qui me prenez-vous, enfin ?

– Car il eût été peu chrétien d'abandonner un bébé dans les solitudes du Yosemite...

– Bah! vous bilez donc pas, il aurait été adapté par des hoûr, lance Ladurite, qui prêche pour sa chapelle.

– Ladurite, puisque vous attirez l'attention sur vous avec vos assertions saugrenues, n'iriez-vous pas faire un brin de toilette dans les flots? Vous sentez le fauve, mon cher. Et nous allons être un peu à l'étroit sous peu.

– Hui, mon père, répond l'intéressé, jamais contrariant, qui se dénude et court vers les vagues, imité par Muriel.

Duboucq mate comme un dément. Froncements de sourcils du curé:

– Ne traînez pas! Nos contacts vont arriver à la minute... Muriel, s'il te plaît, ne t'éloigne pas avec cet individu!

– C'est quoi, cette boîte? demande Duboucq, histoire de changer de conversation.

– Le fruit de l'aveugle surenchère technologique habituelle: un de ces gadgets qui servent à tout, téléphone, agenda, vidéo... Du haut de gamme, qui fait même vibromasseur et couscoussier en cas de besoin...

La tourelle du sous-marin se referme. Celui des forbans qui remplit l'office de commandant, aux yeux bridés et au visage entièrement tatoué de griffes, de scorpions et de serpents à sonnette, comme ses camarades, s'autorise un rictus lubrique en examinant les rondeurs de Muriel (car elle a repris du poids, et le souvenir du long jeûne dans la caverne s'estompe), laquelle agrippe le bras de Keita:

– Dis-moi, Mathurin...

– Oui?

– Tu m'as dit que c'était des contrebandiers dont tu avais loué les services... Dans quelle branche travaillent-ils, à ton avis? Les armes ou la drogue? Ou les deux? On dirait des pirates... Mais pas des pirates séduisants.

– Chut, tiens ta langue. Je crois qu'ils ne parlent qu'espagnol, mais je n'en jurerais pas. Ce ne sont pas des rigolos, plutôt des assassins professionnels, si tu veux mon avis. Pas de questions indiscretes, car je doute fort qu'ils fassent commerce de roudoudous et de peluches, et ils semblent dépourvus de tout humour... Mais ils ne nous joueront pas de mauvais tour: ils ne toucheront le montant de leur vacation – une somme énorme, j'ai explosé le budget –, déposé sur un compte des îles Krok, qu'une fois que nous serons en sécurité en zone *frog*.

Les autorités fédérales, qui elles aussi manquent d'humour, ont prévenu qui de droit, lequel a loupé l'hélico et repéré trop tard le sous-marin des contrebandiers. Pourtant un avion des gardes-côtes le prend en chasse in extremis et le bombarde alors qu'il plonge en catastrophe dès qu'il a assez de profondeur, le secouant rudement. Les pirates sont furieux, ce n'était pas dans le contrat, ils réclament une indemnité compensatoire. Keita, le seul du groupe à parler espagnol, tergiverse. Mauvaise ambiance à bord : Muriel craint d'être violée par les assassins lubriques – elle en regretterait presque la caverne –, qui la déshabillent du regard en haletant, une main dans le pantalon ; quant à Duboucq et à son infidèle adjoint Ladurite, ils sont persuadés qu'ils vont se faire trancher la gorge par la bande de psychopathes. Keita, lui, ne s'inquiète nullement : les bandits aiment trop l'argent pour prendre le moindre risque.

L'Amiral-Tirlipot a mis en panne en plein Pacifique, et, conformément aux ordres, attend le sous-marin et sa précieuse cargaison. Les officiers, des hobereaux bretons très catholiques et crypto-monarchistes, font une drôle de tête en voyant s'ouvrir la tourelle du sous-marin, qu'ils auraient volontiers arraisonné, et apparaître de francs pirates latinos, des gibiers de potence plus vrais que nature qu'ils brûleraient de livrer au bras séculier. Mais les ordres reçus de La Nouvelle-Babylone sont formels. Et leur mine s'allonge encore quand leur Zodiac embarque un prêtre africain enlaçant serré une jeune blondinette rondelette, suivis d'une sorte d'aviateur dépenaillé et d'un quasi-demeuré qui bave quelque peu...

Interminable traversée, dans la monotonie du Pacifique que renforce la routine de la vie à bord. Un jour, à l'heure de la sieste, alors qu'ils sont accoudés au bastingage, regardant avec

ennui des poissons volants, un des officiers, un jeune homme, observe avec un mélange de concupiscence et de dégoût Muriel qui se gratte une pustule dans le bas du dos :

– Mademoiselle, si je puis me permettre, nous avons ici une pommade miracle, la panacée notamment en matière dermatologique. Un nouveau produit américain.

– Faites voir.

Soucieux de plaire à la belle, le jeune homme (qui planterait volontiers une paire de cornes sur le front d'ébène du père Keita) file et revient à la seconde avec une petite boîte ronde, à la vue de laquelle Muriel s'exclame :

– Il n'a pas perdu de temps, celui-là!

– Que voulez-vous dire?

– C'est incroyable! Quand avez-vous acheté ça?

– Je ne sais plus... Quelques jours avant de vous prendre en charge...

La boîte contient une pommade blanche et s'orne d'une étiquette en plusieurs langues: «Ed's Special Ointment. Garanti à base d'*Allium ursinum*.»

– Cette pommade a été mise au point sous mes yeux, en Californie, il y a seulement huit jours. Comment son concepteur a-t-il pu passer à la fabrication industrielle et à la mise en place de réseaux commerciaux en si peu de temps? Je n'arrive pas à y croire... Sacré Ed!

– Les Yankees sont rapides en affaires, ce n'est pas une légende... Voilà qui ressemble à une *success story* fulgurante, d'autant plus remarquable en ces temps de crise... Mais puis-je vous offrir un rafraîchissement?...

Cette malencontreuse (du point de vue des relations internationales) affaire du Yosemite donne lieu à un incident aussi préoccupant que secret entre les autorités de La Nouvelle-Babylone et le gouvernement dont relève la Centrale, très irrité de subir l'ingérence sur son territoire des agents d'une puissance somme toute mineure. Des notes véhémentes sont échangées, des diplomates sont convoqués et sermonnés à plusieurs reprises, des menaces de mesures de rétorsion commerciale sont émises, mais on se garde bien, de part et d'autre, d'alerter les benêts des organisations internationales. Quant aux journalistes qui flairent quelque chose, ils se voient opposer des démentis cinglants – rien du domaine V. et lutte anti-V. ne doit *jamais* filtrer auprès du public, déjà trop prompt à réclamer en couinant le risque zéro.

Et à la Cellule de crise V. on observe un prudent profil bas pendant quelques semaines, car en haut lieu on ne se montre guère reconnaissant envers nos héros d'avoir sauvé la planète... Ultime incident lors de leur réunion de reprise – car en leur absence la besogne s'est accumulée: les personnes à préférence V. ne sont jamais malades et ne prennent ni vacances, ni congés formation, ni jours de récup' –, où ils examinent la liste des cas douteux et trient les urgences. Quand soudain :

- Ladurite, mon ami, approchez-vous, je vous prie.
- Hui mon père.
- Montrez-moi votre cou.
- Qu'est-ce qu'il a mon cou?
- Montrez-moi votre cou, vous dis-je. Ah! voici ce que je craignais. Où avez-vous attrapé ça?
- Dans la grotte, au cours de la bagarre, j'ai senti comme un genre de morsure, mais ça me gênait d'en parler...

Exaspération générale – il va falloir transfuser l'ursophile!
On n'est donc jamais tranquille un instant, dans ce métier.

*

Manhattan, *november 2008, 17*

Juchés au sommet de l'immeuble Chrysler, Jonathan et Ninnah contemplant le flux nocturne de véhicules dans la 42^e Rue – des traces colorées qui, de haut, perdent toute réalité.

– C'est le sang de cette ville dévoyée. Lorsque viendra l'heure de Drakol, les forêts d'arbres remplaceront les forêts de béton et nous pourrons reprendre nos courses folles entre les érables rougeoyant à l'automne.

– Oui, mon aimée... Drakol reviendra... Soyons patients. Mais cette traversée du continent m'a donné faim. Pensons à nous restaurer.

Ils s'élancent sur la ville, en quête d'une proie bien saignante.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-123-1

Achévé d'imprimer en mars 2010
sur les presses de Laballery (58500 Clamecy)

Dépôt légal le 22 mars 2010.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

« Yosemite Valley, nuit du 6 au 7 novembre 2008.

Le moteur pétarade, aigret, chétif. Dans l'ombre des vastes ailes noires, Duboucq est calé dans son siège, à demi allongé sur le dos et agrippé aux commandes, sanglé par une ceinture de tissu élimée, les chaussures coincées dans une sorte de décrotte-pieds en métal, vêtu d'une moumoute verdâtre et coiffé d'une chapka en synthétique, car la saison avance et le froid nocturne se fait de plus en plus vif. [...] Son ultra-light de location, autant dire un ULM, auquel il a fixé un phare de cyclomoteur, ne lui inspire qu'une confiance modérée, d'autant qu'il ne le manœuvre pas de main de maître, loin de là : il a même failli décrocher plusieurs fois et il évolue trop bas par rapport à l'altitude conseillée. Il n'a bien sûr aucune autorisation pour voler de nuit et craint de se voir arraisonner par un quelconque hélico flicardesque, tous projos dehors, auquel il aurait du mal à expliquer ce qu'il fabrique là, à bord de cet engin à la voilure imitant une chauve-souris géante... »

La Yosemite Valley transformée en camp d'entraînement V.

Mordu par le comte Madov – un vampire de la finance qui rêve d'asservir l'humanité tout entière –, le jeune Van Helse, un trader new-yorkais fou de grimpe, part semer la désolation dans la Yosemite Valley.

Ninnah, la complice de toujours de Madov, séduit la petite amie de Lucy, une superbe grimpeuse, pour lui tendre un piège mortel.

La Cellule citoyenne de veille de la Nouvelle-Babylone, dirigée par l'impeccable père Keita et représentée sur le terrain par le trio Duboucq, Ladurite et l'ours M'amour, arrivera-t-elle à temps pour contrecarrer les sombres projets de Madov, de Ninnah et de leurs complices Awah' ?
Ce qui est sûr, c'est que le FBI, comme toujours, arrivera trop tard.

Pierre Charmoz. Selon des témoins dignes de foi, l'auteur serait né dans une crevasse en 1979. La parution en 1982 de son premier roman, *Cime et Châtiment*, mit en émoi le monde de l'Alpe : pour la première fois dans l'histoire de la littérature montagnarde, on osait faire des rapprochements entre pitons rocheux et objets du désir. Deux autres romans coquins-alpins ont suivi : *La Montagne à seins nus* et *L'Héroïque Aventure d'Henriette de Tourville* (« Un pur chef-d'œuvre d'érotisme drôle », selon **Le Canard enchaîné**).

Studio Lou Petitou. Entité promise à un bel avenir.
S'est manifestée pour la première fois dans ce roman.

